GEO HISTOIRE

AVRIL-MAI 2013

N° 8

Paris GEO HISTOIRE

NOTRE DÉPLIANT
Les noms de rues les plus étonnants !

DE LUTÈCE À AUJOURD'HUI

Paris

La fabuleuse histoire de la Ville lumière

GROUPE PRISMA MEDIA
M 01839 - 8 - F: 6,90 € - RD

BEL.: 7,50 € - CH: 13 CHF - CAN: 14 CAD - D: 11 € - ESP: 8 € - GR: 8 € - LUX: 7,50 € - ITA: 8 € - POR CONT: 8 € - DOM AVION: 11 € - BATEAU: 7,50 € - MAROC: 85 DH - TUNISIE: 9 TND - ZONE CFA BATEAU: 6 000 XAF - ZONE CFP BATEAU: 1100 XPF

EN SUPPLÉMENT 26 PAGES D'IMAGES ET DE RÉCITS INÉDITS

1941 : quand les Indochinois cultivaient la Camargue

1953 : les funérailles grandioses de Joseph Staline

Nikon
At the heart of the image*
JE SUIS SENSATIONNEL
jusqu'à
740€(1)
DE REMISE sur
une sélection de produits Nikon.
DU 1ER MARS AU 30 AVRIL 2013
(1) Modalités ainsi que liste des remises, produits et magasins participants sur jesuislapromotionnikon.fr
*Au cœur de l'image - RCS Créteil 337 554 968

Derek Hudson

Ville d'Histoire, ville-musée

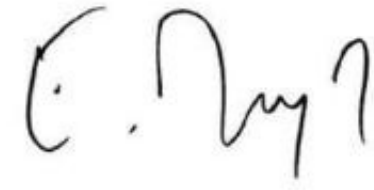
Baudelaire avait raison, «le vieux Paris n'est plus...». Nous sommes autour de 1860, le poète écrit «Le Cygne», une allégorie de l'exil, et qui reflète la perturbation qu'il éprouve à voir son Paris changer autant, sous les coups de boutoir du baron Haussmann. Et il laisse ce vers célèbre : «La forme d'une ville change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel.»

En retraçant l'histoire de la capitale, des Parisii aux Parisiens, comme nous l'avons fait à l'occasion de ce numéro, on s'aperçoit que les époques furent nombreuses, qui virent Paris changer radicalement de forme, passer d'un monde à un autre. La Ville lumière a eu de multiples vies. On en voit encore les vestiges de la deuxième, celle de la Lutèce romaine, rue Saint-Jacques, qui reprend la trace rectiligne de l'ancien Cardo Maximus, ou rue Monge lorsque, délice de printemps, on va s'asseoir sur les gradins des arènes. Les rois Capétiens ensuite, entre le XIe et le XIVe siècle, firent passer Paris du statut de petite cité à celui de métropole, érigèrent Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, pavèrent les rues, édifièrent un gigantesque mur d'enceinte, dont une portion se dresse encore rue Charlemagne... Plus tard, Henri IV fit dessiner les deux premières places (Royale et Dauphine), le premier pont de pierre (le Pont-Neuf). Autant de grands projets architecturaux et chantiers d'urbanisme que notre journaliste Balthazar Gibiat retrace (lire notre article page 54), et qui, de Napoléon («Il voulait rendre Paris fabuleux, colossal !») à François Mitterrand, furent destinés à refléter la gloire des souverains français.

Paris, de Lutèce à nos jours, ce sont vingt siècles de métamorphoses. Qui donnent à voir, aujourd'hui, une ville dont le charme fait aussi oublier la brutalité avec laquelle elle s'est construite. Pour percer des rues, abattre des murailles, construire les promenades, ouvrir des perspectives, combien a-t-il fallu d'expropriations violentes, d'annexions de communes limitrophes, d'édits autoritaires ou de desseins politiques pas toujours avouables ? Quand Georges Eugène Haussmann a tracé ses grandes avenues, c'était, bien sûr, pour moderniser des quartiers insalubres («L'île de la Cité, nous rappelle l'historien anglais Graham Robb, était un lieu horrible»). Mais d'autres lectures de l'Histoire y voient un nettoyage d'un autre genre, consistant à vider Paris de ses classes dangereuses, et pouvoir le défendre, au canon, contre les émeutiers... On appelait cela «l'embellissement stratégique».

Les arènes de Lutèce, la place des Vosges, le Pont-Neuf, la perspective des Tuileries, l'arc de l'Etoile, la Porte Saint-Denis... Cette promenade historique amène inévitablement à poser la question : et aujourd'hui ? Quels chantiers, quels projets sont en cours, qui répondent aux enjeux – notamment écologiques – du XXIe siècle ? Quelles modifications urbanistiques majeures amélioreront la façon de vivre dans la métropole parisienne et entreront dans les livres d'histoire ? Pour le moment, quelques lignes de tramways, des pistes cyclables, des voies sur berge rendues aux piétons, un «Grand Paris» dont on ne saisit pas très bien le contour... La ville est aujourd'hui davantage tournée vers la conservation de son patrimoine que vers l'invention de nouvelles architectures, de nouveaux modes de vie. Le prochain chapitre de l'histoire de Paris reste à écrire. Celui qui donnera à la ville un autre destin que celui, tout indiqué, d'un joli musée de plein air. Et continuera de donner raison à Baudelaire.

ERIC MEYER, RÉDACTEUR EN CHEF



SOMMAIRE

6 PANORAMA
Ça, c'est Paris !
Au tournant des XIXe et XXe siècles, la ville devient un exemple de modernité urbaine. Elle fait la fierté de ses habitants, mais elle bouleverse aussi leur quotidien. Des clichés témoignent de cette époque.

22 L'ENTRETIEN
«Les vrais Parisiens détestent parfois leur ville»
C'est en lisant Baudelaire et Proust que Graham Robb, historien britannique, a découvert Paris à l'adolescence. Depuis, il ne cesse de suivre avec tendresse son évolution.

26 LES ORIGINES
Lutèce, cité modèle
Après avoir combattu les Parisii, les Romains les assimilèrent. Pour cela, ils leur bâtirent une ville au Ier siècle, avec un amphithéâtre, des thermes et tout ce que l'Empire avait de plus fastueux.

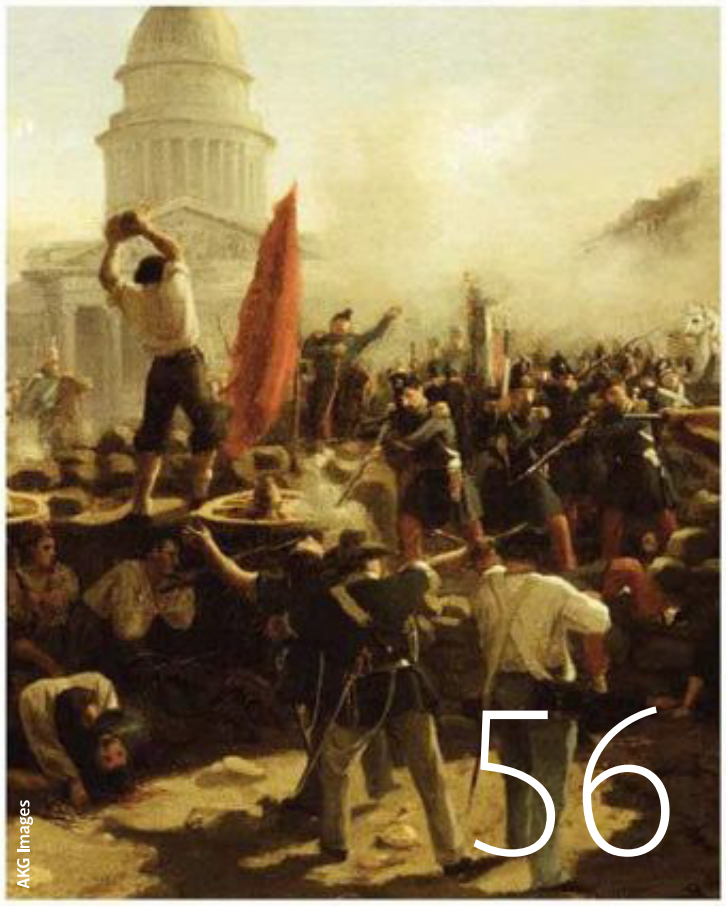
30 Geneviève, bonne fée de Paris
Cette fervente chrétienne protégea la ville contre Attila et ses Huns au Ve siècle. Et même après sa mort, les Parisiens invoquèrent sa protection.

34 LE MOYEN ÂGE
L'héritage des Capétiens
Du XIe au XIVe siècle, les rois de France vont transformer cette petite cité médiévale en une métropole européenne majeure.

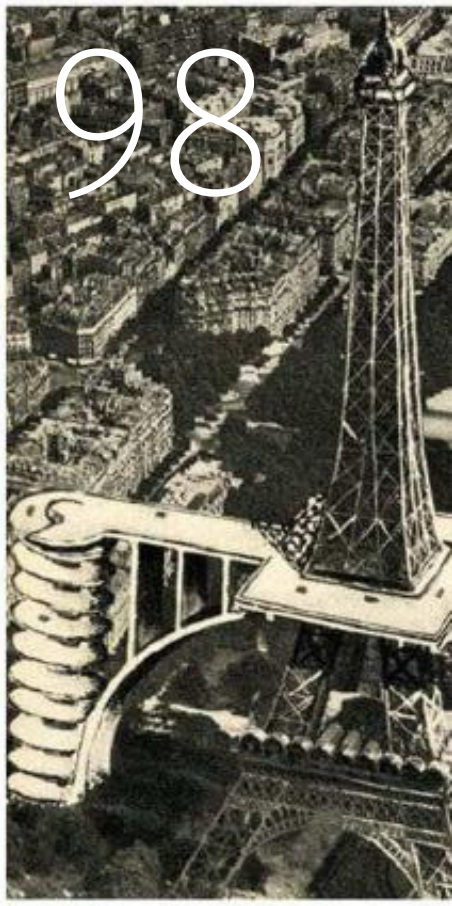
44 LES MARGINAUX
La cité interdite
Raser la cour des miracles : c'est l'ordre que Louis XIV confie à sa police en 1667. Mais ce quartier, près des Halles, compte 30 000 voleurs et mendiants.

46 L'URBANISME
Le miroir des princes
A partir de François Ier, mais surtout d'Henri IV, apparaissent les premiers projets architecturaux. Dès lors, Paris sera sans cesse redessiné par des souverains cherchant à laisser leur empreinte glorieuse sur la ville.

Bridgeman Art Library



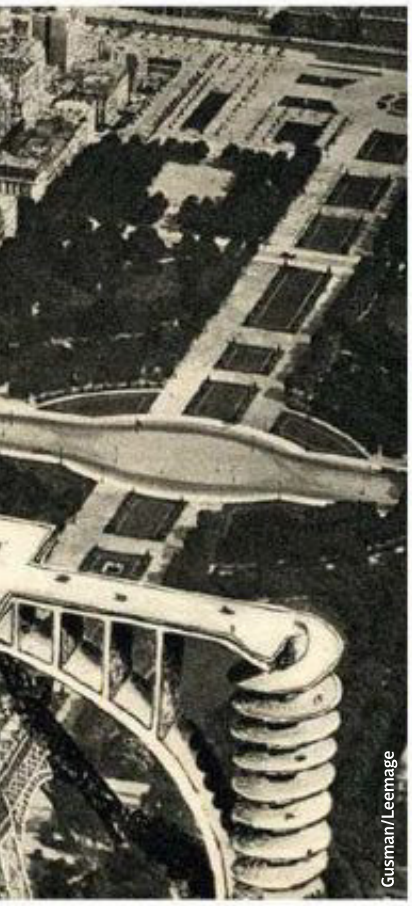
AKG Images



Musée Carnavalet/Roger-Viollet

En couverture : vue de Notre-Dame, Paris, XIXe siècle, gravure de F. Hoffbauer. Bibliothèque des Arts décoratifs. Coll. Dagli-Orti/ The Picture Desk.

Prod. DB/Universal-DR


Gusman/Leemage

RMN, Grand Palais

M.-L. Branger/Roger-Viollet

Ce numéro comporte : un encart éditions Prisma «Voir la Bible» et un encart VAD «Objet du mois» pour les abonnés de la France métropolitaine.

Ce numéro est vendu seul, à 6,90 €, ou accompagné du DVD «Paris, la ville à remonter le temps - Paris, une histoire capitale» pour 4,90 € de plus. Vous pouvez vous procurer ce DVD seul au prix de 4,90 € (frais de port offerts pour les abonnés, 2,50 € pour les non-abonnés) en envoyant vos coordonnées complètes sur papier libre accompagnées d'un chèque à l'ordre de GEO à : GEO - 62066 ARRAS Cedex 09. Offre limitée à un exemplaire par foyer, valable en France métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles.

56 LES RÉVOLUTIONS
La barricade, spécialité parisienne
Inventée au XVIe siècle dans la capitale, elle y réapparaît en 1827, puis au XIXe siècle. Elle est, dans le paysage urbain, comme le symbole même de la révolte du peuple.

64 LES CARRIÈRES
L'homme qui retint Paris au bord du gouffre
En 1977, Charles-Axel Guillaumot reçut la mission de consolider le sous-sol parisien qui menaçait de s'effondrer. Un chantier titanesque.

67 NOTRE DÉPLIANT
Recto : Paris au Moyen Age
Cette carte réalisée sous Henri II montre la ville telle qu'elle existait il y a quatre siècles et demi.
Verso : le roman des rues de Paris
Les noms de certaines avenues, boulevards et voies de la capitale cachent de drôles d'histoires.

76 LA FÊTE
Les années champagne
A partir de 1920, Paris oublie la guerre en s'étourdissant de jazz, de fox-trot, de créations artistiques et de jolies femmes.

84 LE VIEUX PARIS
Les fantômes de Paname
Les palais, les théâtres, les églises que nous admirons ont pris la place d'autres édifices, aujourd'hui détruits. Visite dans ce Paris disparu.

98 LES UTOPIES
Les projets fous auxquels la capitale a échappé
De tout temps, Paris a fait rêver les architectes, mais ils n'étaient pas toujours bien inspirés.

102 POUR EN SAVOIR PLUS
Un livre de souvenirs d'Edgar Morin, des essais, des beaux livres et un documentaire sur le Paris des années 1920.

106 ANNIVERSAIRE
Le jour où Staline est mort
Le 9 mars 1953, ses funérailles furent celles d'un demi-dieu. Et les communistes du monde entier le pleurèrent comme un père.

118 DOCUMENT
Quand la Camargue était vietnamienne
A partir de 1941, le régime de Vichy envoya des milliers d'Indochinois en Camargue pour développer une nouvelle culture : le riz.

130 À LIRE, À VOIR
Un livre sur les débuts de la mondialisation en 1493, un documentaire sur la genèse de l'empire chinois, etc.

AVENUE FOCH

LA PARADE DES VANITÉS

Pour accéder au bois de Boulogne, réaménagé par Haussmann, Napoléon III veut une voie monumentale. Créée en 1854, d'une largeur inédite de 120 mètres, «l'avenue de l'Impératrice» court sur 1,3 kilomètre, agrémentée de pelouses et d'allées pour les cavaliers. Bordée d'immeubles «modernes», elle est devenue le rendez-vous des belles fortunes du Second Empire aimant faire étalage de leur prospérité (ici, vers 1865). En 1929, on la rebaptisera du nom du généralissime de la Grande Guerre, Ferdinand Foch.

Au tournant **des XIXe et XXe siècles,** la Ville lumière devient un exemple de modernité urbaine. Elle fait la fierté de ses habitants, mais elle bouleverse aussi leur quotidien. Voici quelques clichés témoins de cette époque où Paris se métamorphosait.

Ça, c'est Paris !

Léon et Levy/Roger-Viollet

Jacques Boyer/Roger-Viollet

LES HALLES

LE VENTRE DE PARIS

Le réaménagement des Halles est l'un des grands chantiers haussmanniens. Le premier édifice de Victor Baltard, en pierre, est détruit à la demande de Napoléon III, qui veut de l'acier. Baltard présente alors en 1854 le dessin de douze pavillons de verre et de fonte, en forme de parapluie. En 1870, dix sont sortis de terre (les derniers seront achevés en 1936), avec chacun sa spécialité : la viande au n° 3, le poisson au n° 9... Les fruits et légumes continuent d'être vendus sur le Carreau (ici, en 1908), un marché en plein air. Les Halles seront transférées en 1969 à Rungis.

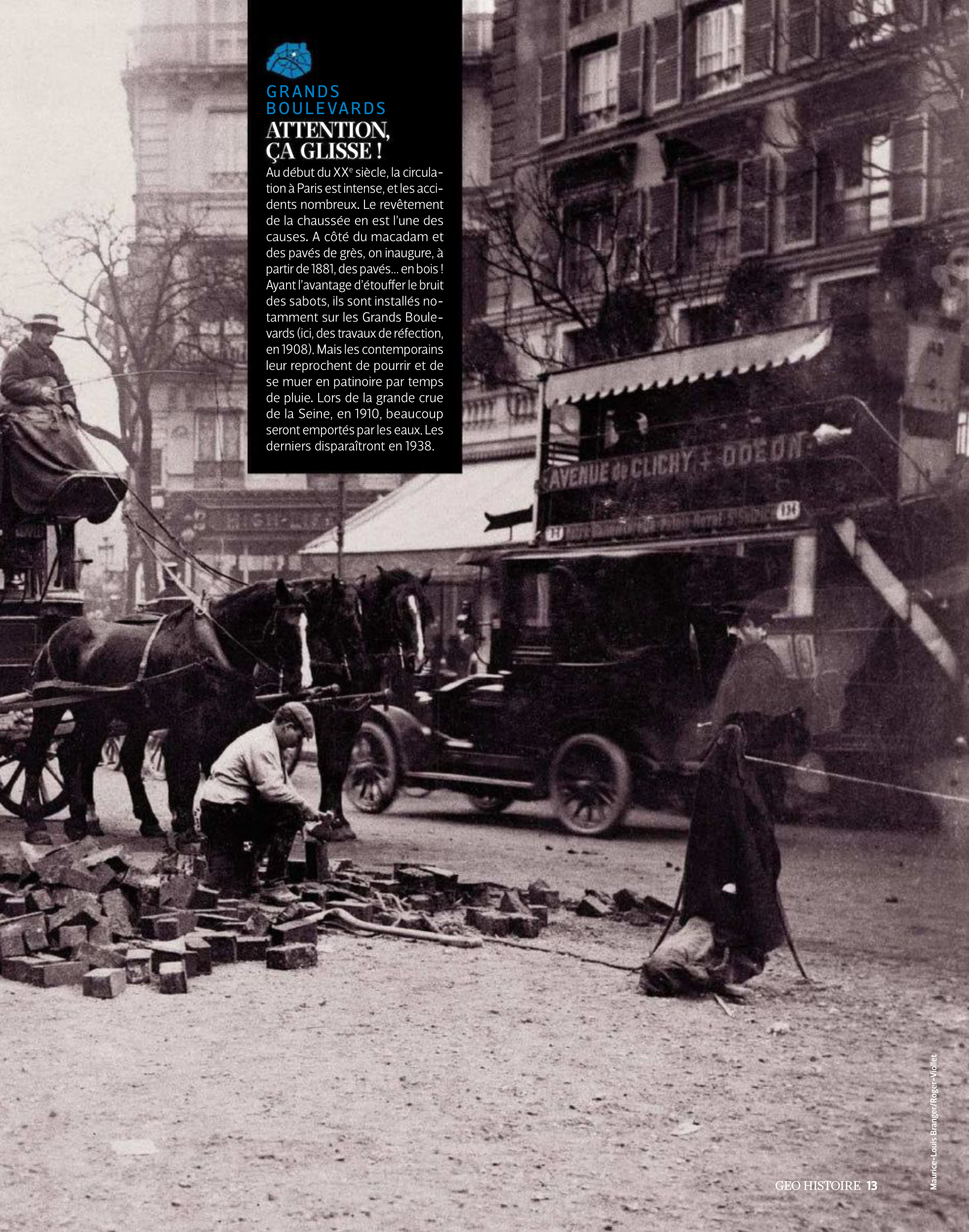
BAGATELLE

LE PLAISIR DES ARISTOCRATES

En 1892, des nobles portés par la mode anglophile fondent un club de polo dans la plaine de Bagatelle, près du bois de Boulogne. La ville leur a loué un vaste domaine de 86 000 m² où l'on aménage un terrain de polo et des bâtiments de style normand. La pelouse accueille les matchs mais aussi le jeu subtil des élégantes (ici, vers 1910), ainsi décrit par le comte de Bondy : «Aux tables, ce ne sont que femmes-fleurs, qui, douces (au moins en apparence), sourient de loin aux joueurs qui savent qu'elles les regardent.»

Imagno/Roger-Viollet

LE BRESIL
MADELEINE BASTILLE

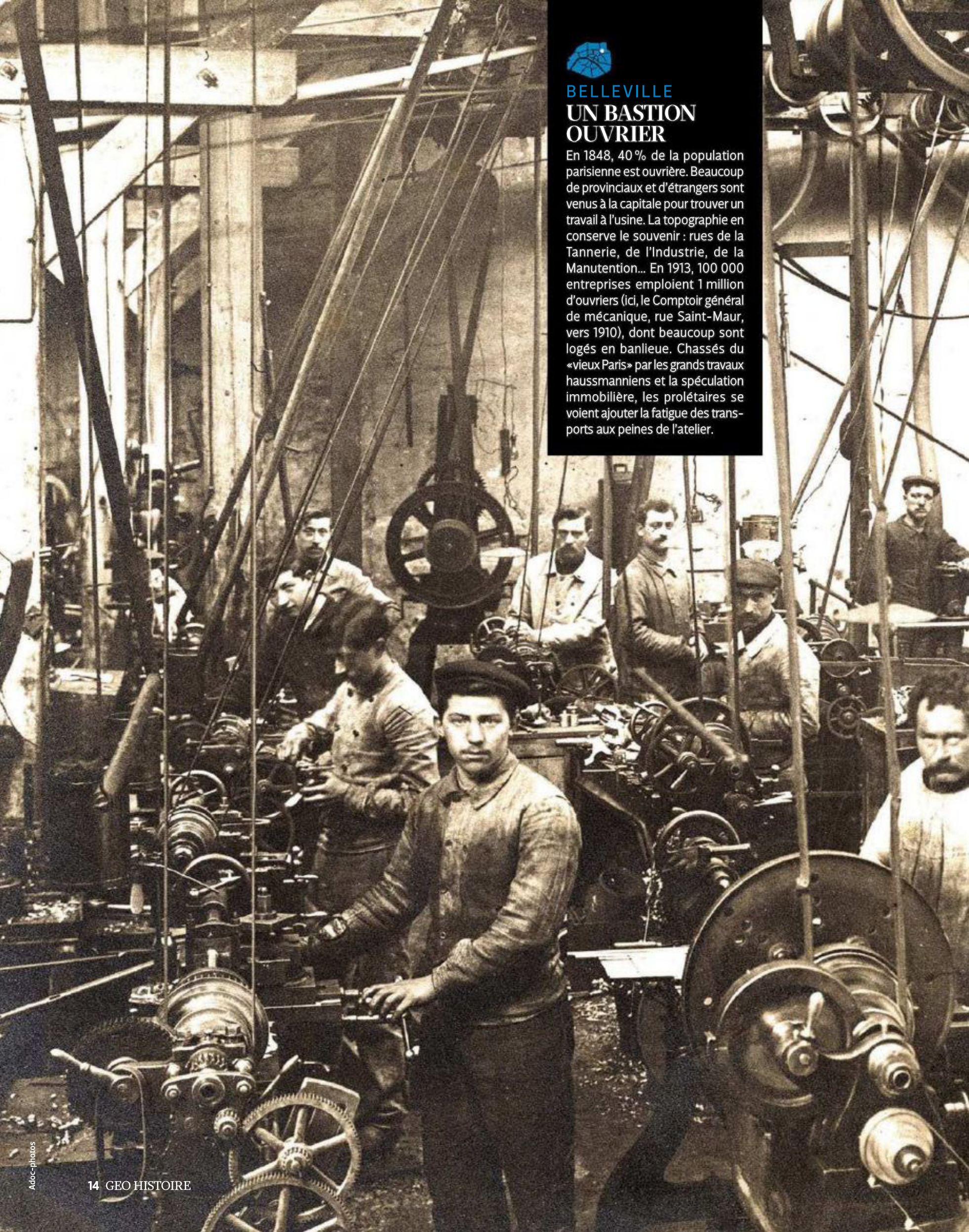


GRANDS BOULEVARDS

ATTENTION, ÇA GLISSE !

Au début du XXe siècle, la circulation à Paris est intense, et les accidents nombreux. Le revêtement de la chaussée en est l'une des causes. A côté du macadam et des pavés de grès, on inaugure, à partir de 1881, des pavés… en bois ! Ayant l'avantage d'étouffer le bruit des sabots, ils sont installés notamment sur les Grands Boulevards (ici, des travaux de réfection, en 1908). Mais les contemporains leur reprochent de pourrir et de se muer en patinoire par temps de pluie. Lors de la grande crue de la Seine, en 1910, beaucoup seront emportés par les eaux. Les derniers disparaîtront en 1938.

Maurice-Louis Branger/Roger-Viollet

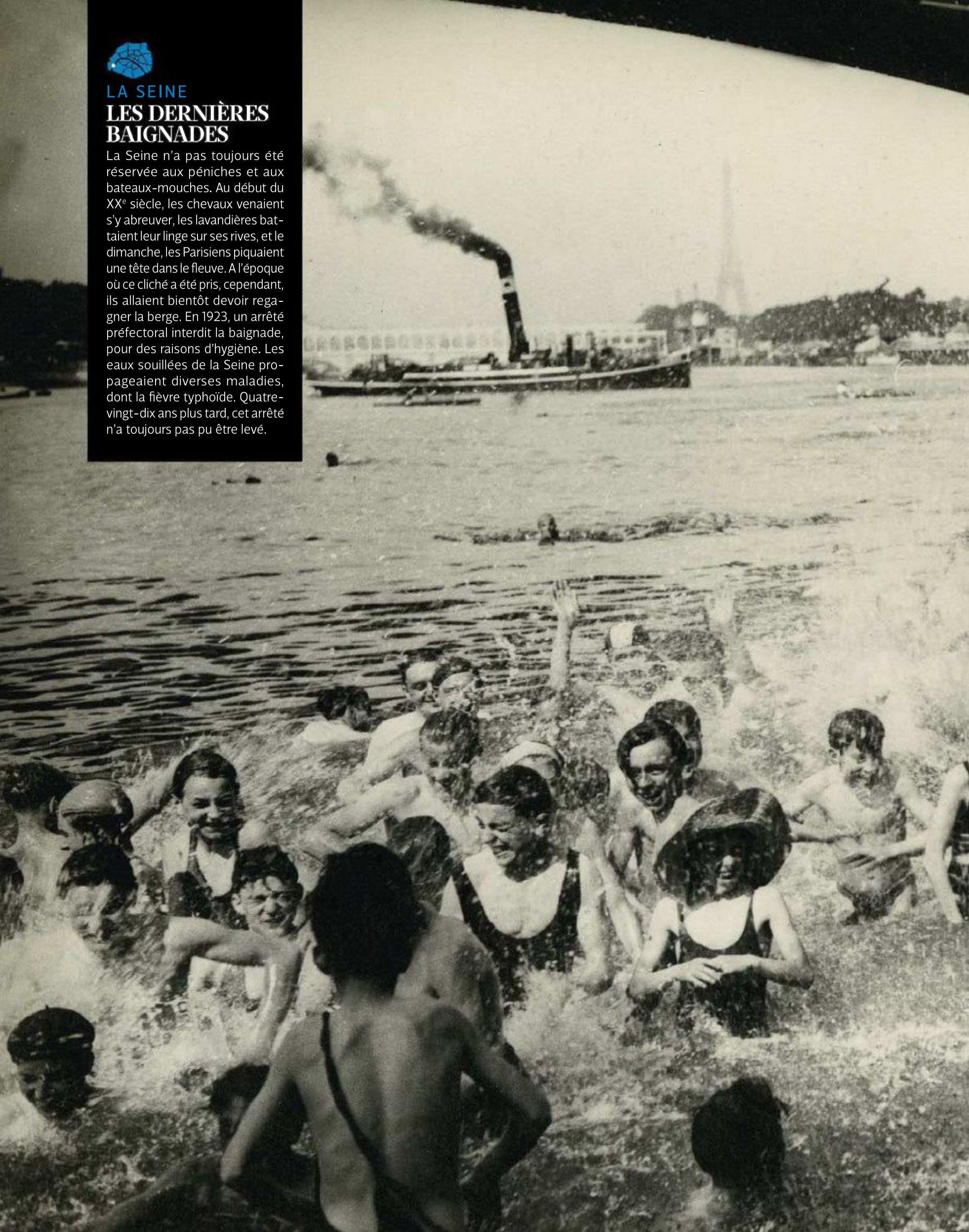


BELLEVILLE

UN BASTION OUVRIER

En 1848, 40 % de la population parisienne est ouvrière. Beaucoup de provinciaux et d'étrangers sont venus à la capitale pour trouver un travail à l'usine. La topographie en conserve le souvenir : rues de la Tannerie, de l'Industrie, de la Manutention... En 1913, 100 000 entreprises emploient 1 million d'ouvriers (ici, le Comptoir général de mécanique, rue Saint-Maur, vers 1910), dont beaucoup sont logés en banlieue. Chassés du «vieux Paris» par les grands travaux haussmanniens et la spéculation immobilière, les prolétaires se voient ajouter la fatigue des transports aux peines de l'atelier.

Adoc-photos



LA SEINE

LES DERNIÈRES BAIGNADES

La Seine n'a pas toujours été réservée aux péniches et aux bateaux-mouches. Au début du XXe siècle, les chevaux venaient s'y abreuver, les lavandières battaient leur linge sur ses rives, et le dimanche, les Parisiens piquaient une tête dans le fleuve. A l'époque où ce cliché a été pris, cependant, ils allaient bientôt devoir regagner la berge. En 1923, un arrêté préfectoral interdit la baignade, pour des raisons d'hygiène. Les eaux souillées de la Seine propageaient diverses maladies, dont la fièvre typhoïde. Quatre-vingt-dix ans plus tard, cet arrêté n'a toujours pas pu être levé.

Adoc-photos

LES HALLES

AU RENDEZ-VOUS DES «SANS CLUB»

C'est un Arménien, nommé Pascal, qui a ouvert le premier café de la capitale, en 1672, mais c'est surtout son élève Procopio qui en a lancé la mode, avec son établissement encore célèbre aujourd'hui : Le Procope. Les cafés ont abrité depuis des pans de la grande histoire parisienne, comme l'assassinat de Jaurès en 1914 au Croissant (rue Montmartre). Leurs terrasses ont aussi offert l'inspiration à d'innombrables artistes et écrivains. Mais surtout, avec leur zinc, le long duquel les conversations naissent entre inconnus, les bistrots incarnent (comme celui-ci, aux Halles, en 1936) un art de vivre. A Paris, pour reprendre le mot de l'écrivain Léon-Paul Fargue, le café, c'est «le club des sans club».

Keystone-France

Maurice-Louis Branger/BHVP-Roger-Viollet

RUE DE LYON

LA GRANDE CRUE DE 1910

En janvier 1910, le fleuve a atteint son niveau record (8,62 mètres). Le Zouave du pont de l'Alma était mouillé jusqu'aux épaules. Le 23 janvier, les quais furent submergés. Puis l'eau envahit les rues, les égouts et les grands chantiers (notamment celui du métro), se propageant jusque dans des quartiers éloignés de la Seine. Pendant plus d'un mois, la ville fut paralysée, avec de graves perturbations des réseaux d'électricité, de gaz et de communication. Les habitants durent s'organiser (ici, un service de transport, rue de Lyon, dans le 12e arrondissement). Les grandes crues se sont répétées, mais la capitale n'en a plus connu depuis 1960. A quand la prochaine ?

Les vrais Parisiens détestent parfois leur ville

Y a-t-il une identité parisienne ? L'Histoire a-t-elle fabriqué Paris et la province ? Les réponses d'un historien britannique qui a découvert la capitale à l'adolescence.

GEO HISTOIRE : Comment définir le Parisien ? Est-ce quelqu'un qui est né ou qui habite à Paris ?

Graham Robb : Claude Pichois (professeur de littérature, éminent spécialiste de Baudelaire – ndlr), qui fut mon directeur de thèse, m'expliquait qu'il y a deux sortes de Parisiens : ceux qui habitent Paris et ceux qui y sont nés. Lui qui était né dans le 17e arrondissement détestait parfois cette ville – comme tous les vrais Parisiens, ajoutait-il. Cette distinction reste peut-être vraie aujourd'hui : ce sont principalement les étrangers qui adorent Paris, les Américains en particulier. Comme disait Oscar Wilde : «When good Americans die, they go to Paris.»

L'identité parisienne s'est-elle faite par opposition à la province ?

Oui. Alors que je voyageais dans l'Aveyron, une hôtelière m'a demandé si j'étais Anglais. Je lui ai expliqué que j'étais né en Angleterre, mais que ma famille était d'origine écossaise. Elle venait de voir «Brave Heart», ce film qui raconte la défaite historique de l'Ecosse face à l'Angleterre au Moyen Age, et elle m'a dit : «Je ne savais pas qu'on avait fait à vous, Ecossais, ce qu'on nous a fait à nous, Aveyronnais.» Interloqué, je lui ai demandé qui était ce «on». Elle m'a répondu : «Les Parisiens !» Pour les gens qui sont bien dans leur région, et qui sont plutôt méfiants à l'égard des étrangers, le pire étranger, c'est le Parisien. Et ce terme a souvent une nuance péjorative en province.

Comment expliquer cela alors même que les Parisiens sont souvent d'anciens provinciaux ?

C'est vrai que Paris s'est nourri d'une très forte immigration. Au XIXe siècle, plus de la moitié de la population n'y était pas née. Parfois, des villages entiers se transportaient dans telle ou telle rue et restaient ensuite séparés du reste des Parisiens. On pense aux petits ramoneurs savoyards qui connaissaient bien la capitale vue des toits, mais demeuraient dans une forme de village natal recréé en plein Paris, avec ses lois, ses coutumes, sa langue... En même temps, en se séparant de ses origines, le provincial ou l'étranger était fier de devenir parisien. En France, il y a deux pays différents. Paris, c'est un peu comme Rome, la capitale d'un empire qui s'appelle la France.

D'où vient la division entre un Ouest parisien plutôt bourgeois et un Est populaire ?

Dans la plupart des grandes villes d'Europe du Nord, c'est à l'est qu'on trouve les quartiers pauvres, malsains. A cause du vent, qui souffle vers l'est et y rejette les fumées. Mais ce qui caractérise Paris – et le distingue de Londres –, c'est plutôt la cohabitation dans les mêmes immeubles de classes sociales différentes. A Londres, il y a des quartiers qui ne sont habités que par des riches alors qu'à Paris, les quartiers ne sont pas toujours aussi chics qu'ils en ont l'air. La première fois que je suis venu, je logeais dans une chambre de bonne, boulevard Magenta, et il y avait de très riches appartements au 1er ou au 2e étage, alors que moi, j'étais dans la misère quelques étages au-dessus.

Est-ce une spécificité des immeubles haussmanniens ? A-t-on voulu organiser cette «mixité sociale» ?

Il est difficile de parler de la politique d'Haussmann. On lui a prêté bien des intentions politiques alors que ses motivations étaient plutôt d'ordre pratique. Il était notamment préoccupé par la ponctualité. C'est un peu comme Le Corbusier, qui voulait réorganiser Paris parce que son secrétaire arrivait toujours en retard, à cause de la circulation. Haussmann disait qu'un homme devait pouvoir quitter son bureau et se retrouver quelques minutes plus tard à l'Opéra pour rejoindre sa maîtresse. Avoir les domestiques dans le même immeuble, cela permettait aux maîtres de s'assurer qu'ils ne soient pas en retard. ●●●

Philippe Matsas/OPALE

Graham Robb

Né en 1958, cet écrivain et historien britannique a fait ses études à Paris. Auteur d'ouvrages sur Balzac, Mallarmé et Victor Hugo, il nous a également donné une passionnante «Histoire de Paris par ceux qui l'ont fait» (Champs, Flammarion, 2010), élue meilleur livre d'histoire 2010 par le magazine «Lire».

Robert Doisneau/Rapho

Une cité aux mille identités
Sur cette photo de Robert Doisneau (1950), une Bretonne en costume traditionnel se prépare à affronter la circulation. Paris n'a cessé de se construire par l'apport des immigrés, provinciaux ou étrangers.

●●● Londres, où il fut exilé dans les années 1830, a-t-il servi de modèle à Napoléon III pour ses transformations de Paris ?

Sous certains aspects, oui. Les parcs et les squares sont inspirés par la capitale anglaise.

Peut-on mesurer de quelle façon les travaux haussmanniens ont été vécus par les Parisiens et par l'opinion publique ? La nostalgie du «Vieux Paris», date de cette époque, exprimée par Baudelaire.

Pour bien des gens, ça a été un cauchemar car ils ont été obligés d'abandonner leur maison, leur quartier de naissance. Même des amis d'Haussmann ont dû déménager. «Le Cygne», ce poème dans lequel Baudelaire parle du «vieux Paris (qui) n'est plus» («La forme d'une ville change plus vite, hélas !, que le cœur d'un mortel»), est paradoxalement un poème très moderne. C'est curieux qu'il choisisse cette forme nouvelle, un vers très libéré, pour exprimer sa nostalgie... Il n'en est pas moins vrai que les gens étaient attachés à leur quartier. C'est d'ailleurs une des choses qui distinguent toujours les Parisiens nés à Paris des Parisiens d'adoption : les nouveaux venus vous disent qu'ils habitent tel ou tel arrondissement ; un Parisien vous dira qu'il est de tel quartier, voire de telle rue... En même temps, l'île de la Cité, par exemple, était un lieu horrible avant les travaux, d'une misère absolue. Il fallait faire quelque chose de ces gens, les transporter hors de Paris ou trouver une autre sorte de logements.

Dans quelles conditions se firent les expropriations ?

C'était plutôt autoritaire. C'est aussi un contraste avec Londres. Je pense au TGV qui doit être construit pour relier Londres au nord de l'Angleterre. La réalisation du projet va prendre encore des années car il est, j'ai l'impression, plus difficile d'exproprier en Angleterre qu'en France.

On présente souvent Paris comme une ville-musée, tournée vers son patrimoine. Pourquoi semble-t-on refuser ici plus qu'ailleurs que la ville évolue, change ?

Ça date probablement du temps de Haussmann. C'est lui qui a créé une ville pour les touristes. Paris est devenu alors la ville à visiter. Mitterrand aussi a contribué à cette muséification. Mais ce qui m'a frappé, la première fois où je suis venu, c'est l'importance accordée à l'esthétique par ses habitants. On ne trouve pas cela à Londres, pas seulement parce que la ville est moins belle, mais aussi parce que, pour ses habitants, l'esthétique appartient aux musées, non à la ville, à la vie extérieure. Les Parisiens considèrent plus les choses de ce point de vue, les vitrines par exemple, la flânerie... Ça tend à créer une ville qui est aussi une sorte de musée en plein air.

Les visiteurs voient le Parisien comme peu sympathique, toujours pressé... Cela vous paraît être un cliché ou une réalité ?

Ça me semble être un malentendu, même si c'est aussi ce que j'ai pensé la première fois que je suis venu. J'ai ensuite découvert qu'une fois qu'on s'est mis en colère, tout commence à mieux marcher. Un jour, j'attendais devant une cabine téléphonique qu'elle se libère. Deux dames attendaient derrière moi. Alors que le temps passait, l'une d'elles m'a dit de frapper à la vitre de la cabine pour faire sortir le type qui téléphonait. Je lui ai répondu que je ne pouvais

> «Les gens d'ici ne disent pas qu'ils habitent tel arrondissement, mais plutôt telle ou telle rue»

pas. Elle m'a rétorqué que j'étais trop poli, sans doute parce que j'étais anglais. Alors je me suis mis un peu en colère, et à partir de là, on s'est bien entendu.

Y a-t-il des figures emblématiques de Paris ? Gavroche par exemple ?

En fait, Gavroche m'a toujours semblé être un bon... Londonien. Hugo avait déjà écrit une grande partie des «Misérables» avant de quitter la France, mais il a aussi connu Londres et les îles anglo-normandes. Même s'il dit que Gavroche représente l'esprit frondeur de Paris, je n'en suis pas certain. Les écoliers anglais sont toujours frappés par la relative courtoisie des lycéens français, du moins une certaine sophistication qu'on ne trouve pas en Angleterre. La liberté d'être de Gavroche me fait surtout penser à un jeune Cockney.

Qui incarne Paris selon vous ?

Je pense à André Gide comme il se présente dans «Si le grain ne meurt», ce petit garçon bien habillé qui va au Luxembourg jouer avec d'autres enfants. Mais aussi Marcel Proust tel qu'il se décrit enfant. Chez Gide, on a l'impression de quelqu'un ancré dans un quartier et qui nomme certaines rues comme si elles étaient aussi connues que des grandes villes : la fontaine Médicis, certains coins du jardin du Luxembourg, le Panthéon, la rue Soufflot, etc. Comme si tout cela était un petit univers que tout le monde connaissait. Et, de fait, tout le monde le connaît très bien, même sans l'avoir vu.

Le personnage qui «monte» à la capitale pour réussir, tel Rastignac, est-il un archétype parisien ?

On trouve aussi un peu ça chez Charles Dickens. Mais il est vrai que Rastignac, ou Rubempré, autre figure de «La Comédie humaine» de Balzac, sont des exemples intéressants des voyages entre la province et Paris. Ce qui est frappant, c'est qu'il n'y a quasiment pas d'auteurs non-Parisiens depuis la fin du XVIIIe siècle. Balzac est né à Tours, mais sans Paris, il n'aurait jamais été Balzac. Hugo est né à Besançon et a voyagé un peu partout, mais a lancé sa carrière à Paris. Pour un auteur français, il faut absolument y venir. Il est difficile de trouver un écrivain qui n'aurait pas eu un contact prolongé et approfondi avec Paris. Quand j'ai décroché ma licence en littérature française, c'est encore Claude Pichois qui m'a expliqué qu'en fait, j'avais obtenu une licence en littérature parisienne.

Qu'est-ce qui reste le plus étonnant pour vous à Paris ?

Lors de mon premier voyage, j'ai été surpris par l'absence de la Bastille, je ne savais pas qu'elle avait été entièrement détruite ! Dans un autre ordre d'idées, je demeure étonné par l'intelligence et la complexité des graffitis. On trouve des textes excellents. C'est comme si des gens écrivaient des thèses sur les murs parisiens, tandis qu'à Londres, les graffitis sont très simples et assez stupides.

Quand êtes-vous venu à Paris pour la première fois ?

C'était en 1976, pour mes 16 ans. La première nuit, j'ai entendu des détonations, je pensais à un carnaval... On m'a expliqué que ce n'était pas des feux d'artifice mais des coups de feu ! L'année suivante, je suis revenu travailler à Paris et je vivais boulevard Barbès. Je me souviens que je marchais partout dans Paris en lisant Baudelaire, «Les Tableaux parisiens» et les «Poèmes en prose», je trouvais que ça ressemblait assez bien à ce qu'il décrivait. Mais j'étais jeune, je ne voyais rien, je voyais tout à travers Baudelaire. J'avais l'impression d'être entré dans la vie qu'il décrivait dans ses poèmes parisiens.

Avez-vous des quartiers favoris ?

Pas vraiment. J'aime retrouver ceux que j'ai connus, sachant qu'ils ont changé. J'aime le quartier entre République et Gare du Nord, le canal Saint-Martin. A la fin des années 1970, c'était assez moche alors qu'aujourd'hui, ça s'est embourgeoisé. Je suis retourné dans la boulangerie où j'achetais mes croissants et la fille du boulanger était toujours là, et ses croissants étaient toujours les mêmes, pas très bons mais pas chers. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR J.-M. BRETAGNE, B. GIBIAT ET C. GUINET

La ville où les murs ont la parole
La porte de l'ancien appartement de Serge Gainsbourg, rue de Breteuil, accueille d'innombrables graffitis. Ecrire sur les murs, dit en substance Graham Robb, est un art parisien.

C. Thibault/ASK images

TETIERE

Dassault Systèmes

Du temps de la Lutèce romaine, une voie, le Cardo Maximus, traversait la cité du nord au sud. Les autres rues étaient parallèles ou perpendiculaires à cet axe.

Dassault Systèmes/Gédéon Programmes/Xavier Lefèbvre

Le Cardo Maximus empruntait le tracé de l'actuelle rue Saint-Jacques, sur la rive gauche. On voit en incrustation dans la photo les maisons de l'époque romaine.

Gédéon Programmes/Xavier Lefèbvre

Du lointain passé romain de la rue Saint-Jacques ne reste que le plan perpendiculaire de ses rues, ainsi que quelques vestiges dans le centre de la capitale.

LUTÈCE, *cité modèle*

Après avoir combattu les Parisii, les Romains les assimilèrent. Pour cela, ils leur bâtirent une ville au Ier siècle, avec un amphithéâtre, des thermes et tout ce que l'Empire avait de plus fastueux.

Paris a eu plusieurs vies. La première d'entre elles est évoquée en 51 avant J.-C. par César dans «La Guerre des Gaules». Il y décrit un «oppidum», une ville fortifiée, qu'il nomme Lutèce. Cette cité était bâtie, selon ses dires, sur une île, au milieu de la Seine, et elle était entourée de collines verdoyantes. Elle abritait un peuple gaulois, les Parisii. Pas pour longtemps : dès l'année suivante, la ville fut incendiée par ses farouches habitants et leur chef, Camulogène, pour éviter qu'elle ne tombe aux mains de l'envahisseur romain. Ainsi, à peine entrée dans l'Histoire, l'ancêtre de Paris disparaissait dans les flammes.

On ignore encore où se situait exactement cette première Lutèce. On a longtemps cru, comme une évidence, qu'elle était dressée au cœur du Paris actuel, sur l'île de la Cité. La description de César semblait coïncider avec ce site. Mais les fouilles archéologiques entreprises dans la capitale n'ont jusqu'alors révélé aucune trace d'urbanisation ancienne. Et puis voici qu'en 2003, à Nanterre, ont été découverts les vestiges d'une importante ville gauloise. Etait-ce la fameuse cité des Parisii ? Les preuves manquent toujours pour en avoir la certitude...

La deuxième vie de Lutèce commença quelques années plus tard, sous le règne d'Auguste (de 27 avant J.-C. à 14 après J.-C.). Les Parisii vaincus vivaient désormais sous la domination des Romains. En quelques décennies, ils étaient revenus s'installer sur leurs terres et commençaient à reconstruire leurs maisons à l'emplacement de l'actuelle rive gauche de Paris, sur la montagne Sainte-Geneviève (alors appelée mont Lucoticus). Rome leur garantissait désormais la paix, il n'était plus nécessaire d'aller se réfugier sur une île, entre les bras du fleuve.

La situation exceptionnelle du site, au carrefour des grandes voies de communication routières et fluviales, était un atout considérable pour le commerce avec la Gaule et l'Empire. Les Romains décidèrent donc de faire de Lutèce la vitrine de leur domination sur la région. Pour cela, ils firent venir des architectes et des urbanistes et, avec l'aide des Parisii, ils bâtirent Lutèce, en pierre, sur un modèle romain. Selon leurs habitudes, ils la développèrent autour d'une voie centrale orientée nord-sud qui faisait la jonction entre les deux rives de la Seine. L'enfilade des actuelles rue Saint-Jacques, rue de la Cité et rue Saint-Martin rappelle aujourd'hui encore l'existence de cet axe fondateur.

L'île de la Cité devint ainsi un port, comme en témoignent les vestiges de quai qui y ont été exhumés. Mais le cœur de la ville fut installé de l'autre côté de la Seine, sur le flanc de la montagne Sainte-Geneviève. Dominant la colline de son imposante silhouette, le forum constituait le centre politique, religieux et commercial de Lutèce. Au niveau de ●●●

L'amphithéâtre de Lutèce, situé aux abords de la ville, accueillait des combats de gladiateurs.

Il était construit sur le flanc de la montagne Sainte-Geneviève.

●●● l'actuelle rue Soufflot, il formait une esplanade rectangulaire de 120 mètres de long, entourée par de hautes murailles. A l'intérieur, autour de la place centrale, s'élevaient un temple dédié aux divinités romaines et une «basilique civile». C'est dans celle-ci que se réunissait l'assemblée des dignitaires de la cité pour régler les affaires judiciaires et municipales. Elle était constituée de l'aristocratie des Parisii, que les Romains avaient fait en sorte de ménager pour s'assurer sa collaboration. Toujours très animé, le forum était un lieu de débats, de promenades et de dévotion. Décoré de statues et de fontaines, il accueillait les fêtes, les processions, et aussi les marchands ambulants. La foule s'y pressait nombreuse jusqu'à l'extérieur de l'enceinte où une galerie marchande couverte accueillait toutes sortes de boutiques.

Plutôt que de soumettre brutalement les Lutéciens, les Romains préférèrent s'attirer leur fidélité en leur offrant ce que la civilisation romaine avait de plus raffiné. D'où la magnificence de Lutèce... Plusieurs établissements de thermes furent construits. Le plus vaste d'entre eux, les thermes de Cluny, laisse apparaître ses vestiges à l'angle des boulevards Saint-Germain et Saint-Michel. A l'avant de ce bâtiment, deux grandes salles – les palestres – éclairées par de larges baies ouvertes sur la Seine, offraient aux Lutéciens la possibilité de pratiquer la lutte ou la gymnastique. Une fois ces exercices achevés, ils pouvaient aller se rafraîchir dans la grande salle du frigidarium où les attendait une piscine d'eau froide. Puis venait le moment des soins et de la détente, dans plusieurs salles chauffées où ils s'étendaient sur des bancs de briques. Des traces de pigments sur les vestiges laissent entrevoir le raffinement de la décoration, toute de marbre et de faïences, agrémentée de statues disposées dans des niches. La salle du frigidarium, par exemple, était ornée d'une grande mosaïque représentant un amour chevauchant un dauphin. L'eau était acheminée dans la cité grâce à un aqueduc, long de 26 kilomètres, qui alimentait les thermes, les nombreuses fontaines publiques et les maisons de quelques riches Lutéciens.

Une autre manière de se rallier le peuple fut de lui proposer des jeux. Les petits gradins des arènes de Lutèce, qui se dressent toujours rue Monge, ne

LES TRACES DU PARIS ANTIQUE

Les arènes

Ce sont les vestiges de l'amphithéâtre gallo-romain, situés au 47, rue Monge (5e arr.). Ouvert tous les jours.

Les thermes

L'ancien établissement balnéaire est englobé dans le Musée national du Moyen Age de Cluny. On peut y admirer le pilier des Nautes, érigé en l'honneur de Jupiter, dans la salle du frigidarium. Adresse : 6, place Paul-Painlevé (5e arr.). Ouvert tous les jours, sauf le mardi.

Le forum

Un pan de mur, probablement celui d'une boutique, est visible dans le parking souterrain Vinci, au 61, boulevard Saint-Michel. Descendre par l'escalier qui se trouve derrière le kiosque à journaux.

L'aqueduc

Une (petite) partie de l'ancien réseau d'approvisionnement en eau de Lutèce est exposée rue de l'Empereur-Valentinien, près du parc Montsouris (14e arr.).

La crypte archéologique

Des vestiges gallo-romains sont exposés sous le parvis de Notre-Dame : un tronçon du quai du port de Lutèce et une partie du mur d'enceinte du début du IVe siècle. Adresse : 7, place Jean-Paul-II, (4e arr.) Ouvert tous les jours, sauf le lundi.

On le voit ici «incrusté» dans la ville actuelle.

Un vestige de l'amphithéâtre demeure aujourd'hui : les arènes de Lutèce, en bas à gauche sur la photo.

représentent qu'une infime partie de l'amphithéâtre initial. Celui-ci était l'un des plus grands de Gaule. Situé à l'extérieur des limites sacrées de la ville, comme de coutume pour un lieu voyant couler le sang, il mesurait 130 mètres sur 100 mètres et pouvait accueillir jusqu'à 15 000 spectateurs. La population de Lutèce étant estimée à 10 000 habitants, on imagine que les amateurs venaient de toute la région pour assister aux fameux combats de gladiateurs ou de fauves, voire à des combats entre hommes et animaux.

A la sauvagerie de ces spectacles populaires, certains préféraient la finesse des représentations du théâtre situé près du forum, à l'emplacement actuel du lycée Saint-Louis. Ils pouvaient y goûter des pièces, des lectures, des concerts ou des ballets. L'historien Joël Schmidt, auteur de «Lutèce : Paris, des origines à Clovis» (éd. Perrin, coll.Tempus, 2009), se plaît à imaginer les spectateurs errant dans les rues à la sortie du théâtre, certains «s'attardent autour d'une cervoise que leur sert un marchand ambulant et discutent des mérites et des défauts du spectacle (...). Ne serait-ce le costume différent, et la circulation, il y aurait peu de disparité entre cette foule de Parisiens et celle qui un soir de printemps quitte le théâtre de notre Odéon, si proche de celui qui s'élevait dans l'Antiquité.»

C'est donc par l'urbanisation que s'opéra en douceur la romanisation de Lutèce et de sa région. Les tombes racontent ce processus : la découverte, vers 1900, de deux nécropoles situées à l'extérieur de la ville montre que si les noms gaulois persistèrent dans les premières années de l'occupation (Litugena, Namantobogios...), ils prirent une tournure latine, comme en témoignent les stèles, dans le courant du Ier siècle. Cette intégration fonctionna d'autant mieux que les Romains veillèrent à respecter les anciennes structures sociales et les croyances des Parisii. La découverte du pilier des Nautes, en 1710, sous le chœur de Notre-Dame, montre que les deux cultures cohabitaient. Ce pilier était dédié à l'empereur Tibère (qui régna de 14 à 37 après J.-C.) par la corporation des Nautes, une puissante élite maritime et marchande gauloise. Il mêle des représentations de dieux romains et gaulois et porte des inscriptions dans les deux langues.

Ainsi, un siècle après la disparition de l'ancienne Lutèce, la nouvelle, plus prestigieuse et plus belle, s'était élevée sur ses cendres. Mais une fois encore, les remous de l'Histoire allaient la mettre à bas. Au IIIe siècle, sous la menace des raids barbares venus du nord, Lutèce fut désertée par ses habitants qui allèrent se réfugier à l'abri des enceintes érigées sur l'île de la Cité. Mise à sac par les Alamans, la ville gallo-romaine de la rive gauche disparut. Avant d'être une nouvelle fois reconstruite dans les siècles suivants et de s'appeler enfin Paris. ■

VALÉRIE KUBIAK

COMME SI VOUS Y ÉTIEZ

Vous aimeriez vous promener dans l'oppidum gaulois ou assister au travaux d'Haussmann ? C'est ce que vous permet ce DVD initié par la société Gédéon Programmes et réalisé par Dassault Systèmes. Cette incroyable reconstitution (dont sont tirées, par exemple, les images en 3D qui illustrent cet article), a été validée par Didier Busson, archéologue et spécialiste de Paris. Elle s'accompagne d'un ouvrage pas comme les autres : grâce au procédé de «réalité augmentée», vous verrez les monuments en relief surgir des pages du livre. Une expérience unique.

«Paris, la ville à remonter le temps», de Didier Busson (éd. Flammarion). Coffret contenant un Blu-ray, un DVD et un livre : 35 euros.

Photos, de gauche à droite : Dassault Systèmes (1) ; Dassault Systèmes/Gédéon Programmes/Xavier Lefèbvre (2) ; Gédéon Programmes/Xavier Lefèbvre (3)

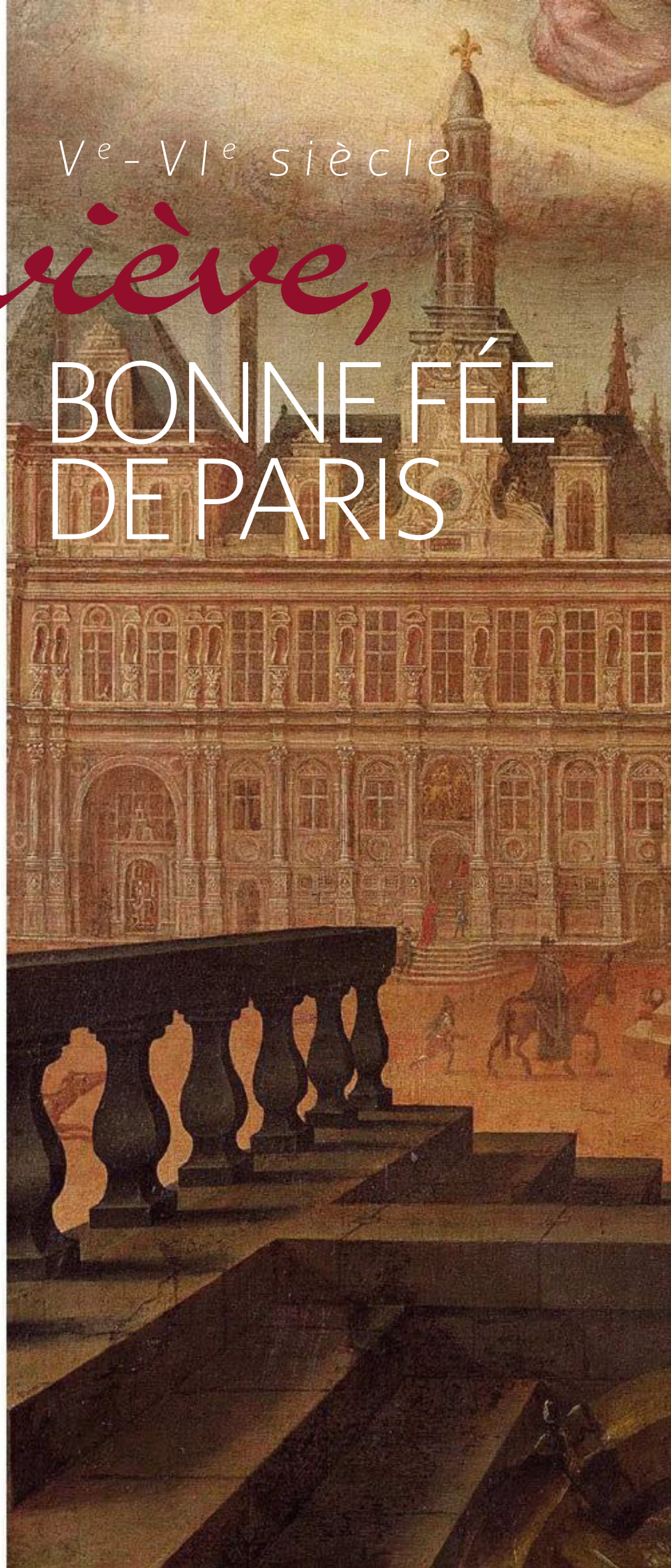
V^e - VIe siècle

Geneviève, BONNE FÉE DE PARIS

Elle avait deux amours : Dieu et Lutèce. Cette fervente chrétienne protégea la ville contre Attila et ses Huns. Et même après sa mort, les Parisiens invoquèrent sa protection.

La vie de sainte Geneviève, à Lutèce, au Ve siècle, éclaire une période dramatique de notre histoire. Sa longue existence (de 89 ans) coïncida avec la fin de l'Antiquité. Une période désastreuse que le poète Sidoine Apollinaire, son contemporain, résuma en une formule saisissante : «Au milieu de ces funérailles du monde, vivre, c'était mourir.» Cette mutation vers le Moyen Age, Geneviève l'accompagna avec abnégation, courage, réalisme politique et une foi toute chrétienne.

La future patronne de Paris naît à Nanterre en 423. Elle est l'enfant tardive, unique et choyée d'aristocrates gallo-romains d'origine franque, Severus et Gerontia. Son père est chef du «municipe» (une division administrative de l'Empire romain) de Nanterre, représentant de l'autorité romaine sur ce morceau de Gaule. Chrétienne comme ses parents, élevée dans la culture latine, Geneviève est aussi – détail capital – une riche héritière. Elle n'a que 7 ans quand l'évêque Germain d'Auxerre lui révèle sa vocation. De passage à Nanterre, le saint homme décèle chez cette fillette réfléchie, volontaire, quelque chose de peu banal. Elle va alors prendre, avec son soutien, la décision de consacrer sa vie au Christ, d'être une «vierge des Gaules», ce qui cause un tel choc à sa mère qu'elle en perd la vue. D'après la légende, sa fille l'aide à guérir : c'est son premier miracle. ●●●



Le trousseau de la sainte
L'imagerie pieuse représente traditionnellement Geneviève, comme ici, avec une bible et un voile blanc évoquant la virginité. Elle tient un cierge allumé qui rappelle ses visites nocturnes sur le chantier de la basilique de Saint-Denis et, évidemment, les clés de Paris.
«Sainte Geneviève», huile sur toile, musée Carnavalet, XVIIe siècle.

LES ORIGINES

Bridgeman Art Library

●●● Bien plus tard, orpheline à 20 ans, Geneviève quitte Nanterre pour s'installer à Lutèce même, chez une marraine influente. La ville est alors réduite aux quelques hectares surpeuplés et insalubres de l'île de la Cité. Assaillis par les Barbares, les Parisiens ont déserté la rive gauche où ne subsistent, au milieu des ruines, que les thermes, le forum et les arènes, transformés en châteaux fortifiés. Dans ce monde physiquement et moralement diminué, Geneviève dispense les trésors de sa foi, à commencer par les richesses très matérielles de son héritage qu'elle distribue aux pauvres. Elle jeûne, se mortifie, s'abîme en prières dans l'église Saint-Etienne (sur l'actuel parvis de Notre-Dame). Elle visite les taudis nauséabonds, soulage les blessés et les réfugiés. Cette belle jeune fille blonde aux yeux bleus, vêtue de blanc et voilée de mauve – la couleur des vierges –, impressionne par sa vie ascétique et par son don de divination, mais aussi par sa psychologie : elle console, conseille, guérit. On lui attribue bientôt des miracles. Qui est cette fille de Nanterre ? murmurent les incrédules, les inquiets, les envieux. Vu ses origines, ne serait-elle pas une espionne des Francs tant redoutés ?

Face aux hordes barbares, elle rassure les hommes apeurés

La crise éclate en 451 quand les habitants apprennent que les Huns d'Attila déferlent sur la Gaule. C'est la panique à Lutèce. Geneviève conjure ses concitoyens de ne pas quitter la ville, d'avoir confiance en Dieu. Ayant subjugué les femmes, elle s'enferme avec elles dans Saint-Jean-le-Rond, un baptistère mitoyen à l'église Saint-Etienne, que les hommes apeurés et furieux veulent prendre d'assaut. La «clarissime» – comme on l'appelle au conseil municipal en référence au clarissimat, titre aristocratique de l'Empire romain – ne doit son salut qu'à l'intervention de Sédulius, un fidèle de Germain d'Auxerre, mais aussi à un calme, une détermination qui finissent par en imposer. On se presse anxieusement sur les remparts, les yeux fixés sur le mont Lucoticus (future montagne Sainte-Geneviève) au sommet duquel flambe une torche. D'autres feux lui répondent, de loin en loin, sur plus de 100 kilomètres, jusqu'au lieu où se déroule la bataille cruciale, entre Châlons et Troyes. Si les flammes restent vives, c'est le signe de la victoire, mais si elles s'éteignent, c'est la fin de tout.

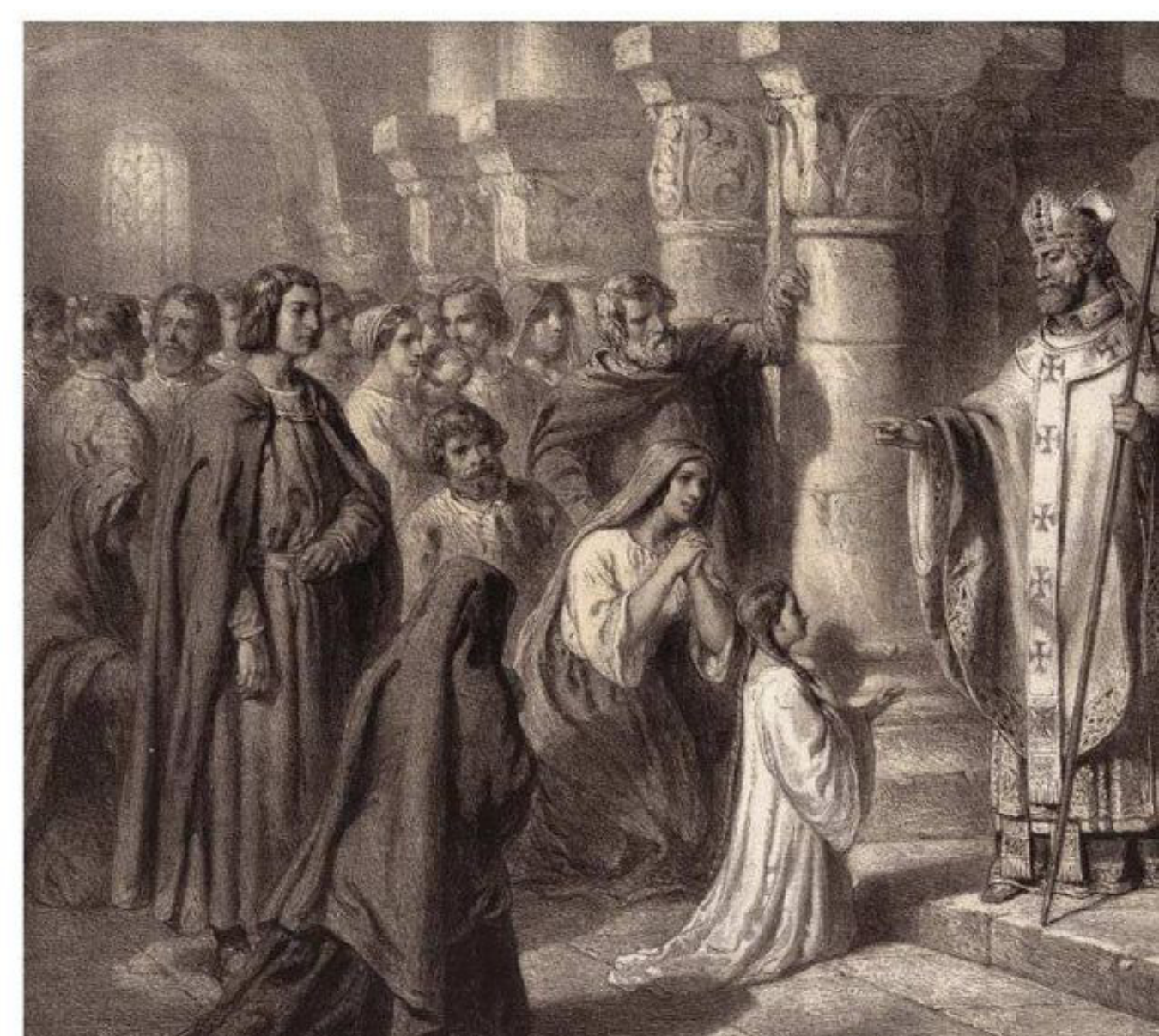
Et la lumière est ! Le triomphe des Gallo-Romains, aidés de leurs alliés wisigoths et francs, contre les hordes d'Attila, sur le lieu-dit des Champs catalauniques (près de Troyes), est un événement décisif. L'autorité de Geneviève à Lutèce s'en trouve renforcée, ainsi que la religion chrétienne dans tout le nord de la Gaule. La «clarissime» en profite pour proposer que soit élevée une basilique à l'endroit où reposent les restes du premier évêque de Lutèce, Denis, un évangélisateur italien massacré en 250 sur le mont des Martyrs (Montmartre). Lutèce en retirera un prestige égal à celui des villes qui ont déjà bâti de somptueux monuments sur les tombeaux des premiers évêques missionnaires gallo-romains : saint Martin à Tours (mort en 420) et saint Aignan à Orléans (mort en 453). En cette fin du Ve siècle, la première basilique Saint-Denis est bâtie sur les restes du saint, inhumés à quelques kilomètres de Lutèce. Cette future nécropole des rois de France affirme le triomphe du christianisme au nord de la Seine, face à ce qui reste du paganisme au sud, sur la rive gauche. Une civilisation en chasse une autre.

Des trois hommes qui se sont coalisés pour vaincre les Huns, l'un symbolise le passé : c'est le Romain Aetius, représentant d'un empereur de plus en plus fictif. Le deuxième, Théodoric, est le roi des Wisigoths. Mérovée, enfin, est le souverain des Francs saliens. C'est ce peuple qui a la préférence de Geneviève, c'est avec eux qu'elle envisage une alliance. Elle entretient bientôt d'excellents rapports avec le fils et successeur de Mérovée, Childéric Ier, qui l'admire et la vénère. Il séjourne régulièrement

Une fillette qui subjugue les adultes

L'évêque Germain d'Auxerre, en chemin pour une mission confiée par le pape Célestin Ier, passe par le village de Nanterre en 430. Découvrant Geneviève, une fillette de 7 ans extrêmement pieuse, il déclare à ses parents : «Cette petite sera grande devant le Seigneur.»

«Sainte Geneviève enfant promettant à saint Germain d'Auxerre de se consacrer à Dieu», lithographie, artiste inconnu.



à Lutèce. Elle caresse le projet de convertir ces païens au christianisme catholique. Tout change lorsque Clovis succède à son père Childéric, en 481. Les velléités de conquête de ce jeune roi batailleur et ambitieux, fasciné par le passé romain, déplaisent à Geneviève qui lui ferme les portes de Lutèce. Elle ne les lui rouvrira, clame-t-elle, que s'il se convertit. Le siège de la ville par les Francs va durer dix ans ! Clovis ne veut pas choquer ses hommes en contrariant leur croyance, mais ne veut pas non plus martyriser la ville dont il rêve de faire sa capitale... C'est pourquoi il ferme les yeux lorsque Geneviève ravitaille Lutèce à partir de cités voisines et des riches terres qu'elle possède entre Troyes et Meaux. De son côté, la «clarissime» sait pouvoir compter sur la reine Clotilde : l'épouse de Clovis, fervente chrétienne, travaille pour elle. Le dénouement a lieu en 496, sur le champ de bataille de Tolbiac, où Clovis et ses hommes, dans la surprise de leur victoire inespérée sur les Alamans, choisissent d'adopter le Dieu de Clotilde – et de Geneviève qui leur ouvre donc Lutèce, après leur baptême collectif à Reims par l'évêque Rémi.

Adoc-photos

Gangrène, fièvres, convulsions... Geneviève guérit tout

Avec l'effacement de l'Empire romain et l'avènement de Clovis, Lutèce perd son nom d'origine latine : elle devient Paris, du nom de ses habitants originels, les Parisii. Geneviève contemple son œuvre : elle a assuré la transition entre l'Empire romain et le royaume franc. Elle est la mère de Paris, sa conscience religieuse. Ses funérailles en 512 ou en 502 (l'incertitude demeure) sont triomphales. Elle est inhumée dans la crypte de la basilique des saints Pierre et Paul, magnifique sanctuaire édifié par la volonté de Clovis et de Clotilde sur le mont Lucoticus, à l'emplacement de l'actuel Panthéon. Tous les rois mérovingiens y seront enterrés auprès d'elle.

D'outre-tombe, Geneviève veille encore sur sa ville... En 885, près de quatre siècles après sa mort, la châsse qui contient ses restes est promenée dans Paris, assiégée par les Vikings. Cette apparition galvanise les combattants. Les Normands reculent. Paris est sauvé. Puis Geneviève affronte d'autres périls... Au moment des épidémies, c'est encore son souvenir qu'on invoque. En 1130, sous Louis VI le Gros, le «mal des ardents», un empoisonnement causé par l'ergot de seigle, ravage Paris. Les habitants meurent de convulsions et de gangrène. La sainte châsse est portée à Notre-Dame où se pressent une centaine de malades, qui, d'après les chroniqueurs de l'époque, guérissent aussitôt... En 1496, le savant et humaniste Erasme, de passage à Paris, épuisé par une fièvre persistante, retrouve ses forces au passage d'une procession de la châsse. Le souvenir de ce miracle lui inspirera, en 1532, un long poème ému à sainte Geneviève. On compte onze processions en son honneur au XVe siècle, sept au XVIIe et encore deux au XVIIIe. Puis c'est la Révolution. En novembre 1793, la précieuse châsse, une merveille d'orfèvrerie, est fondue, et les restes de Geneviève sont brûlés en place de Grève. Un crime dont le XIXe siècle se repent. On retrouve alors des reliques qui avaient été envoyées dans d'autres sanctuaires. Un avant-bras, quelques phalanges sont placés dans une nouvelle châsse, qu'on porte solennellement où elle se trouve aujourd'hui : dans la flèche de Notre-Dame, au plus haut de Paris. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL

SUR LES TRACES DE LA SAINTE

LES RELIQUES
La pierre tombale de sainte Geneviève et une châsse contenant les reliques de la patronne de Paris (photo ci-contre) sont exposées dans l'église Saint-Etienne-du-Mont. Visites : du mardi au vendredi, de 8 h 45 à 19 h 45, et le week-end, de 8 h 45 à 12 h et de 14 h à 19 h 45.

Adresse : place Sainte-Geneviève, (5e arr.) Métro : Cardinal-Lemoine.

LA GRANDE CHÂSSE
Un reliquaire en bronze et laiton doré, contenant des restes de Geneviève, est exposé dans le transept nord de Notre-Dame. Entrée libre tous les jours de 8 h à 18 h 45. Métro : Cité.

Gilles Mermet/La Collection

De Agostini/Leemage

L'HÉRITAGE des CAPÉTIENS

Du **XIe au XIVe siècle,** les rois de France vont transformer cette petite cité médiévale en une métropole européenne majeure.

PAR NICOLAS CHEVASSUS-AU-LOUIS (TEXTES)

Au cœur de la politique
Au début du XVe siècle, Louis II d'Anjou, futur roi de Naples, est accueilli devant la porte de la rue Saint-Jacques par les ducs de Berry et de Bourgogne, les oncles du roi fou Charles VI. Cette miniature d'un manuscrit datant du même siècle offre une belle vue du Paris médiéval.

Avec d'autres rois, Orléans serait peut-être devenu la capitale de la France. Ou Laon. Les Capétiens ont choisi d'élire Paris. Cela s'est fait peu à peu, car leur cour restait itinérante, mais dès le règne d'Henri Ier (1031-1060), le nombre des actes royaux datés de Paris dépasse ceux datés d'Orléans. Désormais, les magistrats qui forment le Parlement du roi, son administration, affluent à Paris et se font bâtir des hôtels particuliers pour y séjourner. La ville devient le siège du Trésor royal, et à partir de 1194, elle accueille aussi les archives de la monarchie. Elle est désormais la capitale politique incontestée du royaume.

Le chantier de la cathédrale Notre-Dame, entamé en 1160 et achevé soixante ans plus tard, accroît son prestige. Les voûtes de sa nef s'élèvent à 33 mètres : ce sont les plus hautes du royaume. Puis, sous Saint-Louis, l'île de la Cité s'orne de la Sainte-Chapelle, dont l'élégance émerveille les contemporains. «En y entrant, on se croit ravi au ciel et l'on s'imagine avec raison être introduit dans une des plus belles demeures du paradis», note le chroniqueur Jean de Jandun.

La ville se développe, s'étend sur les deux rives, se modernise. Ses principales rues sont pavées, et de nouvelles maisons se bâtissent partout. Elles sont aussi nombreuses, poursuit Jean de Jandun, que «cheveux de plusieurs têtes, ou épis d'une vaste moisson, ou feuilles d'une grande forêt». Paris devient un creuset où riches et puissants côtoient pauvres et indigents. Sur le pont au Change, qui relie l'île de la Cité à la rive droite, on échange des dizaines de monnaies. Dans les rues, on parle tout autant de langues et de dialectes et on exerce mille métiers. Cet essor s'appuie sur deux secteurs, en pleine expansion. D'abord celui du commerce, de la banque et de l'artisanat (en particulier la confection des draps), ensuite celui des écoles. Ces deux pôles du dynamisme local se sont répartis l'espace. Au premier, la rive droite, notamment autour du quartier des Halles, cœur marchand de la ville, au second, la rive gauche, où s'implante l'université de Paris.

Au début du XIVe siècle, sous les règnes de Philippe le Bel puis de son fils Charles IV, dernier des Capétiens directs, Paris est devenu la ville la plus importante d'Europe. Rome a certes pour elle le prestige de la papauté. Milan, la capitale des Lombards, est plus riche. Et Bologne s'honore d'avoir la plus ancienne des universités. Mais seul Paris concentre en son sein un tel pouvoir : politique, religieux, économique et intellectuel. ■

Ce rempart a donné son identité à la ville

Une portion d'une soixantaine de mètres de mur rue Charlemagne (4e arrondissement) ; une autre rue Clovis (5e arrondissement) ; les fondations d'une tour au pied du Carrousel du Louvre... Les vestiges de l'enceinte de Paris bâtie sous le règne de Philippe Auguste (1180-1223) sont aujourd'hui aussi rares que l'ouvrage était alors imposant : cette muraille de 6 mètres de hauteur et 2 mètres d'épaisseur, équipée de 77 tourelles de défense, mesurait 5 kilomètres de long.

A la veille de partir en croisade en 1190, nous rapporte le chroniqueur Rigord, Philippe Auguste ordonne aux bourgeois d'entourer Paris, qu'il chérit, «d'un superbe mur garni de tourelles et de portes». La ville n'est cependant pas sans défense, avant le début de ce chantier. Des fouilles archéologiques menées en 1996 et 1997 ont permis de trouver les traces, sur la rive droite, d'un remblai précédé d'un fossé de 2 à 3 mètres de profondeur et de 9 mètres de large. On ignore sa date de construction, sans doute antérieure au XIe siècle, et son tracé exact reste mal connu.

L'enceinte dont Philippe Auguste lance la construction est autrement plus ambitieuse. Les ingénieurs royaux prennent modèle sur le matériau des fortifications gallo-romaines : un double mur de blocs de calcaire rempli de moellons noyés dans le mortier. Surtout, on retient des Gallo-Romains la standardisation du plan : une tourelle de 7 mètres de diamètre tous les 60 mètres, et des portes conçues sur le même modèle, quelles que soient les irrégularités du terrain.

Cette technique de construction permet d'aller vite. Or, il y a urgence à protéger la ville car Philippe Auguste a de nombreux ennemis. Depuis son retour de croisade en 1191, le souverain n'a cessé d'agrandir son royaume en remportant victoire sur victoire contre les Anglo-Normands de Jean sans Terre et les troupes des comtes de Flandres. Ses ennemis étant installés à l'ouest et au nord, les travaux commencent par la rive droite, la plus exposée. Pour faire face à une attaque remontant la Seine, on édifie le château du Louvre : une grosse tour circulaire, permettant de surveiller le fleuve, entourée d'un mur carré muni de dix tourelles. Pour se prémunir d'une offensive terrestre venant du nord, on ceinture la rive droite d'une muraille percée de six portes donnant sur les principales routes. Elle inclut les centres commerciaux de la place de Grève et des Halles, ainsi que la vaste abbaye de Saint-Germain l'Auxerrois.

Les menaces de guerre hâtent l'achèvement du chantier

Puis c'est au tour de la rive gauche d'être entourée d'une muraille, munie quant à elle de cinq portes. Les travaux commencent en 1200. Mais la guerre semble de plus en plus imminente : l'empereur allemand Otton s'est allié aux ennemis anglais et flamands de Philippe Auguste, et il s'apprête à marcher sur Paris. Cette menace conduit à hâter le travail sur le dernier tronçon de la muraille, qui descend de la montagne Sainte-Geneviève vers la Seine. Les vestiges que l'on peut voir derrière la caserne de pompiers de la rue du Cardinal-Lemoine montrent un effet de cet empressement : pour aller plus vite, les ouvriers n'y ont pas utilisé de fil à plomb, disposant les pierres selon

SUR LES TRACES DES CAPÉTIENS

Le mur d'enceinte
La plus longue portion restante – 60 mètres – se situe rue Charlemagne (4e arr.) On peut aussi voir les restes de deux tourelles dans le 1er arrondissement, l'une rue Jean-Jacques-Rousseau et l'autre rue du Louvre (notre photo), et des vestiges de la muraille rue du Cardinal-Lemoine (5e arr.). Plus étonnant : un pan de l'enceinte est exposé à l'intérieur du restaurant «Un dimanche à Paris», 4, cour du Commerce-Saint-André (6e arr.).

Jacques Loic/Photononstop

Notre-Dame
La première pierre de la cathédrale fut posée par Louis VII le Jeune, en 1163. Adresse : 6, place du Parvis Notre-Dame (4e arr.). Entrée libre tous les jours de 8 h à 18 h 45.

Le palais de la Cité
De l'ancienne résidence des rois capétiens, qui abrite aujourd'hui le palais de Justice, il ne subsiste que la Grande Salle, datant de Philippe le Bel. Ouvert du lundi au vendredi au 4, boulevard du Palais (1er arr.).

La Sainte-Chapelle
Située à l'intérieur du Palais de Justice, elle a été construite à l'époque de Saint Louis. Visites tous les jours de 9 h 30 à 18 h, du 1er mars au 31 oct., et de 9 h à 17 h, du 1er nov.au 28 fév.

La Conciergerie
Edifiée à la demande de Philippe le Bel au début du XIVe siècle, elle faisait partie du palais des rois capétiens. Adresse : 2, boulevard du Palais (1er arr.) Visites tous les jours de 9 h 30 à 18 h.

R-G. Ojeda/RMN-Grand Palais

Une muraille «ultramoderne»
Pour défendre la perle de son royaume, Philippe Auguste l'a ceinturée d'un monumental rempart, édifié selon les techniques de pointe du XIIe siècle. C'est la première des sept enceintes que comptera la ville.
Miniature des «Très Riches Heures du duc de Berry», vers 1415.

la pente du terrain. Douze ans après le début des travaux, l'objectif est enfin atteint, la muraille de Philippe Auguste est achevée. La bourgeoisie ayant été mise à contribution pour le financement, elle n'a coûté au Trésor royal que 14 000 livres, soit un peu plus de 10 % des revenus annuels de la Couronne.

Philippe Auguste défaisant ses adversaires coalisés lors de la fameuse bataille de Bouvines (27 juillet 1214), cette enceinte ne connaîtra jamais l'épreuve du feu, mais comme le remarque l'historien américain John W. Baldwin, dans son «Paris, 1200» (éditions Aubier, 2006), «la fonction de l'enceinte de Philippe Auguste n'était pas seulement défensive. Elle servait aussi à faciliter l'action de la police, à délimiter les juridictions et à donner aux Parisiens le sens de leur identité». Elle contribue enfin à fixer des ambitions au développement de la ville. Philippe Auguste, nous relate Rigord, souhaitait que Paris soit «plein de maisons jusqu'au rempart». Un objectif qui sera atteint un siècle et demi plus tard, et qui poussera Charles V à faire construire une enceinte supplémentaire sur la rive droite, 500 à 800 mètres à l'extérieur de celle de Philippe Auguste, pour incorporer les nombreuses habitations déjà bâties hors des murs. ■

Le Quartier latin, creuset intellectuel

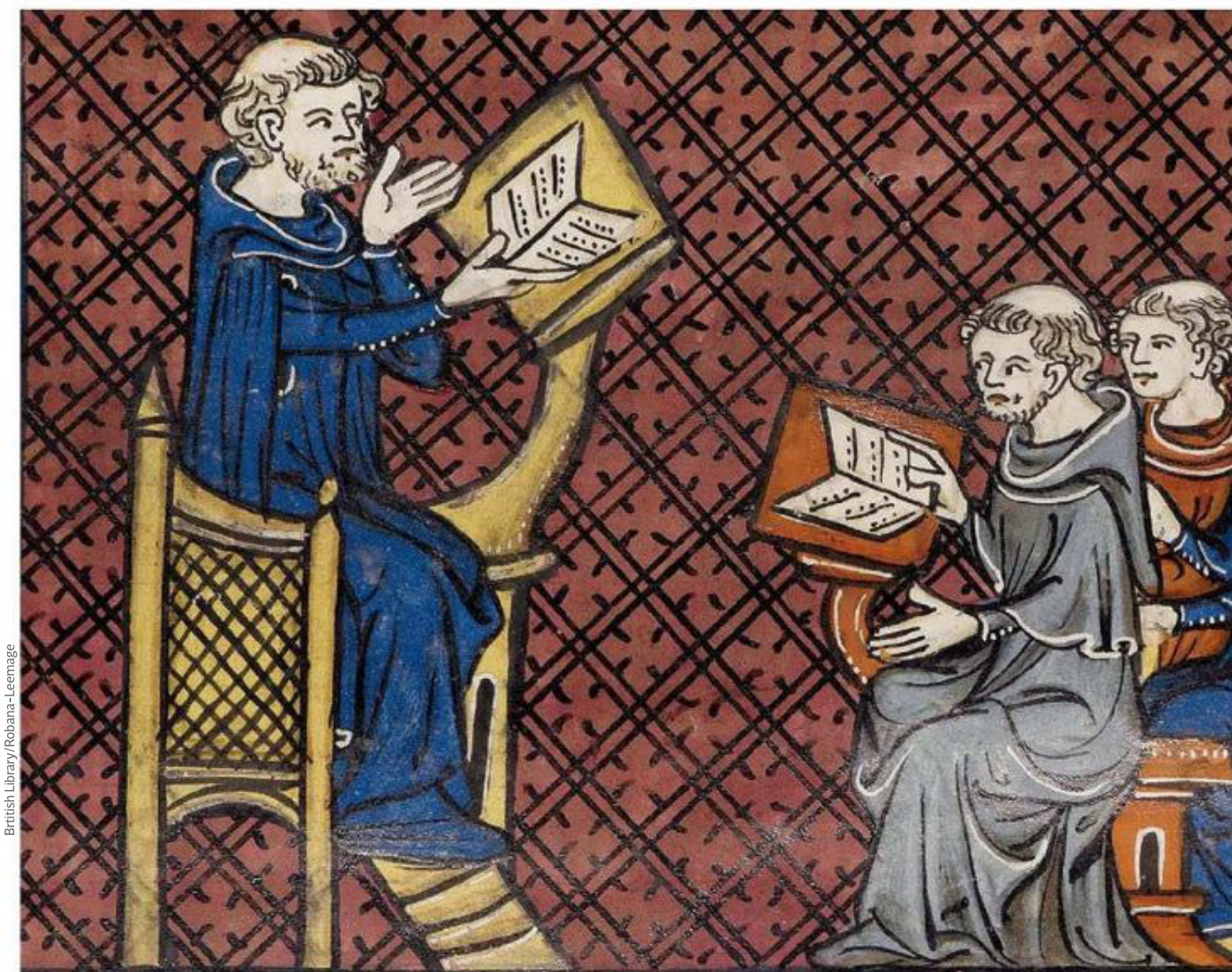
Au Moyen Age, les étudiants parisiens contestaient déjà. Ces jeunes hommes célibataires et turbulents se querellaient souvent avec les bourgeois de la ville. Les rixes, voire les émeutes, étaient fréquentes. Et souvent violentes. En 1200, par exemple, les «écoliers», comme on les appelle alors, déclenchent une émeute, après une bagarre dans une taverne. Le prévôt du roi envoie contre eux ses sergents de ville. Ils tuent cinq écoliers, dont un certain Henri, archidiacre de Liège, qui étudiait alors à Paris. Ce meurtre indigne ses camarades, mais aussi leurs maîtres. Le roi, sensible à leur plainte, fera emprisonner le prévôt.

A partir du XIIe siècle, les étudiants occupent une place de plus en plus importante dans la cité. L'essor économique les rend indispensables. Il faut des lettrés maîtrisant l'arithmétique, pour tenir les comptabilités, ou le droit, pour résoudre les litiges commerciaux. Ces disciplines sont enseignées dans des écoles privées qui s'ouvrent sur l'île de la Cité. Les futurs clercs, qui étaient jusque-là formés à Chartres, Laon ou Reims, affluent vers les écoles épiscopales, attirés par le renom de leurs maîtres, dont le célèbre Pierre Abélard, aussi connu de son temps pour son érudition que pour l'infortune de ses amours avec Héloïse.

A la suite de l'émeute de 1200, Philippe Auguste octroie une charte aux «maîtres et écoliers de Paris» leur accordant une exemption de taxes et de devoirs militaires. Par ailleurs, ils ne dépendent que des tribunaux ecclésiastiques en cas de crime : un privilège là aussi envié car ces tribunaux n'appliquent pas la peine de mort.

Maîtres et étudiants vivent tous sur la rive gauche, autour de la montagne Sainte-Geneviève, à l'écart de la bourgeoisie commerçante de la rive droite et du centre du pouvoir, sur l'île de la Cité. Une foule de petits métiers liés à l'enseignement (libraires, copistes, etc.) s'installe à son tour sur la rive gauche. C'est la naissance du Quartier latin, du nom de la langue dans laquelle se fait l'enseignement.

Comme l'université n'a alors ni bâtiment, ni bibliothèque, les leçons se déroulent dans des chapelles, chez des particuliers, voire dans la rue. Au bout de quatre à cinq années d'étude à la faculté des



British Library/Robana-Leemage

Des intellectuels déjà turbulents
L'université de Paris fut le théâtre de nombreuses polémiques. Pour y avoir défendu les théories d'Aristote, Amaury de Chartres (à gauche) dut ensuite se rétracter devant le pape Innocent III (à droite), en 1204. Le théologien fut tout de même condamné par l'Eglise, et ses disciples brûlés.
Miniature extraite de «Chroniques de France et de Saint-Denis», 1325-1350.

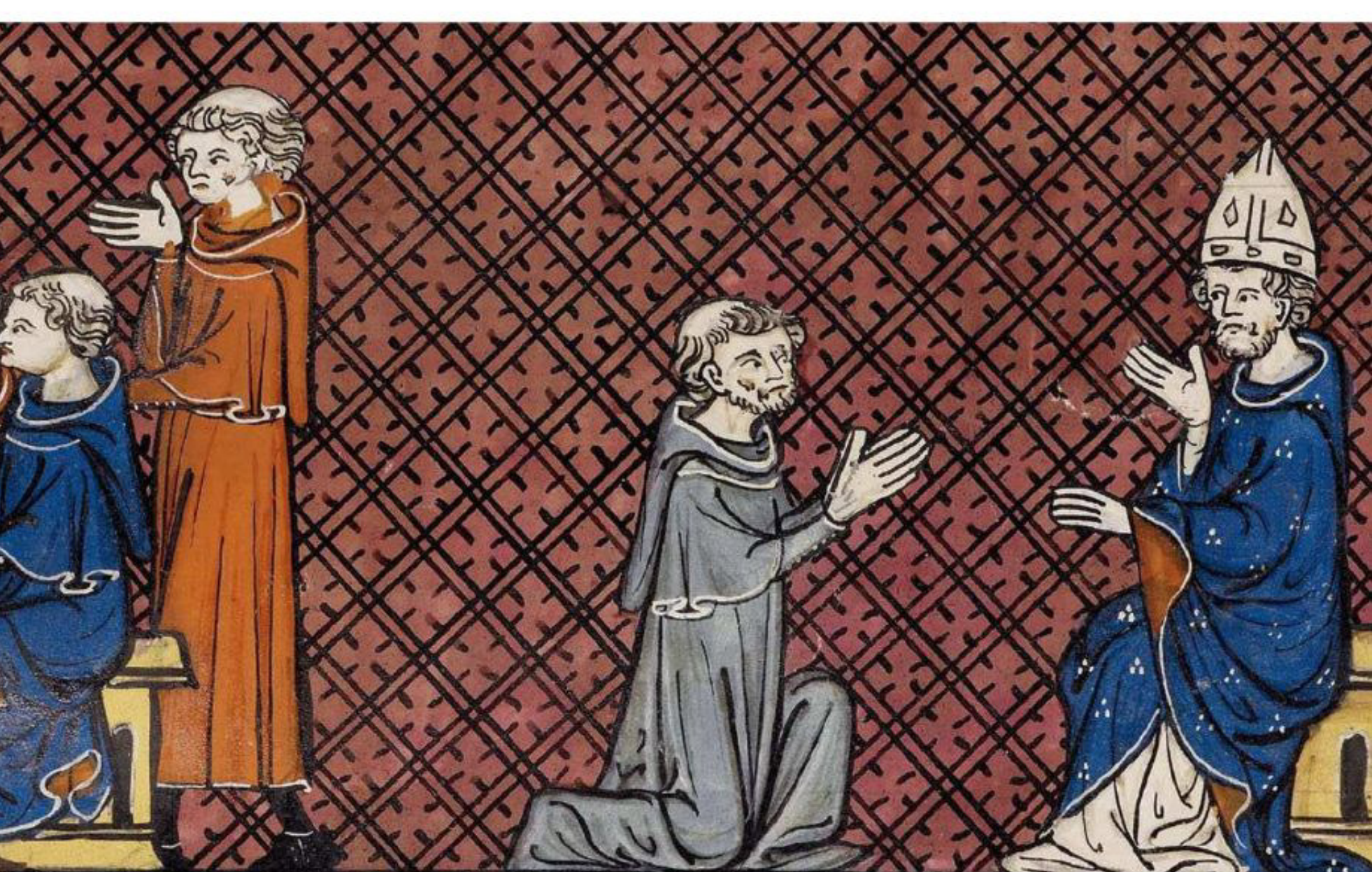
arts, qui accueille les débutants, la plupart des étudiants entament une spécialisation dans une faculté de droit, de médecine ou de théologie. A l'issue de cette formation, l'étudiant promu docteur peut prétendre à devenir lui-même maître, à moins qu'il ne préfère prendre une charge au service d'un prince ou de l'Eglise.

Robert de Sorbon fonde un collège qui deviendra célèbre

Paris, au temps des Capétiens, est renommé pour son enseignement de la théologie, discipline la plus prestigieuse. Thomas d'Aquin, un des plus grands théologiens du XIIIe siècle, y enseigne. La réputation de l'université tient aussi aux audaces intellectuelles de ses maîtres. Non sans frictions avec les gardiens du dogme. En 1277, l'évêque de Paris, Etienne Tempier, condamne ainsi comme hérétiques 219 propositions enseignées au sein de la faculté des arts de l'université de Paris, parmi lesquelles celle disant «que la loi chrétienne a ses fables et ses erreurs comme les autres religions» et «qu'elle est un obstacle à la science».

Cette condamnation montre les limites de la liberté intellectuelle au sein de l'université : sitôt qu'elle est annoncée, les maîtres qui énonçaient les propositions interdites doivent s'enfuir de la ville. Mais le prestige intellectuel de l'université de Paris reste intact. On y vient de loin pour suivre l'enseignement, d'autant plus que celui-ci est toujours gratuit. L'Allemand Albert le Grand et l'Anglais Guillaume d'Ockham (qui inspirera à l'écrivain Umberto Eco le personnage de Guillaume de Baskerville dans «Le Nom de la rose»), deux des plus grandes figures intellectuelles du Moyen Age, font leurs études à Paris. Là, ils retrouvent leurs compatriotes : les étudiants s'organisent en effet en quatre «nations», France, Picardie, Normandie et Angleterre, groupant les étudiants originaires d'un même royaume. Ce système permet aux nouveaux venus de trouver l'aide et l'appui de leurs compatriotes. La nation anglaise est de loin la première, représentant jusqu'à un tiers des étudiants. La rue aux Anglais, dans le 5e arrondissement, en porte le souvenir.

A partir du XIIIe siècle, un autre système d'aide voit le jour au Quartier latin : ce sont les collèges, destinés à loger les étudiants les plus démunis. Certains sont fondés par des ordres religieux, comme ceux des Cordeliers, des Bernardins ou encore des Jacobins. D'autres sont créés par de riches mécènes. Le maître de théologie Robert de Sorbon, familier de Saint Louis, achète ainsi à partir de 1250 une série de terrains sur la montagne Sainte-Geneviève pour y loger les étudiants de l'université de Paris... qui portera bientôt son nom et deviendra la Sorbonne. ■



On trouve de tout aux Champeaux
Marchand de bétail d'un côté, marchand de volailles de l'autre, drapier un peu plus loin : ce détail d'une miniature montre l'organisation rationnelle du marché des Champeaux, halles centrales de Paris dès la fin du XIIe siècle.

Photo Josse/Leemage

La naissance du carreau des Halles

En 1139, un acte de Louis VI le Gros transforme le terrain des Champeaux, sur la rive droite, jusque-là dédié aux cultures, en «un marché neuf où pourraient se tenir les marchands et une partie des changeurs». En 1183, son petit-fils Philippe Auguste fait bâtir sur le marché des Champeaux deux bâtiments couverts destinés à protéger les marchandises qui y sont échangées : la «halle du commun», où se vendent des draps et toutes sortes de marchandises non alimentaires, et «la halle du blé». Ils vont donner son nom au quartier des Halles, qui va être pendant huit siècles le ventre de Paris.

Contrairement aux petites villes médiévales qui s'efforcent de vivre en quasi-autarcie en absorbant les surplus des paysans des alentours, Paris, par sa démesure, doit faire venir de loin son approvisionnement. Le blé de Beauce arrive en charrettes, celui de Brie en descendant la Marne sur des barges. Il est transformé en farine sur les moulins à eau qui équipent le pont reliant l'île de la Cité à la rive gauche. Le sel remonte la Seine depuis les marais salants du littoral atlantique, tandis que les navires chargés du très estimé vin de Bourgogne la descendent. Les bovins sont conduits, sur pied, depuis le Maine, l'Anjou et la Bretagne. Le plus performant de ces circuits d'approvisionnement est celui des «chasse-marées» qui acheminent dans des carrioles à cheval le poisson depuis les ports picards et normands, en moins de 24 heures.

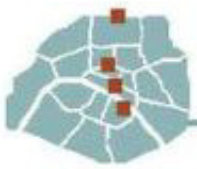
Le bon fonctionnement des réseaux d'acheminement de nourriture est une préoccupation constante des rois de France. A plusieurs reprises, ils interdisent aux seigneurs locaux d'arrêter les charrettes qui convergent vers la capitale pour en prélever des denrées ou les imposer lourdement. Ces interventions sont efficaces : jusqu'à la guerre de Cent Ans, les marchands «traversent le royaume aussi sûrement que s'ils s'abritaient dans une église», selon l'expression du chroniqueur Jean Renart.

Les Halles ne sont pas le seul marché de denrées importées. On trouve aussi un marché au lard sur le parvis de Notre-Dame, des marchés au blé sur le port de Grève (sur la rive droite) et rue de la Juiverie (sur l'île de la Cité), ainsi que plusieurs boucheries autour des anciennes abbayes de la rive gauche, à présent intégrées dans la ville (Saint-Victor, Saint-Marcel...). Sans compter les «regrattiers», vendeurs ambulants de pain, d'œufs et de fromage qui parcourent les rues, ou les «harengères» qui vendent le poisson à l'unité.

Volailles et cochons déambulent souvent en pleine rue

Cependant, les Halles concentrent l'essentiel du commerce parisien, de gros comme de détail, et ne cessent de s'étendre. Sous Saint Louis, de nouveaux entrepôts couverts sont construits en 1269. Les marchands s'y groupent soit par profession (peaussiers, cordonniers, drapiers, merciers, etc.), soit par origine géographique. Ceux de Beauvais, de Douai et de Chaumont disposent ainsi de leurs propres magasins, qu'ils ne peuvent cependant exploiter qu'en association avec un bourgeois parisien. L'ensemble est délimité par une palissade de bois fermée la nuit pour tenir les marchandises à l'abri des rôdeurs.

De tous les produits qu'il consomme, Paris ne produit guère que la viande de volaille et de porc, ces animaux déambulant souvent dans les rues en dépit de leur interdiction en ville. Sur place, les habitants trouvent aussi le lait des vaches élevées sur place, les fruits et légumes des jardins environnants et une partie de leur vin provenant des vignes alentour. Le souvenir en reste, sur la colline de Montmartre, où aujourd'hui encore des vignes sont plantées et où des vendanges ont lieu chaque automne. ■



PROMENADE MÉDIÉVALE

Au temps des Capétiens, bien des rues tiraient leur nom des métiers de bouche qui y étaient exercés. Certaines de ces appellations ont traversé les siècles.

■ **La rue des Boulangers** (5e arr.) tient son nom de la présence au Moyen Age de nombreuses boulangeries.

■ **La rue de la Cossonnerie** (1er arr.) existe depuis le XIIe siècle. Cossonnerie signifiait «poulailler». On y vendait des volailles mais aussi de la charcuterie.

■ **Le boulevard Poissonnière,** lui, doit son nom à la voie par laquelle on acheminait les produits de la mer, tout comme la porte des Poissonniers (18e arr.), la rue Poissonnière (2e arr.), ou encore la rue du Faubourg-Poissonnière (9e et 10e arr.).

Jean-Paul Dumontier/La Collection

L'ÉMERGENCE DE LA BOURGEOISIE

En 1328, Philippe VI, qui vient de monter sur le trône de France, ordonne un recensement de son royaume. Celui-ci indique «en la ville de Paris et de Saint-Marcel, 61 098 feux». Faut-il multiplier ce nombre par un coefficient trois, quatre ou cinq pour obtenir le nombre d'habitants ? Cette question a hanté des générations de médiévistes. Ils s'accordent cependant à penser que Paris compte, en ce début du XIVe siècle, plus de 200 000 habitants, ce qui en fait l'une des plus grandes villes du monde chrétien à cette époque. Si ce n'est la plus grande, car seules quelques villes italiennes pouvaient rivaliser avec elle. Pourtant, trois siècles plus tôt, au tournant de l'an 1000, la future capitale ne comptait que quelques dizaines de milliers d'habitants et ne se distinguait en rien d'autres cités du petit domaine des Capétiens, telles qu'Orléans, Laon ou Senlis.

Cette impressionnante expansion démographique s'explique d'abord par un relatif état de paix. Entre les dernières invasions normandes (885-887) et le début de la guerre de Cent Ans (1337), Paris ignore les conflits. Durant un peu plus de quatre siècles, l'accroissement de la population est aussi favorisé par l'absence de grandes épidémies et par un afflux de nouveaux habitants. L'étude des patronymes des registres fiscaux en témoigne. On voit d'abord apparaître des d'Ivry, des Debondy, des Desenlis venus des bourgs les plus proches. Puis des Angevin, des Picard, des Champenois. Et ensuite des Langlais, des Gallois, des Frison et même des Lombard... Le renom intellectuel de Paris attire les étudiants. Les grands chantiers, comme ceux de Notre-Dame, captent la main-d'œuvre.

Cette explosion démographique conduit Paris à se densifier et s'étendre au-delà de l'île de la Cité, son cœur historique. Cette urbanisation débute sur la rive droite dans la première moitié du XIIe siècle. Le port de Grève, aménagé à l'emplacement de l'actuel Hôtel de Ville, s'entoure de quelques maisons. Puis des habitations apparaissent le long des rues Saint-Denis et Saint-Martin – qui étaient déjà les axes principaux de circulation du temps des Romains. L'urbanisation rattrape vite les hameaux environnants qui se retrouvent agglomérés à la cité, comme le beau bourg, ironiquement nommé car il était en fait très miséreux, situé sous l'actuelle rue Beaubourg, puis le bourg entourant la puissante abbaye de Saint-Martin-des-Champs (entre la rue Saint-Martin et la rue Beaubourg).

D'une rue à l'autre, l'autorité n'est pas la même

Dans la seconde moitié du XIIe siècle, la rive gauche s'urbanise en suivant la même logique : les nouvelles maisons construites le long du vieil axe de circulation gallo-romain de la rue Saint-Jacques finissent par rejoindre les bourgs entourant les abbayes de Saint-Sulpice, Saint-Victor et Saint-Germain-des-Prés. Les nouvelles rues qui se créent par dizaines sont le plus souvent désignées par le nom d'un de leur habitant particulièrement riche (telle la rue Geoffroy l'Asnier, dans le 4e arrondissement), mais ces noms coutumiers ne sont pas inscrits sur les murs, ce qui fait de Paris un labyrinthe pour le nouveau venu... et un casse-tête pour ses dirigeants. En effet, d'une rue à l'autre, les Parisiens ne sont pas forcément soumis à la même autorité : on peut, suivant l'ordre féodal, dépendre d'un seigneur ou d'un abbé, du roi ou de l'évêque, ou encore d'une des quelque trente-cinq paroisses, dont douze sur la seule île de la Cité.

La croissance de la ville fait d'elle un enjeu que trois puissances se disputent. Il y a d'abord le roi, qui nomme le prévôt de Paris. Installé dans la forteresse du Châtelet, ce dernier fait régner l'ordre, réprimant le crime et usant abondamment des pendaisons au gibet de Montfaucon (hors la ville, dans l'actuel 19e arrondissement). L'Eglise est également présente. L'évêque de Paris possède de nombreuses parcelles de la ville et dispose d'importants pouvoirs judiciaires. Les clercs et les étudiants, par exemple, dépendent des tribunaux ecclésiastiques, qui appliquent leur propre droit. Enfin, il faut compter avec la bourgeoisie. Elle est organisée en corporations, comme celle des marchands d'eau (née en 1121) et celle des bouchers (1146). En 1268, le «Livre des métiers» recense plus d'une centaine de corporations dans Paris, des meuniers du Grand Pont aux «crieurs de vin» (qui vendaient leur breuvage dans la rue).

Les Capétiens vont promouvoir la bourgeoisie pour saper, en sous main, le pouvoir de l'Eglise. Louis VII accorde par exemple à la hanse (l'association) des marchands d'eau la responsabilité de la police fluviale sur la Seine : une tâche stratégique car le fleuve est le principal axe de communication du royaume. Puis, avant de partir en croisade, à la fin de l'été 1190, Philippe Auguste nomme six bourgeois qui seront chargés d'administrer la cité en son absence. Surtout, ceux-ci reçoivent chacun une clé du Trésor royal. C'est la première fois que des habitants qui ne sont ni nobles ni ecclésiastiques accèdent à des fonctions officielles ; et c'est aussi la reconnaissance de la prééminence des bourgeois de Paris sur ceux des autres cités du royaume.

Les rois capétiens choient la bourgeoisie parisienne, mais ils s'en méfient. Cette population deviendrait dangereuse si elle venait à dresser la ville contre eux – ce qui adviendra plus tard, en 1350, avec la révolte menée par Etienne Marcel... Aussi, contrairement aux autres villes, les Capétiens n'accorderont jamais de charte à Paris. Son administration restera sous la tutelle de l'Etat. La capitale acquiert ainsi un statut atypique... qui durera, hormis les parenthèses de la Révolution et de la Commune, jusqu'en 1977, avec la première élection au suffrage universel du maire de la ville, un certain Jacques Chirac. ■

Le dynamisme et la prospérité
Dès le XIIe siècle, le premier décollage économique occidental favorise l'apparition des bourgeois, qui ne cesseront dès lors de s'affirmer à Paris. Cette miniature du XVe siècle les montre lors d'une procession sur la place de Grève à Paris.

De Agostini/Leemage

LA CITÉ INTERDITE

Raser la **COUR DES MIRACLES** : c'est l'ordre que Louis XIV confie à sa police en 1667. Mais ce quartier du crime, installé près des Halles, compte 30 000 voleurs et mendiants.

Dans le Paris de Louis XIV, lorsqu'on appelle tel ou tel quartier un «coupe-gorge», ce n'est pas une image. En 1660, Henri Sauval, avocat au parlement de Paris, évoque ainsi celui de la cour des Miracles, situé près de l'actuel quartier des Halles. «Un grand cul-de-sac boueux, irrégulier, qui n'est point pavé [...] Les logis sont bas, enfoncés, obscurs, difformes [...] Personne n'y a ni foi ni loi [...] On s'y nourrit de brigandages, on s'y engraisse dans l'oisiveté, dans la gourmandise et dans toute sorte de vices et de crimes [...] On n'y connaît ni baptême, ni mariage, ni sacrement.»

Si les Parisiens de l'époque parlent de cour des Miracles, c'est par dérision. Sauval explique que le nom a «été inventé pour se moquer de certains gueux imposteurs qui contrefaisaient dans les rues les borgnes, les boiteux, les aveugles et les moribonds avec des hurlements et des langages imaginaires pour escroquer les aumônes qu'on ne leur ferait pas sans ces supercheries. Mais de retour chez eux, ils se dégraissent, se débarbouillent et deviennent sains et gaillards en un instant, comme par miracle». Il y a, en vérité, des cours des miracles dans toutes les grandes villes de France. Nul ne sait comment elles ont prospéré : les premiers textes mentionnant leur existence datent du milieu du XVIe siècle. La plus grande d'entre elles est celle évoquée par Henri Sauval, et se situe entre l'actuelle rue du Caire et la rue Réaumur. Selon «L'Histoire et dictionnaire de la police» (sous la direction de Jean Tulard, coll. Bouquins, éditions Robert Laffont), 30 000 personnes y vivent au milieu du XVIIe siècle : un nombre considérable rapporté aux 500 000 Parisiens de l'époque.

Comme les artisans, ces hors-la-loi ont des maîtres qui forment leurs apprentis

Les textes datant du XVIIe siècle décrivent cette cour des miracles comme un miroir déformant de la monarchie. C'est une «contre-société», selon l'expression de l'historien Dominique Kalifa («Les Bas-fonds, histoire d'un imaginaire», éditions du Seuil). A sa tête se trouve un «roi des gueux», qui a le titre de «grand Coësre» ou de «roi de Thunes». L'imagerie populaire le dépeint trônant à califourchon sur un tonneau, au milieu d'une cour, coiffé d'un bonnet d'emplâtres qui lui tient lieu de couronne. Il est vêtu d'une robe d'arlequin, et tient, en guise de sceptre, une fourche où pend une charogne. Sous ses ordres, des «archi-suppôts» constituent une sorte d'Académie française de la cour des Miracles : ils sont chargés de veiller au bon usage de son argot, ce langage secret qui protège

Repaire de filous, de pendards et de faux malades, la cour des Miracles a souvent inspiré le cinéma. Comme ici, en 1923, dans cette adaptation du roman «Notre-Dame de Paris», de Victor Hugo, avec Lon Chaney dans le rôle de Quasimodo.

ses membres des oreilles des policiers. Le grand Coësre peut aussi compter sur les «cagoux», ses lieutenants et voleurs en chef. Plus bas dans l'échelle viennent les «argotiers», ou simples truands. Ils doivent obéissance au grand Coësre et lui paient un tribut. Henri Sauval rapporte que, comme chez les Compagnons, il faut accomplir «un chef-d'œuvre» pour être accueilli au sein de la cour des Miracles. Il raconte la première épreuve que doivent surmonter les voleurs – une sorte de bizutage – où il faut subtiliser une bourse accrochée à une corde. «On attache au plancher et aux solives d'une chambre une corde bien bandée où il y a des grelots. Ayant le pied droit sur une assiette posée au bas de la corde et, le corps en l'air, il faut couper la bourse sans faire sonner les grelots.»

Il y a sans doute dans ces descriptions, abondamment reprises dans la littérature populaire du XIXe siècle, une part de fantasmes. Les récits de témoins de l'époque, comme celui de Sauval, sont invérifiables sur bien des points. Cependant, l'historien Roger Chartier, auteur de plusieurs études sur les gueux et leur argot, suppose – grâce au croisement avec d'autres sources européennes – qu'il existe bien, au sein de la cour des Miracles, une spécialisation des truands comparable à celle des corporations d'artisans. Mendiants, coupeurs de bourse, voleurs de nuit se partagent le travail et obéissent à une certaine hiérarchie.

La cour des Miracles, cet Etat dans l'Etat, ne peut être longtemps tolérée au sein de la monarchie absolue de Louis XIV. Le jeune roi, qui n'a pas encore fait construire Versailles, est très affligé par l'insécurité et l'anarchie qui règnent dans sa capitale. Mais comment «liquider» cet immense repère de voyous armés ? A plusieurs reprises, la royauté a échoué à soumettre la cour des Miracles. Quand Louis XIII a voulu y percer une rue pour en faciliter l'accès et la surveillance, ses maçons ont été assassinés. Louis XIV et son ministre Colbert savent que la justice, alors chargée des missions de police, ne leur serait d'aucun secours. Ses forces sont très peu nombreuses et la corruption les ronge. En 1667, le roi entreprend donc la grande réforme qui permettra – notamment – d'en finir avec la cour des Miracles. Il décide de retirer du pouvoir aux magistrats de l'institution judiciaire et attribue les missions de sécurité à une autorité indépendante : c'est la naissance de la police moderne.

Prod. DB/©Universal-DR

Escorté de ses agents, La Reynie propose un pacte aux gueux rassemblés sur la place

Pour diriger cette unité, le souverain a besoin d'un incorruptible : il choisit Nicolas de La Reynie, 42 ans, originaire d'une modeste famille de robe de Limoges. «Un homme de grande capacité et de grande vertu», écrit Saint-Simon. Pour asseoir son autorité, La Reynie frappe un grand coup en s'attaquant, dès sa nomination, à la cour des Miracles. Dans son ouvrage «La Police de Paris» (1844), le journaliste Horace Raisson relate l'épisode. La Reynie se serait rendu sur place accompagné de ses agents et, s'adressant aux centaines de gueux rassemblés dans la cour des Miracles, il les aurait harangués en ces termes : «Je pourrais vous punir de votre révolte [...] Je pourrais vous faire jeter dans les prisons ou aux galères : j'aime mieux pardonner, car peut-être y a-t-il plus de malheureux ici que de coupables.» Selon le chroniqueur, La Reynie a proposé un pacte aux gueux : «Je vais faire trois brèches dans votre muraille ; vous vous échapperez librement par ces issues ; les douze derniers restant paieront seuls pour tous : six seront pendus immédiatement, les autres subiront vingt ans de galères.» Il y a sans doute beaucoup d'exagération dans ce récit apocryphe, le seul qui ait été fait de l'évacuation de la cour des Miracles. Ce qui est sûr, en revanche, est qu'elle a bien été nettoyée et détruite par La Reynie en 1667.

La cour des Miracles ne réapparaîtra jamais. Victor Hugo, dans «Notre-Dame de Paris» (publié en 1831), lui redonnera vie. Les protagonistes de son roman, la bohémienne Esmeralda, le sonneur de cloches difforme Quasimodo, et le chef de la cour des Miracles Clopin Trouillefou évoluent dans une «cité des voleurs, hideuse verrue à la face de Paris», très inspirée du témoignage d'Henri Sauval. Permettant ainsi au souvenir de ce lieu incroyable de traverser les siècles. ■

DAVID BORNSTEIN

LE MIROIR DES

Le Pont-Neuf a été le lieu le plus représenté de Paris, en peinture ou en dessin. Bâti sous Henri IV, sans maisons posées dessus, contrairement aux autres ponts de cette époque, il dévoilait alors la Seine et le magnifique paysage parisien.
«Vue prise du Pont-Neuf », dessin de Courvoisier (début du XIXe siècle).

PRINCES

A partir de François Ier, mais surtout d'Henri IV, apparaissent les premiers projets architecturaux. Dès lors, Paris sera sans cesse redessiné par des souverains cherchant à laisser leur empreinte glorieuse sur la ville.

Musée Carnavalet/Roger-Viollet

AKG Images

LE PONT-NEUF (XVIIE SIÈCLE)

Une vaste scène ouverte sur la Seine…

En 1577, Henri III commande un nouveau pont pour rompre l'isolement persistant de l'île de la Cité au cœur d'une ville en pleine expansion. Crise politique oblige, ce n'est qu'en 1606 qu'Henri IV reprend ces plans et lance le premier grand chantier d'urbanisme parisien. Il fait bâtir le pont le plus long (278 mètres) et le plus large (28 mètres) de la capitale. Mais la principale nouveauté, c'est qu'aucune maison n'est posée dessus. Henri IV n'en veut pas sur le Pont-Neuf, pour que la vue sur son nouveau Louvre soit dégagée. Et, afin que les piétons puissent mieux admirer sa galerie, le roi exige même des trottoirs.

La Seine fait ainsi son «apparition». Pour la première fois, les Parisiens jouissent d'un panorama sur elle et sur leur cité. Paris devient paysage. Il devient aussi une scène pour le théâtre du pouvoir. Le Pont-Neuf propose en effet une autre innovation : inspiré de la tradition antique, qui a été ressuscitée par les grandes familles d'Italie, le roi décide de s'y faire représenter de son vivant. Une première pour un roi français. Mais, fondue en Italie, l'œuvre de Jean de Bologne n'est livrée qu'après la mort d'Henri IV. Tourné vers la Sainte-Chapelle et l'ancien palais des Capétiens, le «cavalier de bronze» se découpe sur les façades du Louvre. Offrant un point de vue inédit qui émerveille les contemporains, le pont devient, dès la régence de Marie de Médicis (1610-1617), le théâtre de festivités (fêtes nautiques, feux d'artifice, etc.). ■

PLACE DES VOSGES (XVIIE SIÈCLE)

Un terrain de loisirs… et de duels

A l'hiver 1605, Henri IV lance un chantier d'envergure sur l'emplacement laissé libre par l'ancien hôtel royal des Tournelles. Il prévoit la construction d'une vaste place carrée (140 mètres de côté), quasi fermée et bordée de hauts pavillons. Le roi et son ministre Sully veulent y installer une manufacture de tissage de la soie. Derrière les façades de briques et de pierres, au style homogène (le roi impose une hauteur maximum), s'installeront aussi les marchands et leurs boutiques. Comme pour ses autres projets architecturaux, Henri IV meurt avant de pouvoir admirer cette place, qui sera nommée «Royale». Elle est inaugurée en 1612 par son fils et successeur, Louis XIII. Pour célébrer ses fiançailles avec Anne d'Autriche, il y donne un grand carrousel. Le centre de la place, sablé et dégagé, servira dorénavant de terrain aux jeux équestres, mais aussi à des duels. Très vite, les marchands seront délogés par les nobles, qui apprécient ces hôtels ouverts sur le devant, une nouveauté à l'époque.

La place Dauphine et la place Royale, toutes deux conçues par Henri IV, sont les premières de Paris. Il en voulait une troisième, plus majestueuse encore que les précédentes. Après le carré (Royale) et le triangle (Dauphine), elle aurait formé – s'inspirant de l'architecte italien Bramante – un vaste demi-cercle, avec de grandes voies rayonnant en étoile. Mais cette place de France ne verra jamais le jour. Quant à la place Royale, elle troquera, en 1798, son nom contre celui «des Vosges», en hommage rendu au premier département ayant acquitté ses impôts cette année-là. ■

Bibliothèque des Arts décoratifs/Dagli-Orti/The Picture Desk

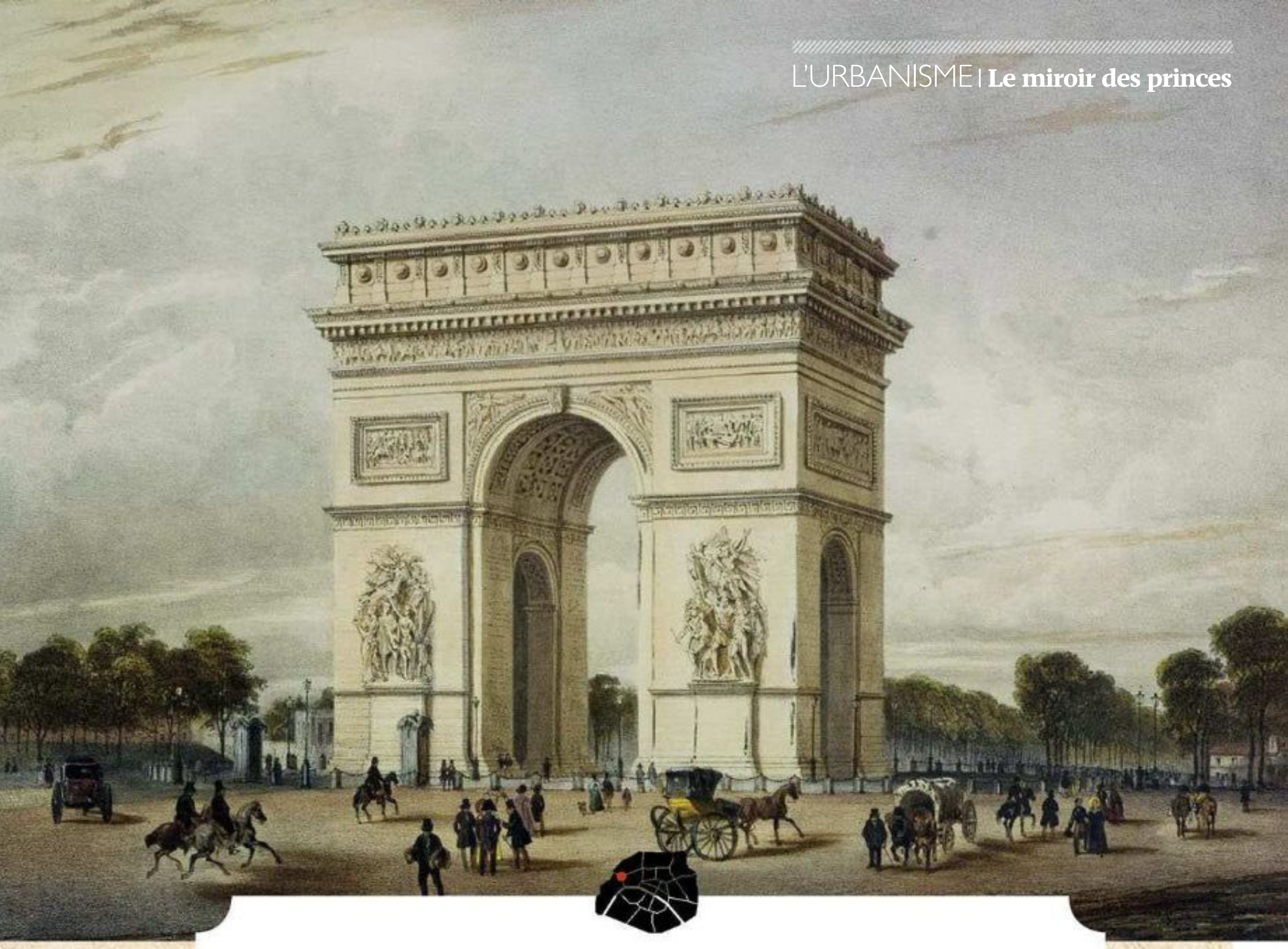
PORTE SAINT-DENIS (XVIIE SIÈCLE)

Pour que le Parisien se rappelle de Louis XIV

Absent physiquement de la cité, puisqu'il s'est transporté avec sa cour à Versailles, Louis XIV trouve cependant le moyen d'être omniprésent dans sa capitale. Son effigie en relief surmonte le portail des Invalides, sa statue en pied trône au milieu de la place des Victoires, et sa statue équestre au centre de la place Louis-le-Grand (Vendôme), deux nouveaux carrefours qu'Hardouin-Mansart a dédié au rayonnement du Roi-Soleil. Louis XIV ne se contente pas de ces représentations. Ayant fait abattre l'enceinte de Charles V pour tracer un « cours » – trois allées parallèles bordées par des rangées d'ormes –, il commandite des monuments pour orner cette nouvelle voie et y chanter sa gloire.

L'architecte Blondel élève en 1672 un arc de triomphe à l'antique, en pierre, à 50 mètres au nord de l'ancienne porte Saint-Denis (entrée royale au Moyen Age). Haut de 25 mètres, le monument célèbre les récents faits d'armes du roi. Ainsi est représenté sur sa face sud le passage du Rhin, effectué par Louis XIV et ses armées le 12 juin 1672. Sur la face nord, le roi apparaît en empereur romain. Deux ans plus tard, Pierre Bullet réalisera la porte Saint-Martin (1674), immortalisant la conquête de la Franche-Comté. Louis XIV ne franchira jamais la porte Saint-Denis, mais Louis XV, Louis XVI et Charles X le feront après leur sacre à Reims. Ironie de l'Histoire, c'est aussi là que débutera l'insurrection de juin 1848, qui sonna le glas de la monarchie en France. ■

Musée Carnavalet/Roger-Viollet



Credit photo
Musée Carnavalet/Roger-Viollet

L'ARC DE L'ÉTOILE (XIXE SIÈCLE)

Le triomphe d'Austerlitz gravé dans la pierre

Hérités de l'Antiquité romaine, les arcs de triomphe inscrivent dans la permanence de la pierre la gloire guerrière du chef. Napoléon Ier ne peut que goûter la chose. Il rêve d'une capitale ponctuée de son triomphal souvenir. En plus des colonnes célébrant place du Châtelet les victoires du Consulat, et place Vendôme celles la Grande Armée impériale, l'empereur souhaite se faire élever quatre arcs à Paris. Ceux de la Bastille et du Châtelet resteront à l'état de projet mais ses architectes Percier et Fontaine achèvent en 1809 l'arc du Carrousel (à l'emplacement de l'ancienne porte du palais des Tuileries). Sur ses arcades sont sculptées des scènes célébrant notamment les victoires d'Ulm (1805) et d'Austerlitz (1806).

L'empereur commande également l'arc de l'Etoile, entièrement dédié celui-ci au triomphe d'Austerlitz. C'est, en quelque sorte, le résultat d'une promesse : au lendemain de cette victoire, Napoléon a déclaré à ses troupes : «Vous ne rentrerez dans vos foyers que sous des arcs de triomphe.» Mais l'empereur ne verra que son ébauche en bois et toile peinte, réalisée pour l'entrée de Marie-Louise à Paris, en 1810. L'édifice ne sera achevé qu'en 1836, bien après la chute de l'aigle impérial. Il servira alors de moyen à Louis-Philippe pour se concilier la sympathie des rescapés de l'épopée militaire. Quatre ans plus tard, ce roi rendra un hommage posthume à l'empereur dont le char funèbre passera sous l'arc de triomphe de l'Etoile, avant de rejoindre les Invalides. ■

Musée Carnavalet/Roger-Viollet

CHAMPS-ELYSÉES (XVIIE-XVIIIE SIÈCLE)

On l'emprunte en flânant ou au pas cadencé

Catherine de Médicis s'était fait bâtir un palais dans le prolongement du Louvre, sur un terrain jusque-là occupé par une fabrique de tuiles – d'où son nom de Palais des Tuileries. Dans son prolongement, Marie de Médicis fit dessiner en 1618 une promenade, le Cours-la-Reine, sur les terrains marécageux bordant la Seine à l'ouest. Puis Le Nôtre réunit le jardin du Palais des Tuileries et le Cours-la-Reine. Et le futur paysagiste de Versailles ne s'arrêta pas en si bon chemin : il prolongea cette nouvelle «allée des Tuileries» jusqu'à la colline de Chaillot. Ce Grand-Cours, aussi appelé avenue du Palais des Tuileries, eut d'abord une piètre réputation, avec ses guinguettes attirant mauvais garçons et prostituées. Mais en 1789, il fut rebaptisé Champs-Elysées et sa popularité décolla. On élargit l'avenue centrale qui se couvrit de cafés élégants, devenant le rendez-vous des promeneurs en chemin vers le bon air de Longchamp.

D'autres promeneurs, plus martiaux, empruntèrent par la suite les Champs-Elysées. Symboliquement, les nouveaux maîtres de la ville prirent l'habitude d'arpenter la prestigieuse avenue. Ainsi, le 31 mars 1814, les troupes alliées de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse y défilèrent pour célébrer leur victoire contre Napoléon. Cent trente-cinq ans plus tard, l'armée nazie y parada à son tour. Aujourd'hui, plus pacifiquement, c'est le triomphe des coureurs cyclistes du Tour de France qui y est mis en scène chaque année. ■

ILE DE LA CITÉ (XIXE SIÈCLE)

Le mécano géant de Napoléon III

Sous Napoléon III, le culte de la perspective et les trompettes de la modernité s'allièrent pour sacrifier des pans entiers du «Vieux Paris» (l'expression date d'alors). Il s'agissait de mettre en valeur les beautés de la nouvelle cité et de ses monuments en dégageant des points de vue pour les admirer. Cette logique fut mise à l'œuvre lorsque le chantier du Louvre, en cours depuis des siècles, fut enfin achevé : pour que son horizon s'ouvre vers les Champs-Elysées, le quartier au nord du Louvre fut rasé.

De la même manière, la politique de la table rase fut appliquée à l'île de la Cité. Celle-ci connut alors sa plus grande mutation depuis le Moyen Age. Pour mieux mettre en valeur la Sainte-Chapelle et Notre-Dame, deux joyaux qui furent à cette occasion restaurés avec soin, on abattit les habitations comprises entre le palais de justice et la cathédrale Notre-Dame. Des centaines de maisons et de nombreuses petites églises disparurent et 25 000 Parisiens furent expulsés. Seuls échappèrent à la démolition deux pans de la place Dauphine et le cloître Notre-Dame. On édifia sur l'emplacement laissé libre la caserne de la Cité, devenue ensuite la préfecture de police, et le tribunal de commerce. La surface du parvis de la cathédrale fut multipliée par six par rapport à celle qu'il occupait auparavant. Il fallut pour gagner ce terrain démolir l'Hôtel-Dieu et le reconstruire un peu plus au nord (opération menée entre 1868 et 1875). Et démolir, pendant qu'on y était, les maisons canoniales et la vingtaine de sanctuaires qui entouraient la cathédrale. ■

Keystone

Napoléon voulait

Longtemps, Paris ne fut qu'un refuge, concentrant des constructions hétéroclites, agrégées sans plan directeur. Les rois de France en avaient fait leur havre, y concentrant les instruments de leur puissance et leur richesse et protégeant le tout de murailles. Puis, à partir du XVIe siècle, la cité chrétienne se mue en miroir du prince. François Ier a beau vouloir «dorénavant faire la plupart de [sa] demeure et séjour en [sa] bonne ville et cité de Paris et alentour plus qu'en autre lieu du royaume», il réside plutôt dans les châteaux de Fontainebleau et de Saint-Germain-en-Laye. Mais, entre deux escapades au bord de la Loire, il fait construire à Paris l'église Saint-Eustache, un nouvel Hôtel de ville, et engage la transformation de l'inhospitalière forteresse du Louvre en une résidence royale digne de ce nom. Surtout, le Valois importe en France le «modèle italien», une révolution du regard qui prône les rues droites, libérant une perspective, et les façades harmonieuses et alignées en lieu et place de l'enchevêtrement chaotique de pignons dissemblables. En 1553, le roi ordonne la destruction des portes de l'enceinte de Philippe Auguste sur la rive droite afin que «toutes les rues (soient) éclaircies, droites et alignées». L'apparition des premiers plans de la ville témoigne du désir, inédit, d'en avoir une vue d'ensemble. A l'instar du «portrait naturel de la ville» de Truschet et Hoyau (voir notre dépliant), ces plans sont le moyen d'une réflexion – esthétique, mais aussi politique – sur l'organisation urbaine. Mais les guerres de religion et la crise économique en retardent les effets.

Henri IV visite les chantiers, congratule les maîtres d'œuvre, encourage maçons et charpentiers

Au début du XVIIe siècle, Paris est la plus grande ville d'Europe – 300 000 habitants concentrés sur 600 hectares – mais demeure une cité médiévale, aux rues insalubres et surpeuplées. C'est à Henri IV qu'il revient d'être considéré comme son premier urbaniste. «Sitôt qu'il fut maître de Paris, on ne vit que maçons et besognes», note le «Mercure françois» (le plus ancien journal français). Le roi veut rendre sa capitale «belle et pleine de toutes les commodités et ornements qu'il sera possible».» La ville lui doit ses deux premières places (Royale et Dauphine), son premier pont de pierre (le Pont-Neuf) et son premier règlement d'urbanisme : un édit qui interdit les constructions en pan de bois, par crainte des incendies, mais limite aussi les saillies venant rompre la perspective. Dorénavant, Paris est fait pour être regardé.

Pour le Louvre, le Vert-Galant conçoit le «Grand Dessein» d'un immense ensemble palatial le long de la Seine, orienté vers l'ouest. Il fait édifier une longue galerie couverte, à un étage, rejoignant le palais que Catherine de Médicis s'est fait bâtir aux Tuileries. Longeant le fleuve sur 450 mètres en coupant l'enceinte de Charles V, elle lui offre aussi l'assurance d'une sortie rapide en cas d'émeute ou de siège. Porté par son goût pour l'architecture, Henri IV visite les chantiers, congratule les maîtres d'œuvre, encourage maçons et charpentiers. Il fait tracer deux rues qui longent l'île de la Cité au nord et au sud (les actuels quais de l'Horloge et des Orfèvres). Dans la continuité du Pont-Neuf, on perce aussi, rive gauche, une rue monumentale (pour l'époque) de 10 mètres de large ! Cette rue Dauphine mènera au faubourg Saint-Germain.

Si le roi est maître d'œuvre, les financiers privés sont ses partenaires privilégiés. Avec son ministre et ami Sully, Henri IV encourage la construction privée, avec un grand succès. Imitant leur souverain, les aristocrates affichent leur puissance en se faisant bâtir des hôtels particuliers au plus près du Louvre, la résidence royale – comme sur l'île Saint-Louis, née au cours du siècle de la réunion des îles aux Vaches et Notre-Dame. Toutes ces constructions impressionnent les contemporains. Dans «Le Menteur» (1642), Corneille fait dire à son héros qui revient dans la capitale après un séjour en province : «Paris semble à mes yeux un pays de romans ;/ J'y croyais ce matin voir une île enchantée ;/ Je la laissai déserte et la trouve habitée./ Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons,/ En superbes palais a changé ces buissons./ (...) Toute une ville entière, avec pompe bâtie,/ Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,/ Et nous fait présumer à ses superbes toits,/ Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.»

A la suite d'Henri IV, tous les souverains français voudront «donner à voir» Paris, reflet de leur propre gloire. A ce jeu de la pompe et du spectacle, le Roi-Soleil est bien sûr le maître. De la Fronde qui, enfant, l'a contraint à l'exil, Louis XIV garde une méfiance tenace envers sa capitale, à laquelle, ayant replié sa cour à Versailles, il n'offre que des rayons de sa gloire. Mais quels rayons ! Sa «nouvelle Rome» devient un emblème de sa puissance et de son prestige. S'il n'y vient qu'une vingtaine

Patrick Escudero/Hemis.fr

Pour les célébrations du bicentenaire de la Révolution française, François Mitterrand lança son projet du Grand Louvre. La pyramide de verre de l'architecte Ieoh Ming Pei en constitue le joyau.

rendre Paris «fabuleux, colossal»

de fois durant son règne d'un demi-siècle, il n'a de cesse de dessiner dans sa «bonne ville» le décor somptueux qui ornera les tableaux peints en son honneur. Après les conquêtes inaugurant son règne, le souverain ordonne la démolition de l'enceinte de Charles V, désormais inutile. Les murailles abattues laissent la place au «Nouveau cours» : trois allées tirées entre quatre rangées d'ormes. C'est l'invention de la promenade, scandée par les arcs de triomphe de Saint-Denis et de Saint-Martin célébrant Louis le Victorieux.

Avec Le Nôtre, Louis XIV développe la perspective qui s'étire le long de la Seine vers l'ouest : c'est l'«allée des Tuileries», premiers hectares des futurs Champs-Elysées. Il fait jaillir la colonnade du Louvre et deux places, des Victoires et Louis-le-Grand (Vendôme), aux harmonieuses façades mettant en valeur les statues royales. Enfin, c'est pour voir le chef-d'œuvre d'Hardouin-Mansart, le dôme des Invalides, qu'il vient une dernière fois à Paris, en août 1706.

Au début du XVIIIe siècle, Paris a largement perdu ses traits médiévaux. La cité-forteresse s'est muée en une ville ouverte. Et éclairée. Un édit de 1667 a imposé des chandelles à tous les carrefours de la capitale : ces lanternes sont désormais plus de 6 000. La construction privée se poursuit sous la Régence – les faubourgs Saint-Honoré et Saint-Germain supplantant le Marais comme fiefs aristocratiques. Mais les grands chantiers ne reprennent que dans les années 1750, avec l'ambition d'égaler les réalisations du Grand Siècle. L'architecte Ange-Jacques Gabriel tente de rivaliser avec les Invalides en dessinant l'Ecole militaire ; Jacques-Germain Soufflot imagine une église Sainte-Geneviève (le futur Panthéon) défiant Saint-Pierre de Rome et Saint-Paul de Londres. Et, en 1749, Louis XV choisit le bout du jardin des Tuileries pour édifier une immense place autour de sa statue équestre, offerte par la ville. Cette place Louis-XV devient le cadre privilégié des fêtes populaires parisiennes. Rebaptisée place de la Révolution, on y décapite Louis Capet et son épouse avant qu'elle ne devienne place de la Concorde.

«La forme d'une ville change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel», se lamentait Baudelaire

Quatre cent mille habitants en 1637, plus de six cent mille en 1789. Si Camille Desmoulins pense que Paris est désormais «la mère-patrie de tous les Français», Bonaparte a, lui, quelques doutes. Le général méprise tant les salons parisiens et le peuple frondeur qu'il songe un temps à faire de Lyon la capitale impériale. Changeant finalement d'avis, il établit aux Tuileries sa résidence officielle et fait percer la rue de Rivoli. Il ébauche la grande perspective entre les deux arcs élevés à son triomphe, le Carrousel et l'Etoile. Sortent aussi de terre le Corps législatif (Palais-Bourbon), le palais de la Bourse, l'église de la Madeleine (achevée en 1842). L'empereur jette encore de nouveaux ponts sur la Seine, multiplie les fontaines publiques, ouvre de nouveaux cimetières en périphérie (dont le Père-Lachaise)... mais n'a pas le temps de réaliser son rêve grandiose de transformation radicale de Paris : «Parfois je voulais qu'il devînt une ville de 2, 3, 4 millions d'habitants, quelque chose de fabuleux, de colossal, d'inconnu jusqu'à nos jours (...).» Le Second Empire exaucera en partie les vœux du Premier.

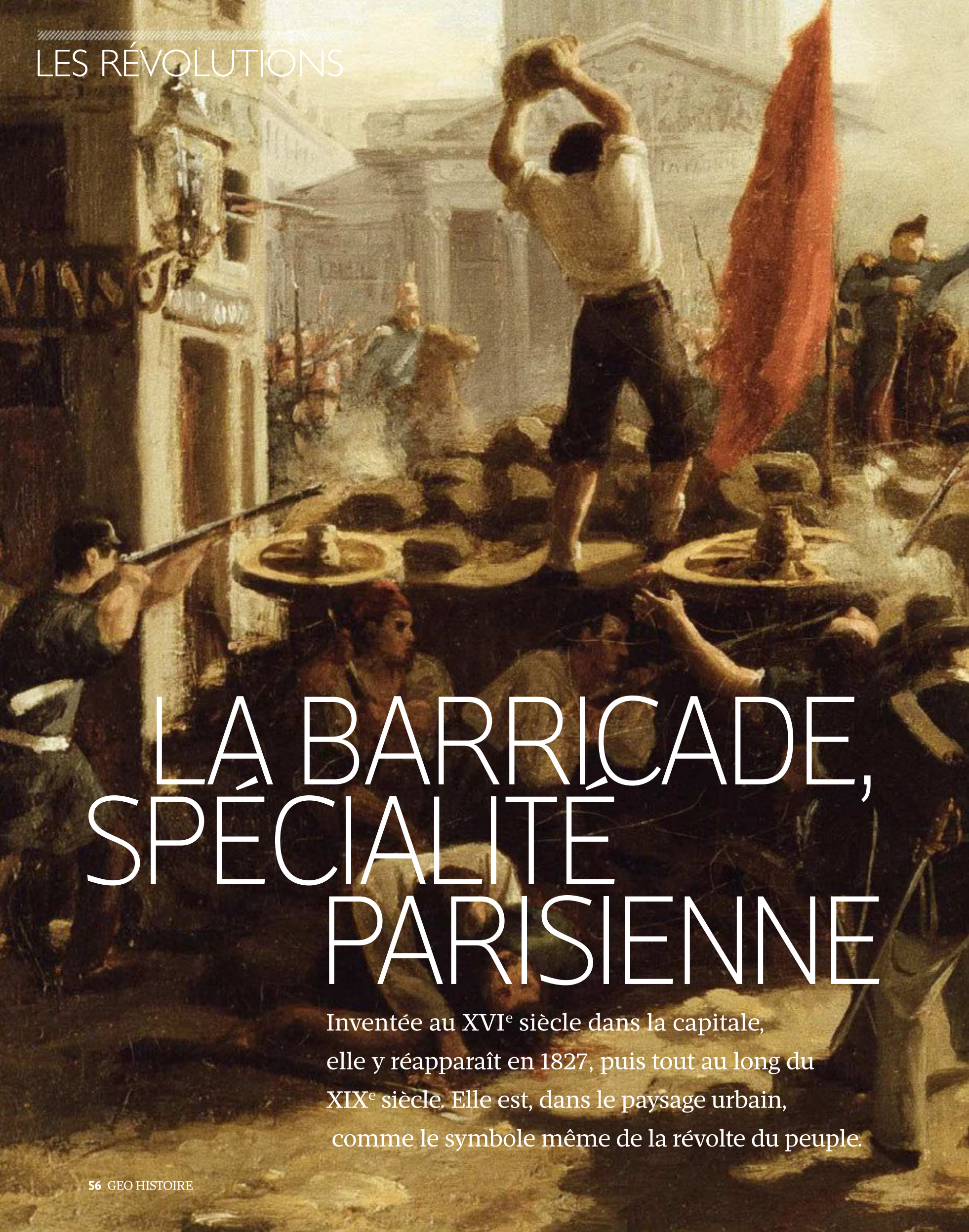
Napoléon III hérite d'une ville chargée d'histoire, peuplée d'un million d'habitants, et qui, malgré l'œuvre du préfet Rambuteau sous la monarchie de Juillet, conserve un visage d'Ancien Régime. Pendant son exil anglais, sous le règne de Louis-Philippe, le futur empereur a imaginé une cité moderne, au plan raisonné, parsemée de vastes espaces verts. Une fois porté au pouvoir, il bouleverse le paysage parisien. En 1858, il fait voter la loi sur les grands travaux dont il confie le chantier à Haussmann, tout-puissant préfet de la Seine. L'année suivante, il décrète l'annexion des onze communes limitrophes, agrégées en un nouvel ensemble divisé en vingt arrondissements. Expropriations autoritaires et recours massif à l'emprunt : les travaux s'attaquent simultanément à toute la ville. On perce un réseau de larges avenues et de places ; on éventre les vétustes quartiers populaires pour dessiner de nouvelles parcelles constructibles, à fortes plus-values. Détruire le Paris des «classes dangereuses», impératif de salubrité, c'est aussi pense-t-on se prémunir de la redoutable émeute populaire.

Le culte de la perspective conduit à sacrifier des pans entiers du «Vieux Paris». L'île de la Cité est vidée de ses habitants pour y faire émerger la Sainte-Chapelle et Notre-Dame. De même, le Louvre, en chantier depuis Henri IV, est enfin achevé avec l'aile qui borde la rue de Rivoli. Tout le quartier est rasé : la perspective s'ouvre sur les Champs-Elysées. En quelques années apparaît le visage du Paris actuel. Baudelaire se lamente : «La forme d'une ville change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel»...

Sous le Second Empire, l'éclairage s'intensifie. Entre 1850 et 1859, 3 000 becs de gaz ont été installés ; 15 000 autres le sont entre 1860 et 1870. Théâtres et cafés sont tenus d'illuminer leurs façades. Brillante vitrine du régime, la «ville lumière» parachève son triomphe en accueillant l'Exposition universelle de 1867. Pour le grand final s'ouvre le fastueux opéra construit par Charles Garnier – le plus grand du monde, évidemment. Mais ce décor grandiloquent essuie les coups de boutoir du réel. Défaits, les Communards allument un bûcher aux vanités du pouvoir. L'hôtel de ville, le palais des Tuileries et une partie du Palais-Royal partent en fumée. Puis la vie reprend. Deux millions d'habitants en 1877, trois en 1911 : un plafond inégalé. C'est désormais au triomphe de l'industrie que la ville tend son miroir. A la pierre se mêle l'acier : une union célébrée par les Expositions universelles de 1878 et 1889.

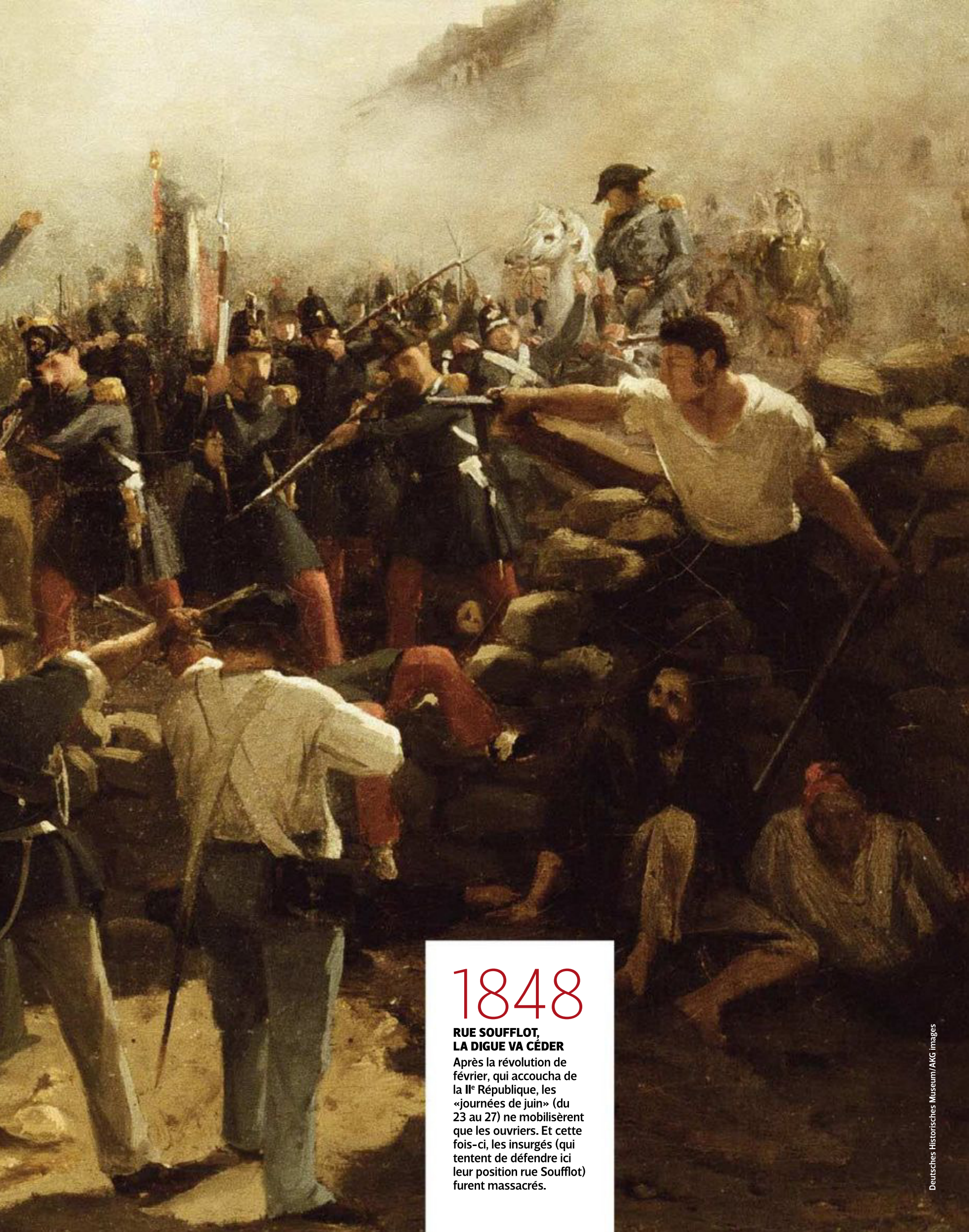
Au XXe siècle, les «monarchiques» présidents de la Ve République ont renoué avec la politique monumentale de prestige. De Gaulle et son ministre André Malraux ont donné, avec la mise en œuvre du ravalement des façades, un coup de jeune au patrimoine de pierre de la capitale. Mais avec le Grand Louvre, l'Institut du monde arabe, l'Opéra Bastille, la Grande Arche de la Défense et la Bibliothèque nationale de France à laquelle il a laissé son nom, François Mitterrand demeure à ce jour le plus prolifique des princes bâtisseurs. Quatre siècles après Henri IV, Paris est toujours la ville chérie des puissants. ■

BALTHAZAR GIBIAT



LA BARRICADE, SPÉCIALITÉ PARISIENNE

Inventée au XVIe siècle dans la capitale, elle y réapparaît en 1827, puis tout au long du XIXe siècle. Elle est, dans le paysage urbain, comme le symbole même de la révolte du peuple.



1848

RUE SOUFFLOT, LA DIGUE VA CÉDER

Après la révolution de février, qui accoucha de la IIe République, les «journées de juin» (du 23 au 27) ne mobilisèrent que les ouvriers. Et cette fois-ci, les insurgés (qui tentent de défendre ici leur position rue Soufflot) furent massacrés.

Deutsches Historisches Museum/AKG images

1830

UNE VILLE SENS DESSUS DESSOUS

Les 27, 28 et 29 juillet, le peuple de Paris se souleva contre le régime réactionnaire de Charles X. Durant ces «Trois Glorieuses» journées, la ville se couvrit de barricades. Malgré 800 morts chez les insurgés, les troupes royales ne purent la reprendre. Le compromis politique déboucha pourtant sur un nouveau régime monarchique.

Musée Carnavalet/Giraudon-Bridgeman

En ce 6 juin 1832, près de la barricade de la rue de la Chanvrerie, Gavroche chante : «Je suis tombé par terre/C'est la faute à Voltaire/Le nez dans le ruisseau/C'est la faute à Rou...» Mais le gamin n'a pas le temps de terminer son refrain et tombe sous les balles des soldats en ramassant des cartouches pour les insurgés républicains.

Cette scène imaginaire, mais illustre, du roman «Les Misérables», de Victor Hugo, se déroule au cours d'émeutes bien réelles, qui ont éclaté la veille. Le 5 juin, une foule considérable assiste aux funérailles du général Lamarque, vétéran des armées de l'Empire et adversaire de la monarchie de Juillet. A l'issue de la cérémonie, des républicains tentent de s'emparer du corbillard pour l'emmener au Panthéon. La troupe tire. En réponse, Paris se hérisse soudain de plus de 200 barricades. Place de la Bastille, faubourg Saint-Antoine ou porte Saint-Denis, des étudiants, boutiquiers et ouvriers, aidés de femmes et d'enfants, transportent à la hâte pavés, poutres, meubles et autres pièces de fer servant à les édifier. On brise des réverbères, on pille des armureries, telle celle de Lepage, rue du Bourg-l'Abbé. Nombreux sont les ouvriers qui prennent part aux combats. Alors que les 60 000 soldats mobilisés réduisent une à une les barricades, les quelque 1 000 insurgés, dont certains arborent un bonnet rouge, entonnent «La Marseillaise» ou «Le Chant du départ». Les derniers émeutiers se retranchent dans les ruelles de l'actuel quartier Beaubourg. L'artillerie (utilisée pour la première fois dans une manifestation) facilite leur écrasement. En vingt-quatre heures, tout est fini : ceux des barricadiers qui n'ont pu fuir par les arrière-cours ou les toits sont massacrés dans le cloître Saint-Merri.

A défaut de renverser le régime, ces deux journées de juin 1832 annoncent le rôle central tenu par la barricade dans la capitale au XIXe siècle. Celle-ci est pourtant une invention déjà ancienne. Deux journées dites des «barriquades» ont marqué déjà les siècles précédents. Celle du 12 mai 1588, en pleine guerre de religion. Et celle du 26 août 1648, pendant la Fronde. Remplies de terre, des barriques reliées les unes aux autres par des chaînes se sont révélées des obstacles infranchissables qui, en ces deux occasions, ont fait plier le pouvoir royal. Curieusement, la Révolution française ne s'est pas faite, elle, sur les barricades même si, durant les journées de Prairial (mai 1795), quelques-unes ont été érigées sur le faubourg Saint-Antoine.

Bourgeois et ouvriers s'y battent au coude à coude

Il faut attendre les 19 et 20 novembre 1827 pour voir le peuple de Paris renouer avec cette ancienne pratique. Deux jours plus tôt, l'opposition libérale a remporté les élections à la Chambre des députés. Les manifestations qui saluent cette victoire dégénèrent en émeutes contre le gouvernement royal. Quatre barricades sont érigées par des républicains et des libéraux mais aussi des bonapartistes. La plus grande se trouve au début de la rue Saint-Denis. Des émeutiers, souvent très jeunes, jettent des pavés sur la troupe. Rue-aux-Ours, un étudiant en droit est grièvement blessé. Il s'appelle Auguste Blanqui et cet épisode scelle son destin (lire encadré).

Trente-deux mois plus tard, en juillet 1830, le roi Charles X s'en prend à la liberté de la presse. C'est l'ordonnance de trop ! Le 27 juillet, les premières barricades sont dressées autour du Palais-Royal, rue Saint-Honoré et rue Richelieu, à deux pas du siège des journaux d'opposition. Toute ●●●

En 1588, on empilait déjà des barriques remplies de terre

BHVP/Roger-Viollet

1871

ICI S'ACHÈVE LE TEMPS DES CERISES

Des Communards se préparent à l'assaut des Versaillais, à l'angle des rues Sedaine et Saint-Sabin. Le 28 mai, au terme d'une semaine de combats acharnés, leur dernière barricade tomba. Erigée rue de la Fontaine-au-Roi, elle avait été notamment défendue par Jean-Baptiste Clément, l'auteur du «Temps des cerises». Depuis 1991, une plaque rappelle cet épisode.

●●● la nuit, le centre et l'est de la capitale se couvrent de remparts. Bourgeois et ouvriers sont au coude à coude. D'anciens soldats de l'Empire initient ces «habits» et ces «blouses» au maniement des armes. Si la troupe dégage sans difficulté les obstacles qui constellent les boulevards jusqu'à la Bastille, elle ne peut aller au-delà. Impossible en particulier d'atteindre l'Hôtel de Ville que les insurgés ont pris pour quartier général. Le 29 juillet, le maréchal Marmont, chargé de rétablir l'ordre, fuit ce Paris incontrôlable et rejoint Charles X, défait et réfugié à Saint-Cloud. Le 31 juillet, Louis-Philippe, cousin du souverain renversé, devient roi des Français. On dira qu'il a été «sacré» sur les barricades. «La barricade est devenue un instrument de combat parfaitement adapté à un Paris en pleine expansion…, un Paris en perpétuel chantier qui offre ainsi à l'insurgé tous les matériaux nécessaires à son combat», observe l'historien Philippe Vigier, l'un des meilleurs spécialistes du XIXe siècle (lire «1848, les Français et la République», éd. Hachette).

En juin 1848, 4 000 barricades jalonnent l'Est parisien

Les pavés ne restent d'ailleurs pas longtemps en place. Le 13 et 14 avril 1834, le pouvoir annonce une série de lois liberticides sur les crieurs de journaux, les colporteurs et les associations qui provoque la colère populaire. Une trentaine de murs sont érigés dans le quartier Saint-Merri. Ils ne résistent toutefois pas longtemps aux soldats du 25e régiment de ligne. Cinq ans plus tard, c'est à l'instigation d'une organisation républicaine secrète, la Société des Saisons, que des émeutes éclatent. Encore une fois, l'armurerie Lepage est dévalisée. Mais ce 12 mai 1839, seules quelques dizaines de barricades sont élevées. Blanqui et Barbès, les leaders du mouvement, ont surestimé l'élan révolutionnaire. Ils sont arrêtés alors qu'ils tentent de s'emparer de l'Hôtel de Ville et de la préfecture de police. Il ne faut que quelques heures pour venir à bout de la dernière fortification, dressée dans le quartier Saint-Merri.

LE MODE D'EMPLOI DE BLANQUI

Vincennes, Doullens, Sainte-Pélagie, Belle-Ile-en-Mer, Corte… Auguste Blanqui (1805-1881) a passé, toutes peines cumulées, un quart de siècle de sa vie dans les pires prisons de France. Cet éternel insurgé a été condamné pour des actions violentes contre le pouvoir, pour son rôle dans l'insurrection du 12 mai 1839, pour évasion ou pour sa participation à la révolution de 1848. Mais même dans sa cellule, il n'a jamais renoncé au combat.

Vers 1868, il rédige le premier manuel d'insurrection urbaine jamais écrit : «Instructions pour une prise d'armes». Croquis à l'appui, «le Prolétaire» comme il se surnomme, théorise la conception et la construction rationnelles d'une barricade. Pédagogue, il prend soin d'illustrer son propos avec l'exemple d'une rue de 12 mètres de large. «Un mètre cube contient 64 pavés de 25 centimètres de côté… Le cube total de la barricade et de sa contre-garde sera de 144 mètres qui, à 64 pavés par mètre cube, donnent 9 186 pavés, représentant 192 rangées à 48 par rangées… Ces 192 rangées occupent 48 mètres de long. Ainsi la rue serait dépavée sur une longueur de 48 mètres, pour fournir les matériaux du retranchement complet.»

Blanqui détaille aussi le matériel nécessaire à l'édification des ouvrages : pics, pelles, pioches, marteaux, truelles, auges, sacs de plâtre, voitures à bras… Et précise : «Les réquisitions seront faites chez les marchands respectifs dont les adresses se trouvent dans l'"Almanach du commerce".» Toutefois, pour le révolutionnaire, la barricade est «plutôt une barrière qu'un champ d'action». Le poste de combat le plus efficace se situe aux abords de la barricade, aux fenêtres des maisons situées aux angles des rues : de là, les insurgés peuvent tirer sur les soldats pendant que d'autres, postés aux étages, les visent à l'aide des pavés qu'ils ont stockés.

Les «Instructions» de Blanqui seront publiées en 1930 (rééditées en 2009, éd. Cent Pages). Ce vade-mecum de l'insurgé était donc inconnu des communards de 1871 : leurs barricades ne sont pas organisées en réseau et ne présentent aucune combinaison d'ensemble comme le prescrit notre expert.

En revanche, les Versaillais ont, eux, fort bien assimilés les méthodes de répression que le maréchal Bugeaud – qui avait maté férocement les émeutes de 1832 et 1834 avant d'aller exercer ses talents en Algérie – détailla, dès l'après-juin 1848, dans un mémoire intitulé «La Guerre des rues et des maisons»…

D. Arnaudet/RMN-Grand Palais

Cette **muraille éphémère** est adaptée à la guérilla des rues

Les barricades disparaissent alors de Paris pour près d'une décennie. Avant de ressurgir le 22 février 1848. C'est l'interdiction par les autorités d'un «banquet républicain» organisé par l'opposition qui met le feu aux poudres. Boulevard des Capucines, la foule qui conspue le premier ministre Guizot est mitraillée. L'est de la capitale se couvre de barricades. On en compte près de 1 500, tenues par des artisans, des commerçants, des ouvriers et des petits-bourgeois en armes. Le 24 février, Louis-Philippe abdique. La IIe République est proclamée le lendemain. A la plus brève révolution de l'Histoire succède, quatre mois plus tard, la plus sanglante insurrection du siècle. Le 21 juin 1848, le gouvernement décrète l'enrôlement dans l'armée de tous les ouvriers de 18 à 25 ans. Les Ateliers nationaux, créés en février pour résorber le chômage de masse, sont supprimés. Cette fois, à la différence de 1830, la bourgeoisie ne bronche pas. Les 3 900 barricades qui surgissent sont l'œuvre exclusive du peuple ! Qui en élève 38 dans la seule rue Saint-Jacques, à raison d'une tous les 20 mètres. Même floraison dans les rues Saint-Antoine, de Charonne et de la Roquette...

L'hôpital Lariboisière, alors en construction, sert de point d'appui à l'insurrection. Pour la première fois, des barricades sont établies à Belleville et à La Villette, nouveaux bastions ouvriers. «Cette topographie reflète les bouleversements de l'ère industrielle», remarque Eric Hazan dans «L'invention de Paris» (éditions du Seuil). «Ce sont, ajoute-t-il plus loin, les mêmes noms de rues et de quartiers qui reviennent sans cesse tout au long du siècle, mais on voit néanmoins le centre de gravité de Paris rouge se déplacer lentement vers le nord et l'est, avec des cassures et des accélérations qui impriment sur le plan de la ville la marque d'une vieille notion aujourd'hui bien mal vue, la lutte des classes...» «Du pain ! La liberté ou la mort !» scandent les prolétaires. Les combats sont acharnés. Au Panthéon, on se bat au corps à corps. Les prisonniers sont abattus sur place. A l'angle des rues de la Fontaine-au-Roi et de la Pierre-Levée, l'immense ouvrage résiste pendant cinq heures aux assauts répétés de sept bataillons du général Cavaignac. Le 25 juin, Monseigneur Affre, archevêque de Paris, s'effondre, mortellement touché par une balle perdue alors qu'il tentait une médiation sur une barricade. Le lendemain, au faubourg Saint-Antoine, tombe le dernier mur de pavés. Durant ces quatre journées de juin 1848, au moins 3 000 insurgés et 1 700 membres des forces de l'ordre ont péri. Sans compter les centaines d'exécutions sommaires d'émeutiers et les déportations qui suivront.

En mai 1871, la place Vendôme est un véritable camp retranché

On comprend mieux pourquoi le coup d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte, le 2 décembre 1851, n'émeut guère le Paris ouvrier décimé par la République bourgeoise. Le lendemain, Victor Schœlcher et d'autres députés ont bien du mal à mobiliser le prolétariat. Une barricade est pourtant édifiée à l'angle des rues Cotte et Sainte-Marguerite, où l'on renverse une grosse charrette, deux voitures et un omnibus. C'est là que le député Jean-Baptiste Baudin trouve la mort. A un ouvrier qui lui a déclaré ne pas vouloir se sacrifier pour un salaire de misère, il a répliqué : «Vous allez voir comment on meurt pour 25 francs par jour !» Quelque soixante-dix autres barricades parsèment les quartiers de l'Hôtel de Ville, du faubourg Saint-Marceau, de Belleville et de la porte Saint-Martin... Rue Saint-Denis, on emploie le canon pour réduire la muraille de pavés. En deux jours, toutes les autres fortifications sont effacées.

Ironie de l'histoire, vingt ans plus tard, ce sont les pouvoirs publics qui encouragent l'édification des dernières barricades du siècle parisien. Le 4 septembre 1870, le Second Empire s'est effondré dans la foulée de sa défaite militaire face aux Prussiens. Pour défendre la capitale, le gouvernement provisoire de la Défense nationale charge une commission d'y organiser des barricades. Certaines sont impressionnantes : rue de Rivoli, celle qui protège l'Hôtel de Ville est entièrement fermée et reliée à la terrasse des Tuileries. L'opération est stoppée le 28 janvier 1871 quand le gouvernement, replié à Bordeaux, capitule. Mais Paris, encore une fois, va faire sa forte tête. Le 18 mars, la tentative de désarmer la ville en réquisitionnant les canons concentrés sur la colline de Montmartre déclenche l'insurrection communarde. L'ennemi immédiat n'est plus le Prussien mais le gouvernement parti siéger à Versailles.

Malgré sa ferveur, la Commune de Paris ne vivra que deux mois. En tombant le 21 mai, la barricade de la porte de Saint-Cloud offre aux troupes versaillaises la clé d'une ville qu'ils plongent dans une «semaine sanglante» (qui fait, selon les estimations, de 7 000 à 20 000 morts chez les Communards). La réaction des Parisiens est aussi immédiate que désespérée : par milliers, des sacs et des tonneaux sont remplis de terre, des matelas bourrés de cailloux et 500 nouvelles barricades sont construites en quelques heures ! Rebaptisée place de l'Internationale, la place Vendôme est un véritable camp retranché. Mais rien n'arrête les Versaillais, auxquelles les nouvelles larges voies haussmanniennes permettent une fulgurante progression d'ouest en est. Les barricades ne résistent que quelques heures au déluge de feu. Certaines sont tenues par des femmes coiffées d'un bonnet phrygien et armées d'un fusil Chassepot, comme sur la place Blanche, où s'illustre Louise Michel. Sur la dernière barricade à tomber, rue de la Fontaine-au-Roi, claque un immense drapeau rouge. La bataille s'achève le 28 mai, au cœur de ces XIXe et XXe arrondissements où les grands travaux d'Haussmann ont relégué les ouvriers qui vivaient auparavant au centre.

La féroce répression qui s'ensuit, combinée avec le déplacement des ouvriers vers la banlieue et la montée du nationalisme de droite, clôt l'époque des barricades. Les pavés de Paris ne bougeront plus avant soixante-dix ans, à la libération de Paris. Puis vingt-trois ans après, lorsque des étudiants chercheront, dessous, la plage. ■

JEAN-JACQUES ALLEVI

L'HOMME **QUI RETINT PARIS** AU

En 1777, Charles-Axel Guillaumot reçut la mission de consolider le sous-sol parisien qui menaçait de s'effondrer. Un chantier titanesque dont il ne vit pas la fin.

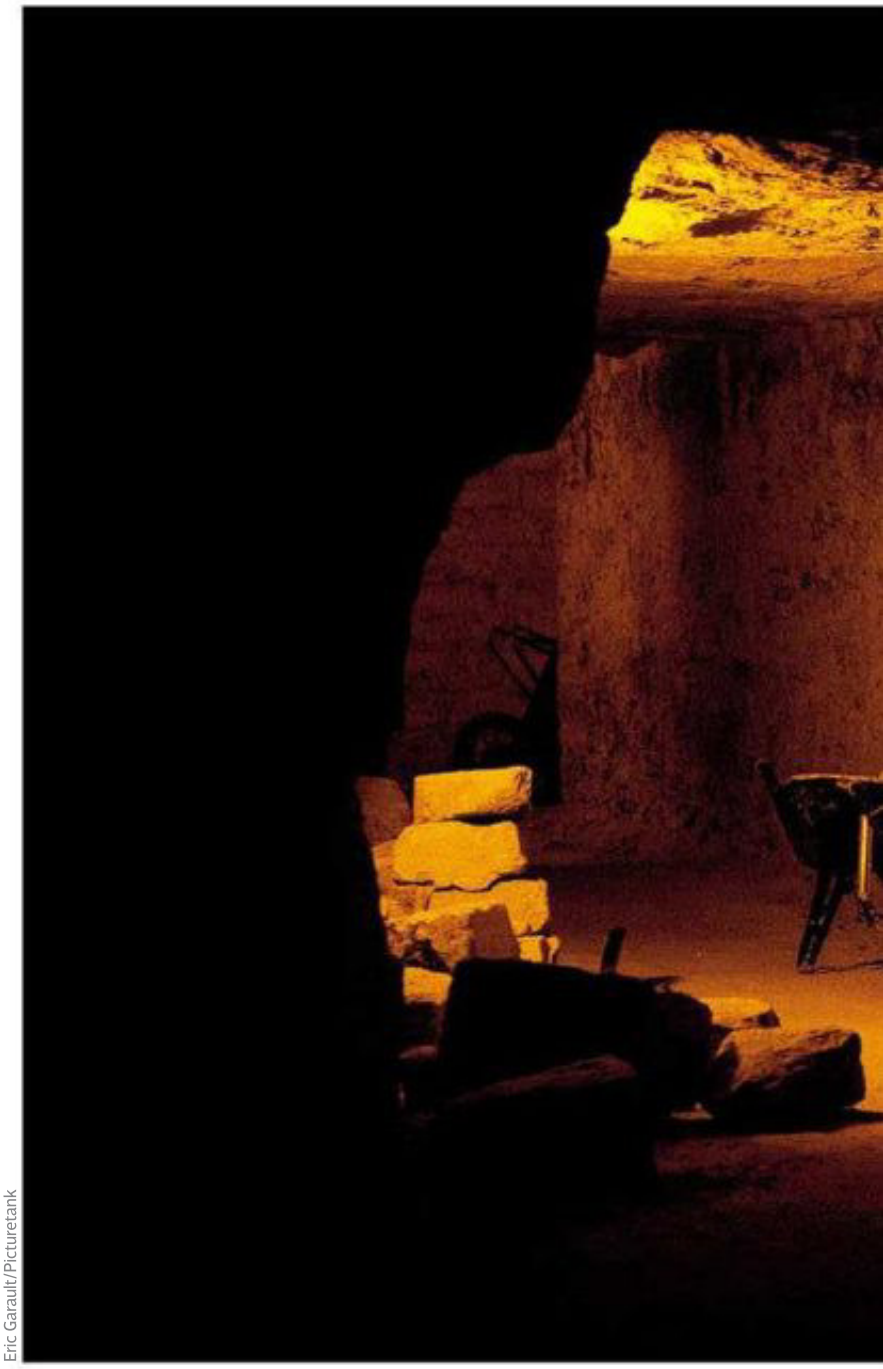
Le 31 janvier 1777, trois hommes s'enfoncèrent par un long escalier à une vingtaine de mètres sous l'abbaye du Val-de-Grâce, à la limite sud de Paris. Munis de lanternes, ils parcoururent les vastes cavités qui s'étendaient sous le bâtiment, inspectant avec circonspection le plafond au-dessus de leurs têtes. Ces messieurs, membres éminents de l'Académie royale d'architecture, étaient en service commandé. Le comte d'Angiviller, surintendant des bâtiments du roi, les avait priés d'aller voir de leurs yeux ce qui préoccupait alors la population parisienne : l'état de son sous-sol. Depuis quelques années, la Ville lumière était le théâtre d'événements inquiétants : des pans de terrain s'affaissaient, comme aspirés par en dessous, entraînant chaussée et bâtiments.

Le plus spectaculaire de ces accidents avait eu lieu peu avant Noël 1774 : le samedi 17 décembre, en milieu d'après-midi, les nombreux badauds qui se pressaient dans la rue d'Enfer (aujourd'hui l'avenue Denfert-Rochereau) avaient entendu un énorme fracas, comme si le monde s'était effondré autour d'eux. Lorsque le nuage de poussière s'était dissipé, ils avaient pu voir au milieu des gravats que toutes les maisons, sur près de 300 mètres, avaient disparu dans le sol. D'autres enfoncements similaires, quoique moins colossaux, avaient été observés par la suite, dans les mêmes quartiers sud de la ville.

Après la visite, le rapport rédigé par le plus jeune des trois architectes, Charles-Axel Guillaumot, avait des airs de récit catastrophe. «Des boyaux très vastes s'étendent sous la majeure partie des rues Saint-Jacques, de la Harpe, d'Enfer, de Tournon et autres», écrivit-il. Paris, diagnostiquait-il, était posé sur un gruyère instable, et il fallait agir vite pour éviter «les plus grands malheurs».

L'origine du problème, en réalité, était connue : il s'agissait des carrières creusées depuis le Moyen Age dans le sous-sol autour de Paris, pour en tirer les matériaux nécessaires à la construction de la capitale. Au sud de la Seine, des générations de carriers avaient extrait des profondeurs des milliers de blocs de calcaire, venus alimenter les chantiers de Notre-Dame, du Louvre, du Palais-Royal… et tant d'autres. Au nord, sur les hauteurs champêtres de Ménilmontant, Belleville et Montmartre, c'était le gypse, la «pierre à plâtre», qu'on exploitait. Les vastes cavernes qui en résultaient ne brillaient pas toutes par leur stabilité – en particulier les plus anciennes, qui étaient aussi les plus proches du cœur de Paris. Tant que ces cavités se trouvaient sous des champs, tout allait bien. «Mais quand Paris s'est étendu, et qu'on a commencé à bâtir sur des vides oubliés, les problèmes sont apparus», racontent Franck Charbonneau et Yann Arribart, membres de l'association Architecture et carrières de Paris et coauteurs d'une biographie de Charles-Axel Guillaumot (éditions ACP, 2013).

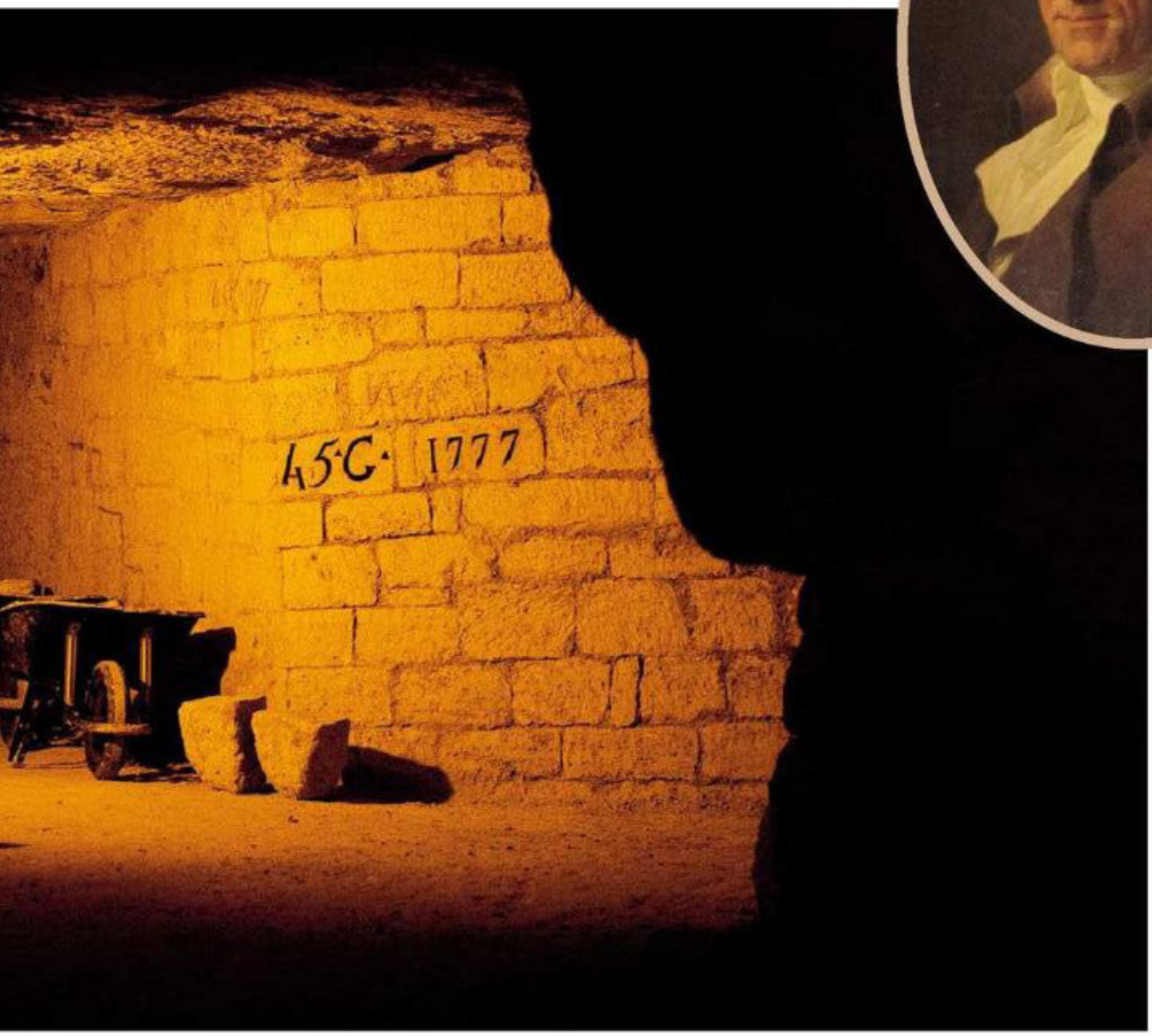
Guillaumot ne fut pas le premier à en faire état. Dans les années 1640, sur le chantier du Val-de-Grâce, l'architecte François Mansart avait dû engloutir des sommes énormes pour remblayer les excavations qui minaient le sous-sol. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, diverses réglementations avaient déjà visé à limiter les fouilles souterraines. Mais ce n'étaient là que des mesurettes. La série d'effondrements des années 1770 sonna l'alerte générale. Après le rapport de Guillaumot, Louis XVI créa une administration sur mesure pour régler le péril souterrain : il en allait de la sécurité de son peuple… mais



Eric Garault/Picturetank

Les souterrains portent sa marque
Cette inscription notifie que ce mur constitue la quarante-cinquième tranche de travaux effectuée en 1777, sous la direction de Guillaumot, comme le précise l'initiale «G».

BORD DU GOUFFRE



Coll. Laval-Duboul

Lauréat du prix de Rome
Né en 1730, Charles-Axel Guillaumot mena de brillantes études d'architecture, couronnées en 1750 par le prix de Rome. Vingt-deux ans plus tard, il fut nommé à la tête de la toute nouvelle Inspection des carrières créée par Louis XVI.

aussi de celle des vastes domaines royaux. L'Inspection des carrières fut mise sur pied dès avril 1777. Et Charles-Axel Guillaumot fut placé à sa tête.

Depuis le XIIe siècle, des carrières sapaient les fondations

Ce quadragénaire né à Stockholm de parents français avait mené jusque-là une belle carrière d'architecte officiel. Il avait bâti des casernes autour de Paris, dirigé divers chantiers en Bourgogne… Désormais, sa tâche s'annonçait bien plus rude : étayer le sol branlant de Paris.

A peine nommé, il dut mener de front plusieurs missions. La première consistait à dresser la carte du Paris souterrain, très mal connu. «L'exploitation des carrières avait débuté aux XIIe et XIIIe siècles. En 1777, beaucoup d'entre elles étaient totalement oubliées», rappelle Gilles Thomas, coauteur de «L'Atlas du Paris souterrain» (éditions Parigramme, 2001). Ces poches étaient isolées et espacées entre elles, leurs accès souvent ignorés ou obturés. Les entrées faciles, comme au Val-de-Grâce, étaient rares. Le haut fonctionnaire lança ses hommes dans un minutieux travail de recensement et de cartographie, à coup de galeries d'exploration creusées dans la roche pour débusquer les ●●●

Leemage

Crânes, fémurs et tibias en bon ordre
Cette gravure représente le rangement, en 1809, des ossements extraits des cimetières parisiens et déversés dans les galeries aménagées par Guillaumot.

●●● nombreux vides cachés. Ces recherches ne se faisaient pas sans méthode : «Elles suivaient le tracé des voies publiques et des bâtiments royaux, indiquent Franck Charbonneau et Yann Arribart. Les travaux sous les édifices privés étaient à la charge de leur propriétaire.»

Son autre tâche, tout aussi urgente, consistait à assurer la solidité du sous-sol. Pour cela, Guillaumot en imagina un remodelage complet. Les vides étaient bourrés avec du remblai. D'épais murs de consolidation étaient bâtis sous terre à l'aplomb des façades. Un immense réseau de galeries à hauteur d'homme, doté de puits et d'escaliers d'accès, balisé du nom des rues qui se trouvaient au-dessus, devait remplacer peu à peu les anciennes carrières. «Ce système était astucieux, car il permettait un contrôle permanent et un accès rapide en cas de problème», note Gilles Thomas. Les troupes de Guillaumot – 400 hommes au plus fort de sa mission – devaient aussi traiter en priorité certains points où le danger d'écroulement était imminent. Les carrières calcaires du sud concentraient les efforts, mais celles de gypse, au nord, n'étaient pas oubliées. Surtout après un effondrement qui fit sept morts en 1778, à Ménilmontant. Pour les carrières du nord les plus fragiles, la recette était radicale : on les faisait sauter à la poudre pour qu'elles s'écroulent sur elles-mêmes.

Le chantier souterrain lancé par Guillaumot était hors normes. D'abord, par ses risques : des ouvriers étaient tués ou blessés dans des effondrements ou à cause d'inhalations d'air toxique. Ensuite, par son ampleur. Les cavités calcaires gangrenaient une large part de la rive gauche de la Seine, plus de petites zones en rive droite. En homme scrupuleux et soucieux de la pérennité de son entreprise, Guillaumot organisa celle-ci dans les moindres détails, consignant chaque fait, soignant et siglant chaque mur de consolidation. Il fit bien : après lui, il fallut encore plus d'un siècle pour venir à bout des près de 300 kilomètres de galeries qui s'étendent aujourd'hui sous la capitale, toujours gérés par la même instance. «Il n'y eut que deux autres chantiers d'urbanisme de taille comparable dans l'histoire de Paris : les percées d'Haussmann, et les tunnels du métro», souligne Gilles Thomas.

Pas une rue de la capitale ne porte aujourd'hui son nom

En plus de sa tâche, Guillaumot dut aussi gérer diverses péripéties personnelles. A commencer par la jalousie d'un rival malheureux, Antoine Dupont. Ce mathématicien, digérant mal de n'avoir pas été nommé à la tête de l'Inspection des carrières, harcela son concurrent, l'accusant de malfaçons, poussant ses ouvriers à la révolte... A ces bisbilles s'ajoutèrent les troubles de la Révolution. Guillaumot, bourgeois aisé proche de la noblesse, fut emprisonné en 1793. Mais il échappa à la guillotine et retrouva vite son poste aux carrières.

Pendant ses décennies dans les profondeurs de Paris, Guillaumot ne fit pas que consolider des vides. Il en organisa aussi la surveillance, pour éviter que des fraudeurs n'introduisent par en dessous des marchandises dans la ville, échappant ainsi à l'octroi. Enfin, Guillaumot fut chargé d'une mission originale : aménager dans les anciennes carrières un ossuaire pour les millions de squelettes du cimetière des Innocents, ce charnier saturé croupissant au cœur de Paris. L'architecte choisit une zone de galeries sous le lieu-dit La Tombe-Issoire, au sud de la ville. Des mois durant, des convois d'ossements vinrent se déverser dans ces «catacombes», ainsi nommées en référence à celles de la Rome antique. Ironie du sort : bien plus tard, on y vida aussi le contenu du petit cimetière Sainte-Catherine... où Charles-Axel Guillaumot, décédé à 77 ans, avait été enterré en 1807. L'homme qui retint Paris au bord du gouffre repose aujourd'hui dans ce gigantesque ossuaire anonyme, qu'il a lui-même créé. Sans la moindre stèle, sans une rue à son nom (la rue Guillaumot, près de la gare de Lyon, porte celui d'un propriétaire foncier). Il œuvra dans l'ombre, jusqu'au bout. ■

VOLKER SAUX

BALADE SOUS LES PAVÉS...

L'OSSUAIRE DE PARIS
Les catacombes entraînent les visiteurs 20 mètres sous terre, sur 2 kilomètres, parmi les galeries emplies d'ossements. Au 1, avenue du Colonel-Henri-Rol-Tanguy, (14e arr.). Métro : Denfert-Rochereau. Ouvert (sauf le lundi) de 10 h à 17 h. Attention : 130 marches à descendre, 83 pour remonter. Température : 14°C.

LE MUSÉE DES EGOUTS
Sur 1000 m², ce musée présente l'histoire des égoûts de Paris, de l'Antiquité à Belgrand, cet ingénieur qui a conçu le réseau actuel à l'époque d'Haussmann. Face au 93, quai d'Orsay (7e arr.). Métro : Alma-Marceau.

MOULIN ROUGE®
PARIS

Féerie

LA REVUE DU PLUS CÉLÈBRE
CABARET DU MONDE !
DÎNER-REVUE À 19 H À PARTIR DE 130€
REVUE À 21 H À 23 H 109€

THE SHOW OF THE MOST
FAMOUS CABARET IN THE WORLD !
DINNER & SHOW AT 7 PM FROM 130€
SHOW AT 9 PM & 11 PM 109€

MONTMARTRE
82, BLD DE CLICHY - 75018 PARIS
TEL : 33(0)1 53 09 82 82

WWW.MOULIN-ROUGE.COM
FACEBOOK.COM/LEMOULINROUGEOFFICIEL

© Bal du Moulin Rouge 2013 - Moulin Rouge® - 1-1028499

GEOHI
LAVILLE CITE
SVBSOLANVS
N
S
O
SEPTETRIONES
ELLE DORMAIT DANS
UNE BIBLIOTHÈQUE SUISSE
Louis Sieber travaillait à l'université de Bâle
au XIXe siècle. Un jour, alors qu'il rangeait de
vieux papiers, il a mis la main sur cette gravur
sur bois, réalisée en 1551 par Olivier Truschet e
Germain Hoyau, deux artisans de la rue
Montorgueil à Paris. On a alors baptisée la
découverte de Louis Sieber le «plan de Bâle
UNE COMMAND
Le «plan de Bâle» serait
manuscrit, réalisé à la d
Le roi, par l'édit du 8 sep
en effet exigé que soit
et le dessin (...) de

PARIS AU MOYEN ÂGE

Cette carte, réalisée sous le règne d'Henri II , est un document d'une valeur historique rare. Elle montre la capitale telle qu'elle existait il y a plus de quatre siècles et demi.

UN TRAVAIL PRÉCIS... SAUF POUR L'ORTHOGRAPHE

Les bâtiments (Notre-Dame, la Bastille, le Louvre...) sont représentés avec exactitude. En revanche, les noms des rues sont truffés de fautes, même selon l'orthographe de l'époque. Par exemple, l'Hôtel de Ville devient «Lostel de la Vile», la Seine, la «Saine» et la rue des Mauvais Garçons, rue «des Mauves Graçons».

UN PLAN QUI FAIT TOURNER LA TÊTE

Pas facile de reconnaître la capitale du premier cou d'œil sur cette carte. Elle est dessinée selon un axe e ouest, et non pas nord-sud comme de coutume. Il fa donc la tourner de 90° dans le sens des aiguilles d'u montre pour retrouver une représentation plus usuelle

E ROYALE

la réplique d'un pla emande d'Henri II tembre 1550, aval réalisé «le portrai tout Paris»

Universiteitsbibliotheek Vrije Universiteit Amsterdam

LE ROMAN DES

De A comme Arbre-Sec à V comme Vide-Gousset, les boulevards, avenues et v

1 RUE DE L'ARBRE-SEC (1er)
Cette voie existait déjà à l'intérieur de la première enceinte médiévale de Paris (datant du Xe siècle) et doit son appellation au surnom qui était donné au gibet.

2 PLACE DE LA BERGÈRE D'IVRY (13e)
L'endroit rend hommage à Aimée Millot, une orpheline de 19 ans qui gardait ses chèvres à Ivry, quand elle fut assassinée, le 25 mai 1827, par un amoureux éconduit. Le meurtre de la «bergère d'Ivry» bouleversa l'opinion. Et Victor Hugo, qui assista à l'exécution de l'assassin le 10 septembre 1827, commença, dès le lendemain, la rédaction de son «Dernier jour d'un condamné à mort».

3 RUE BLANCHE (9e)
Des passages fréquents de chargements de plâtre, extrait des carrières de Montmartre, couvraient la rue de poudre blanche – d'où son nom.

4 RUE BRISEMICHE (4e)
Une boulangerie dans laquelle les moines du chapitre Saint-Merri distribuaient du pain a donné son nom à cette voie qui avait pour voisine… la rue Taillepain (aujourd'hui disparue).

5 RUE DU CAPORAL PEUGEOT (17e)
Jules-André Peugeot (1893-1914), aujourd'hui tombé dans l'oubli, fut le premier soldat tué pendant de la Première Guerre mondiale.

6 RUE DE CHABROL (10e)
Cette rue est dédiée au comte de Chabrol de Volvic, préfet de la Seine de 1812 à 1830. Elle est devenue célèbre en septembre 1899, lorsqu'un commando d'extrémistes antisémites a soutenu, au n° 51, un siège d'une semaine contre la police. D'où l'expression «faire un fort-chabrol».

7 RUE DES CHAUFOURNIERS (19e)
Les chaufourniers, profession aujourd'hui disparue, chauffaient le gypse, extrait des carrières des Buttes-Chaumont, dans des grands fours situés dans cette rue, pour en faire du plâtre.

8 RUE DU CIRQUE (8e)
Le cirque de 6 000 places qu'abritait cette rue, proche des Champs- Elysées, se caractérisait par son excellente acoustique. Hector Berlioz y donna une série de concerts. Délaissé par son public, le Cirque d'été a été démoli en 1900.

9 IMPASSE DES DEUX-NÈTHES (18e)
Cette voie sans issue a été renommée, par un arrêté du 1er février 1877, en souvenir du département des Deux-Nèthes, territoire flamand annexé à la France entre 1801 et 1815 par Napoléon et qui avait pour chef-lieu Anvers.

10 RUE DIEU (10e)
Rien à voir avec le Tout-Puissant. La rue rend hommage au général Dieu. Grièvement blessé à la bataille de Solférino en juin 1859, lors de la campagne italienne de Napoléon III, il décéda neuf mois plus tard à Paris.

11 RUE DE L'ÉCHAUDÉ (6e)
C'est en 1669 que cette rue prend son nom, en raison de la forme triangulaire d'un pâté de maisons qui évoquait aux riverains un «échaudé», un biscuit poché dans l'eau chaude avant d'être cuit au four. Les échaudés faisaient les délices des Parisiens depuis le XIIIe siècle.

12 SQUARE DES ÉCRIVAINS COMBATTANTS MORTS POUR LA FRANCE (16e)
Cet espace vert rend hommage aux 560 écrivains morts pendant la Grande Guerre (1914-1918), parmi lesquels Guillaume Apollinaire, Alain Fournier, Charles Péguy…

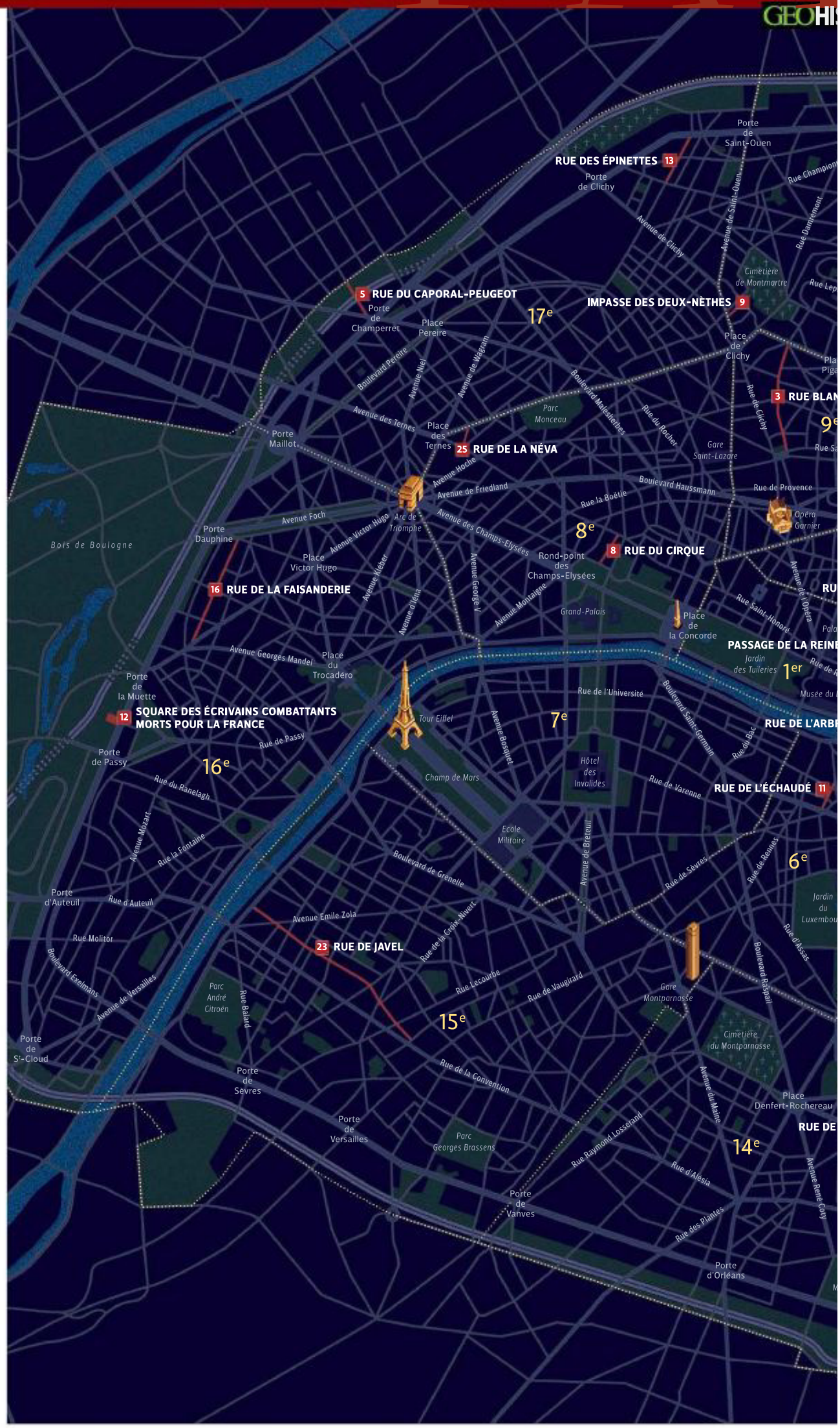
13 RUE DES ÉPINETTES (17e)
Elle fut baptisée ainsi en 1874, en référence à l'épinette blanche, un cépage de vigne autrefois cultivé dans le quartier des Batignolles.

14 RUE DE L'ESSAI (5e)
C'est dans cette petite voie, jouxtant l'ancien marché aux chevaux de Vaugirard, que les acheteurs testaient les bêtes en les faisant trotter et galoper.

15 RUE DE L'ESTRAPADE (5e)
Cette rue évoque le supplice de l'estrapade, infligé ici aux voleurs, et qui consistait à les suspendre par les bras à un poteau – en les lestant parfois de poids.

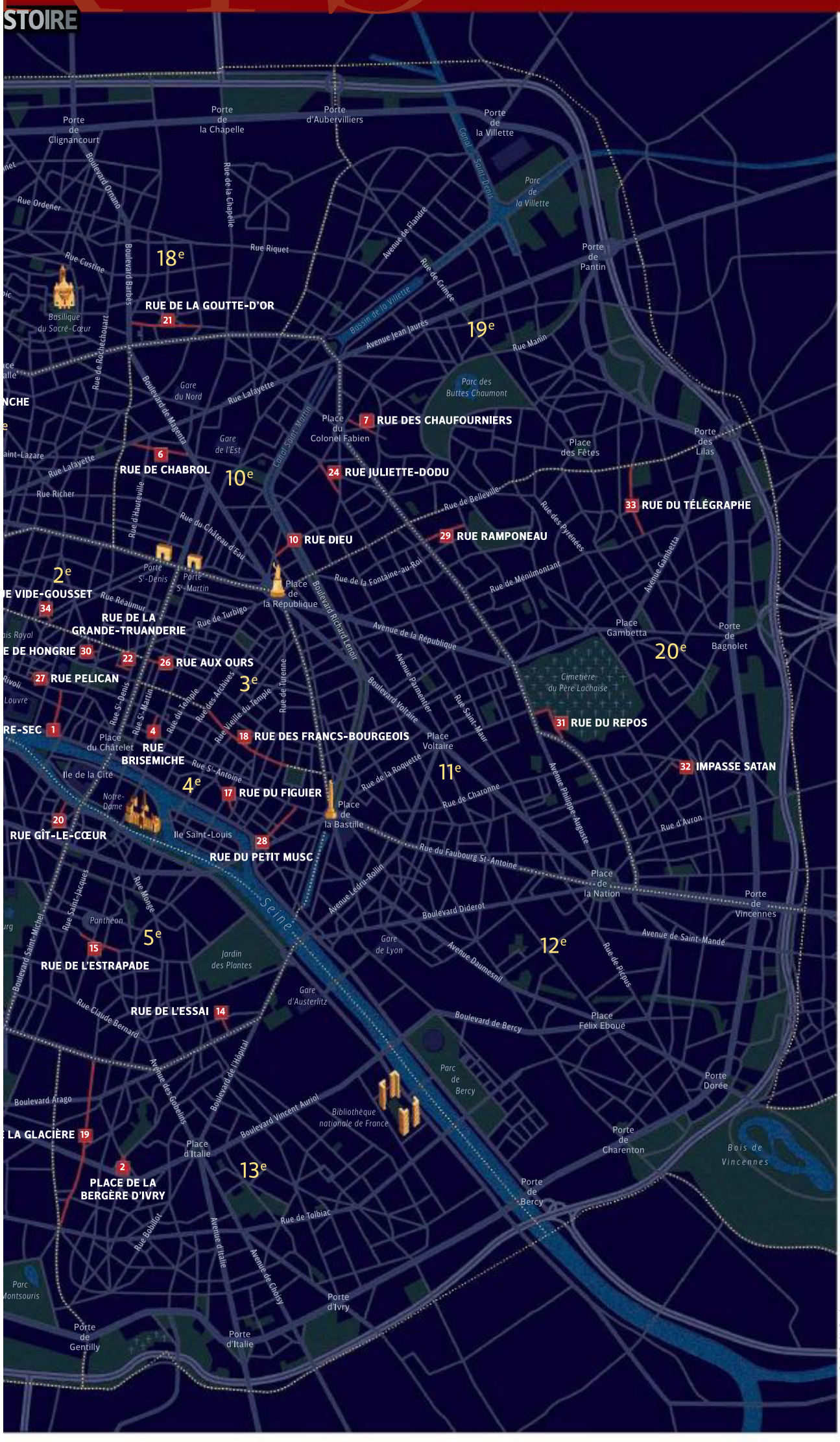
16 RUE DE LA FAISANDERIE (16e)
Elle abritait l'ancienne faisanderie du château de la Muette, un terrain où étaient élevés des faisans pour la chasse, sport prisé par l'aristocratie au XVIe siècle.

17 RUE DU FIGUIER (4e)
Un beau figuier y poussait jusqu'à ce que Marguerite de Valois (la reine Margot de Dumas) le fasse abattre en 1406, parce qu'il gênait le passage de son carrosse.



RUES DE PARIS

voies de la capitale ont de drôles de noms – qui cachent de drôles d'histoires...



18 RUE DES FRANCS-BOURGEOIS (3e)
En 1334, dans cette rue se sont installés des bourgeois miséreux, appelés «francs-bourgeois». Ce nom signifiait qu'ils étaient exemptés d'impôts en raison de leurs faibles ressources. Pendant la Révolution française, la rue devint la rue des Francs-Citoyens avant de reprendre son nom.

19 RUE DE LA GLACIÈRE (13e)
Ce chemin, au XVIIe siècle, conduisait aux étangs de la Bièvre qui gelaient l'hiver. La glace était alors récupérée et entreposée dans des puits maçonnés pour être utilisée l'été.

20 RUE GÎT-LE-CŒUR (6e)
Cette voie du XIIIe siècle doit son nom non pas à une triste histoire d'amour, mais à Gilles (ou Guy, un doute subsiste) le Queux, cuisinier du XIIIe siècle. Son patronyme, Gilles le Queux, s'est déformé avec le temps pour devenir Gît-le-Cœur. Au n° 9 se trouvait le Beat Hôtel où séjournèrent Allen Ginsberg, William Burroughs, ou encore Chester Himes.

21 RUE DE LA GOUTTE-D'OR (18e)
Ce nom rappelle la vigne qui, au Moyen Age, couvraient la plaine de Clignancourt et produisait un vin blanc appelé le «vin des roi» au temps de Saint Louis.

22 RUE DE LA GRANDE-TRUANDERIE (1er)
Les voleurs n'ont rien à voir avec son nom. Il provient plutôt d'un mot de vieux français «truage», qui signifiait «subside». Les marchands qui l'empruntaient pour se rendre aux Halles devaient en effet payer un droit d'entrée.

23 RUE DE JAVEL (15e)
Le petit port de Javetz au XVe siècle, au sud-ouest de la Seine, est devenu le village de Javelle, puis de Javel. Rattaché à Paris en 1860, on y trouvait une usine chimique produisant un désinfectant commercialisé sous le nom d'eau de Javel.

24 RUE JULIETTE-DODU (10e)
Cette rue a été baptisée, en 1910, en souvenir d'une employée des postes, Juliette Dodu, qui passait pour une espionne, héroïne de la guerre de 1870. On a découvert depuis que c'est son amant et directeur du «Figaro», Hippolyte de Villemessant, qui avait inventé ses exploits de toutes pièces. La rue a conservé son nom.

25 RUE DE LA NÉVA (8e)
C'est pour faire plaisir aux nombreux Russes blancs, émigrés après la révolution de 1917 et installés dans cette rue, qu'on l'a baptisée du nom d'un fleuve de Russie.

26 RUE AUX OURS (3e)
Un animal peut en cacher un autre : ce nom est une déformation de la «rue aux Oies», car de nombreuses rôtisseries étaient installées là.

27 RUE PÉLICAN (1er)
Repaire des prostituées au XIVe siècle, elle s'appelait la rue Poil au con. Nom obscène qui fut transformé en Pélican...

28 RUE DU PETIT MUSC (4e)
Elle aussi dédiée aux plaisirs, cette rue s'intitulait au XIVe siècle «Pute y muse», provenant de l'ancien français «muser» (flâner) avant de devenir «Petit-Musse», puis Petit Musc.

29 RUE RAMPONEAU (20e)
Ce Ramponeau, cabaretier à la Courtille, n'avait pas grand titre de gloire. Il vendait simplement, en 1760, du vin à bon marché. A Paris, il était courant d'attribuer le nom d'un habitant à sa rue. L'historien Alfred Fiero, spécialiste de l'histoire de la capitale, recense 74 rues baptisées ainsi dans le seul 20e arrondissement.

30 PASSAGE DE LA REINE DE HONGRIE (1er)
Dans cette venelle vivait une certaine Julie Bécheur, marchandes aux Halles, que tout le monde appelait «la reine de Hongrie», en raison de sa ressemblance avec Marie-Thérèse d'Autriche, reine de Hongrie et mère de Marie-Antoinette.

31 RUE DU REPOS (20e)
Il s'agit de repos éternel : la rue est voisine du cimetière du Père-Lachaise.

32 IMPASSE SATAN (20e)
Cette voie créée en 1898 fut nommé ainsi en 1907, sur la proposition d'un habitant facétieux en raison de sa proximité avec... le passage Dieu (du nom d'un habitant).

33 RUE DU TÉLÉGRAPHE (20e)
Elle doit son nom à la présence d'un télégraphe (au niveau du n° 40) installé par Claude Chappe en septembre 1792. C'est le point le plus haut de Paris avec une altitude de 128,508 mètres.

34 RUE VIDE-GOUSSET (2e)
Les nombreux vols commis chaque jour au XVIIe siècle désignèrent ainsi cette voie. En mars 1770, un plaisantin substitua au nom de Vide-Gousset celui de Terray, ministre des Finances de Louis XVI.

MAXIM'S DONNE LE TON

Au 3 de la rue Royale, le restaurant Maxim's était un haut lieu des Années folles. Sous la superbe verrière style 1900, le Tout-Paris dégustait des œufs de cailles au caviar, des crêpes «veuve joyeuse» ou un turban de figues aux framboises. C'est chez Maxim's que le champagne prit vraiment son essor, dans les années 1920, et devint la boisson synonyme de luxe et de fête.

LES ANNÉES CHAMPAGNE

A partir de **1920**, Paris oublie la guerre en s'étourdissant de jazz, de fox trot, de créations artistiques et de jolies femmes…

PAR VINCENT BOREL (TEXTE)

Maurice-Louis Branger/Roger-Viollet

Roger-Viollet

OISEAUX DE NUIT

Alice Prin – alias Kiki de Montparnasse (ici, à gauche d'Hermine David –, l'épouse du peintre Pascin) fut une grande animatrice du Paris de l'entre-deux-guerres. Après une enfance misérable, elle devint la muse, et parfois la maîtresse, d'artistes célèbres de l'époque comme Soutine, Utrillo, ou Foujita. Ses excentricités faisaient leur joie. Un jour, elle se baigna nue dans la vasque centrale de La Coupole.

UN CARNAVAL PERMANENT

Le couturier Paul Poiret (au centre, en clown hirsute tenant son chapeau sur sa poitrine) ne se contente pas de créer des robes haute couture. Il manie aussi les ciseaux pour le divertissement. Le 25 novembre 1925, le styliste organise une fête costumée pour célébrer la sainte Catherine, et réunit des personnalités du Tout-Paris, ses employés et leurs enfants. On reconnaît, assise par terre au centre, la danseuse Joséphine Baker.

Boris Lipnitzki/Roger-Viollet

La Grande Guerre est finie. Le monde respire. Paris retrouve le sourire. Cette guerre sera la «der' des ders». Il est temps de danser, de chanter, d'inventer un monde nouveau. L'époque a le goût de la vitesse : elle accélère. Dans les airs dégagés des escouades du Baron Rouge, l'as de l'aviation allemande, sur les océans libérés des mines et des sous-marins U-Boot, les échanges et les mélanges reprennent par dirigeables, avions et paquebots.

La Ville lumière de la Belle Epoque va inventer les Années folles, cette décennie de fête et d'invention esthétique. Mais pourquoi à Paris plutôt que dans le Berlin de la République de Weimar, à Londres ou Barcelone ? Parce que l'énergie créatrice n'y est jamais retombée. En 1913, le chorégraphe Vaslav Nijinsky et le musicien Igor Stravinsky ont provoqué un scandale retentissant avec leur «Sacre du Printemps», un ballet avant-gardiste. Le 18 mai 1917, Picasso, Cocteau et Satie ont rallumé la polémique en montant «Parade», un ballet cubiste au théâtre du Châtelet. Pourtant, on se battait encore à Verdun et Ypres. Le poète Tristan Tzara, venu de Suisse, est arrivé en 1919. Le mouvement Dada qu'il a fondé à Zürich multiplie les actions provocatrices : tracts, représentations théâtrales scandaleuses... Son énergie va contribuer à faire des Années folles un tourbillon.

Autre migration féconde : en 1920, le compositeur Darius Milhaud, secrétaire d'ambassade de Paul Claudel au Brésil, revient en France avec des musiques inouïes : samba, bossa nova. Elles trouvent un lieu d'expression dans le quartier de la Madeleine, au numéro 17 de la rue Duphot, le bar Gaya. A cette même date, une autre vague étrangère apporte une énergie inattendue. De 1920 à 1929, 15 000 Américains et Canadiens viennent s'installer à Paris quelques mois, voire quelques années. Ils et elles sont artistes, écrivains en herbe, ou fils de famille fortunés. Certains, comme Hemingway ont découvert la France comme «sammies», les soldats venus se battre en Europe lors de l'entrée en guerre des Etats-Unis. Tous sont aidés par un taux de change très favorable. «En ce temps-là, écrit Hemingway dans "Paris est une fête", deux personnes pouvaient, avec cinq dollars par jour, vivre confortablement en Europe et même voyager.» Paris est peu cher. Sans s'attabler chaque midi dans les restaus chics, comme Chez Michaud où l'Irlandais James Joyce et sa famille ont table ouverte, les huîtres de Chez Lipp ou le chablis de La Coupole restent abordables.

Ernest Hemingway, surnommé «Tatie» par son épouse, réside au 74, rue du Cardinal-Lemoine à partir de 1921. Il fréquente souvent le petit appartement de Gertrude Stein, figure marquante de l'avant-garde littéraire, installée à Paris depuis 1903. Elle est féministe et vit en couple avec son amie et secrétaire Alice B. Toklas. Poétesse parfois absconse, elle a le flair des grandes collectionneuses. Sur ses murs sont accrochées les œuvres de Juan Gris, Balthus, André Masson, Matisse... On y croise également le poète Ezra Pound dont les livres sont vendus, et surtout empruntés, à la librairie Shakespeare and Company, ouverte depuis 1919 par Sylvia Beach au 12, rue de l'Odéon, en face de la Maison des amis des livres, fondée par Adrienne Monnier. Ces deux lieux de Saint-Germain-des-Près sont le rendez-vous des auteurs et lecteurs anglophones, tel André Gide.

Cependant, l'épicentre de l'effervescence intellectuelle se situe un peu plus au sud de la rive gauche : c'est Montparnasse et ses ateliers d'artistes, pas toujours confortables mais spacieux et lumineux. La bohème colore ce quartier. Elle s'habille d'oripeaux extravagants. Les cheveux sont portés très longs sur des tuniques grecques. On affectionne également les vêtements de sport tout en couleurs et les galurins achetés chez le fripier. Plus c'est «outré», mieux c'est. Le dandysme d'avant-guerre a changé de style. Les corps étaient bedonnants et les poitrines creuses. Ils sont désormais sportifs avec des ventres plats et des carrures cintrées. Les cheveux des femmes raccourcissent à «la garçonne», scandaleuse coupe identifiant la femme émancipée, bisexuelle et libre. On se donne rendez-vous à La Coupole et à La Closerie en fumant des Gauloises, la concurrente des blondes anglaises.

C'est à Montparnasse que les artistes s'emparent de la nuit. La vie intellectuelle des années 1920 est essentiellement noctambule. Hanter les bars, ce n'est plus déchoir comme un poète maudit façon Verlaine qui éteignait son génie à coup d'absinthe, c'est au contraire s'engager dans la ronde de la renommée et de la réputation. Autant de cafés, autant de chapelles ! Attablés au Cyrano, André Breton et Philippe Soupault discourent, s'emportent et théorisent. A La Closerie des Lilas, Hemingway sirote une pinte de whisky préparée par André, son barman favori, en compagnie de Francis Scott Fitzgerald. Au Falstaff trônent Kiki, la reine de Montparnasse et modèle de Modigliani, Foujita, Man Ray – dont elle sera aussi la compagne. La description

DES CLIENTS BIENTÔT CÉLÈBRES

Le café de La Rotonde, à Montparnasse, réunit des créateurs venus du monde entier – ici, au centre, le peintre polonais Eugène Zak – pour participer à l'effervescence de la vie artistique parisienne. A la terrasse, Soutine apprenait le français en échange d'un café crème, et Modigliani faisait des portraits contre un plat chaud.

SUR LA PISTE DU BAL NÈGRE, ANDRÉ GIDE ET PICASSO REJOIGNENT JOSÉPHINE BAKER

qu'en donne John Glassco, un poète surréaliste canadien, est savoureuse : «Elle avait remplacé ses sourcils, épilés, par des lignes délicates et ondulantes semblables au tilde espagnol, noirci ses cils avec l'équivalent d'une cuillère à thé de mascara... Son visage était magnifique de n'importe quel angle, mais je le préférais de profil, quand il offrait la pureté linéaire d'un saumon farci.»

Des figures excentriques dominent ce Montparnasse nocturne, comme le docteur Maloney, «un petit homme dont le bleu des bajoues rasées de frais transparaissait sous la poudre de talc violette», poursuit John Glassco. L'homme n'a pas laissé d'œuvre littéraire, mais une réputation sulfureuse d'avorteur, de boxeur professionnel et de confesseur des amours malheureux. Il hante, en compagnie de ses amis artistes et noctambules le Gypsy Bar, boulevard Edgar Quinet. Autre roi de la fête : Jimmie Charters, qui travaille au Dingo Bar, rue Delambre. La milliardaire et mécène Peggy Guggenheim ne veut pas d'autre barman que lui pour ses soirées privées. Et Hemingway, encore lui, succombe si agréablement à ses cocktails qu'il acceptera de préfacer, en 1934, le livre de souvenirs que Charters publiera en anglais.

Montparnasse est trop petit pour des nuits si longues. Vers deux ou trois heures, les «Montparnos» prennent d'assaut les taxis traversant un Paris encore pavé de carrés de bois bitumeux, pour s'étourdir, à Pigalle, au Briktop's, le cabaret des travestis. Plus canaille encore : le Bal des Chiffonniers, l'un des premiers dancings homosexuels ouvert rue de Lappe, derrière la Bastille, bien avant le célèbre Balajo. Les petites frappes, les mondains en goguettes sont rejoints là, dans une ambiance électrique, par les artistes – après un détour par Le trou dans le mur, rue des Italiens, un bar glauque où se vendent opium, kif et cocaïne.

L'aimant le plus fort des nuits parisiennes, l'endroit où elles se finissent, est au 28, rue Boissy-d'Anglas, derrière les Champs-Elysées. C'est là qu'a ouvert, en 1922, Le Bœuf sur le toit, du nom d'une chanson brésilienne popularisée par Darius Milhaud. Le retentissement mondain de cet établissement est tel qu'il attire même Marcel Proust. Les danses y sont syncopées, désarticulées, déchaînées. La valse est morte, le corps se libère et se montre au dancing, situé au sous-sol du Bœuf. Murs couverts de laques aux couleurs vives, sol cimenté en rouge et noir, boule à facettes, alcôves discrètes. On mène des fox trot endiablés, on s'accroupit pour le one step qui se danse avec les jarrets et les coudes. C'est l'aventure française du jazz qui vient de commencer dans cette salle, sous les doigts des pianistes Jean Wiener et Clément Doucet. Avec les Américains sont arrivés de nombreux musiciens noirs qui trouvent en France une véritable liberté de création et de circulation. Deux ans après, né des mêmes rythmes, ouvre Le bal Nègre, situé de l'autre côté de la Seine, dans le 15e arrondissement. Sur sa piste se retrouvent cette fois Joséphine Baker, André Gide, le cinéaste Marc Allégret, le danseur Diaghilev et Picasso, Mistinguett et le poète Tristan Tzara. Le peintre Fernand Léger réclame d'entendre «Saint Louis Blues» en fendant une foule de belles habillées par Chanel. Car l'industrie vient aussi de révolutionner la mode. Inventée en 1884, et commercialisée au fil des années 1920, la soie artificielle, ou viscose, permet des coupes droites et ajustées qui moulent les fesses et les seins. Elles glissent sur le corps comme une seconde peau, lamée et indiscrète. Une tenue idéale pour danser le tango et découvrir parfois un tatouage maori, déjà très à la mode.

Ces dix Années folles vont passer comme une seule nuit. Et puis, en 1929, la crise boursière rattrape les Américains en goguette. Les parents coupent les vivres, les expatriés rentrent au bercail. Leur départ laisse Paris un peu groggy, mais les Années folles auront enfanté, entre autres, le jazz européen et le surréalisme. ■

VINCENT BOREL

AKG images

La complainte de la Butte
Tandis qu'Haussmann modelait les grandes avenues de Paris, Montmartre se couvrait, vers 1870, de bicoques à deux sous. Celles-ci offraient des loyers modiques aux pauvres et un refuge aux artistes nostalgiques du «vieux Paris». Mais à partir de 1909, le «Maquis», comme on appelait ce quartier, fut rasé. N'en reste aujourd'hui que quelques photos et les toiles de Maurice Utrillo.

Neurdein/Roger-Viollet

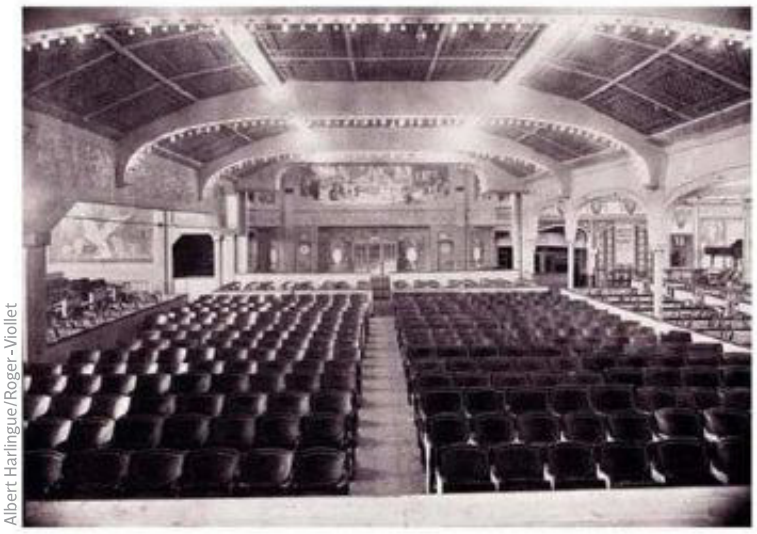
LES FANTÔMES DE PANAME...

Une ville peut en cacher une autre. Les palais, les théâtres, les églises que nous admirons ont pris la place d'autres édifices, aujourd'hui détruits. Visite dans ce Paris disparu.

PAR NICOLAS CHEVASSUS-AU-LOUIS, ÉLÉONORE CLOVIS, BALTHAZAR GIBIAT, CYRIL GUINET, JEAN-BAPTISTE MICHEL, HÉLÈNE STAES

LE THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA [1904-1967]

Ses loges étaient équipées de salles de bain



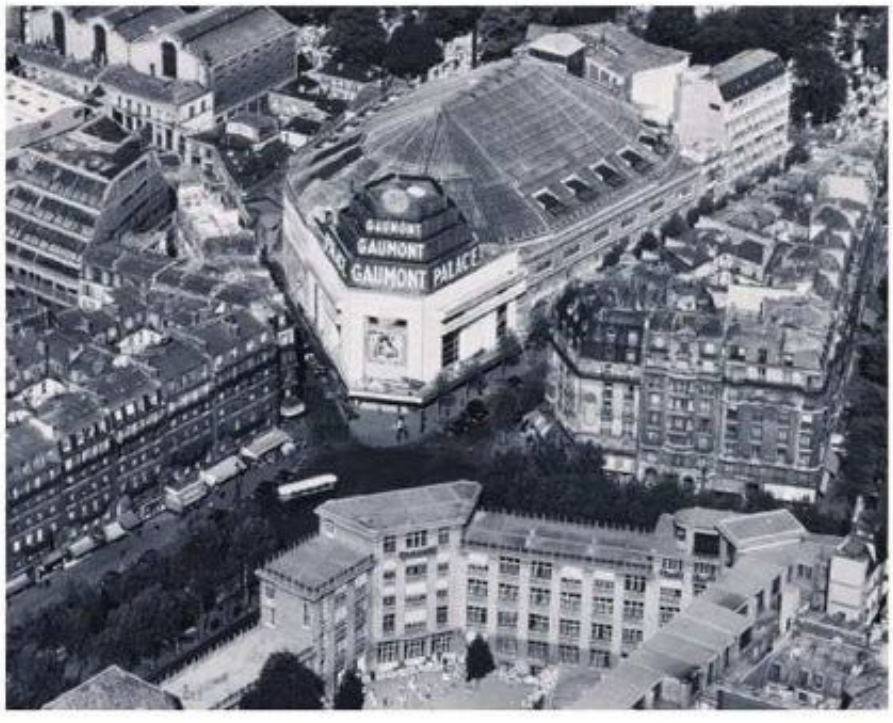
Albert Harlingue/Roger-Viollet

Mistinguett, Edith Piaf, Maurice Chevalier, Léo Ferré, Charles Aznavour, Jacques Brel, Georges Brassens, Johnny Halliday... Les monstres sacrés de la chanson française se sont produits dans cet ancien cirque, racheté et transformé en music-hall en 1904, puis reconstruit après un incendie, en 1925. Au fil des ans, sa scène de 400 m² accueille numéros de cirque, comme celui d'Houdini, le roi de l'évasion, opérettes et ballets. Elle dispose aussi d'un des plus grands écrans de cinéma de Paris. La salle de 2 800 places, conçue sans aucun pilier, de manière à favoriser la visibilité, est surmontée de deux balcons suspendus, et décorée de stucs dorés à la feuille d'or. Luxe suprême : les loges disposent chacune d'une salle de bain ! A cause peut-être de sa démesure, l'Alhambra peine à être rentable. Le music-hall souffre de la concurrence de la télévision et de la généralisation des disques microsillons. En 1967, le théâtre du 50, rue de Malte, dans le 11e arrondissement, est démoli. C'est aujourd'hui le siège des bureaux de Pôle Emploi spectacle. ■

LE GAUMONT PALACE [1910-1972]

6 000 sièges garnissaient le plus grand cinéma d'Europe

En 1914, il y avait près de 200 cinémas à Paris. Dont un géant. En 1910, l'industriel Léon Gaumont avait racheté l'hippodrome bâti pour l'Exposition universelle de 1900, au nord de la place Clichy, et ouvert une salle sur son emplacement. Ce fut immédiatement un immense succès. En 1931, d'énormes travaux embellirent le lieu : façade Art déco, climatisation, écran de 12 x 12 mètres et 6 000 fauteuils qui en faisaient le plus grand cinéma d'Europe (deux fois l'actuel Rex) et non «du monde», comme il s'en vantait. A sa clientèle populaire, le Gaumont proposait deux séances quotidiennes et des attractions. Puis vinrent le cinéma d'auteur, favorisant les petites salles et, à partir de 1971, les premières multisalles aux projections ultramodernes. Le merveilleux palace fut vendu et démoli en 1972. ■



Roger Henrard/Musée Carnavalet/Roger-Viollet

Rue des Archives/Tallandier

LE CIMETIÈRE DES INNOCENTS [1186-1780]

Les vivants venaient flirter au milieu des morts

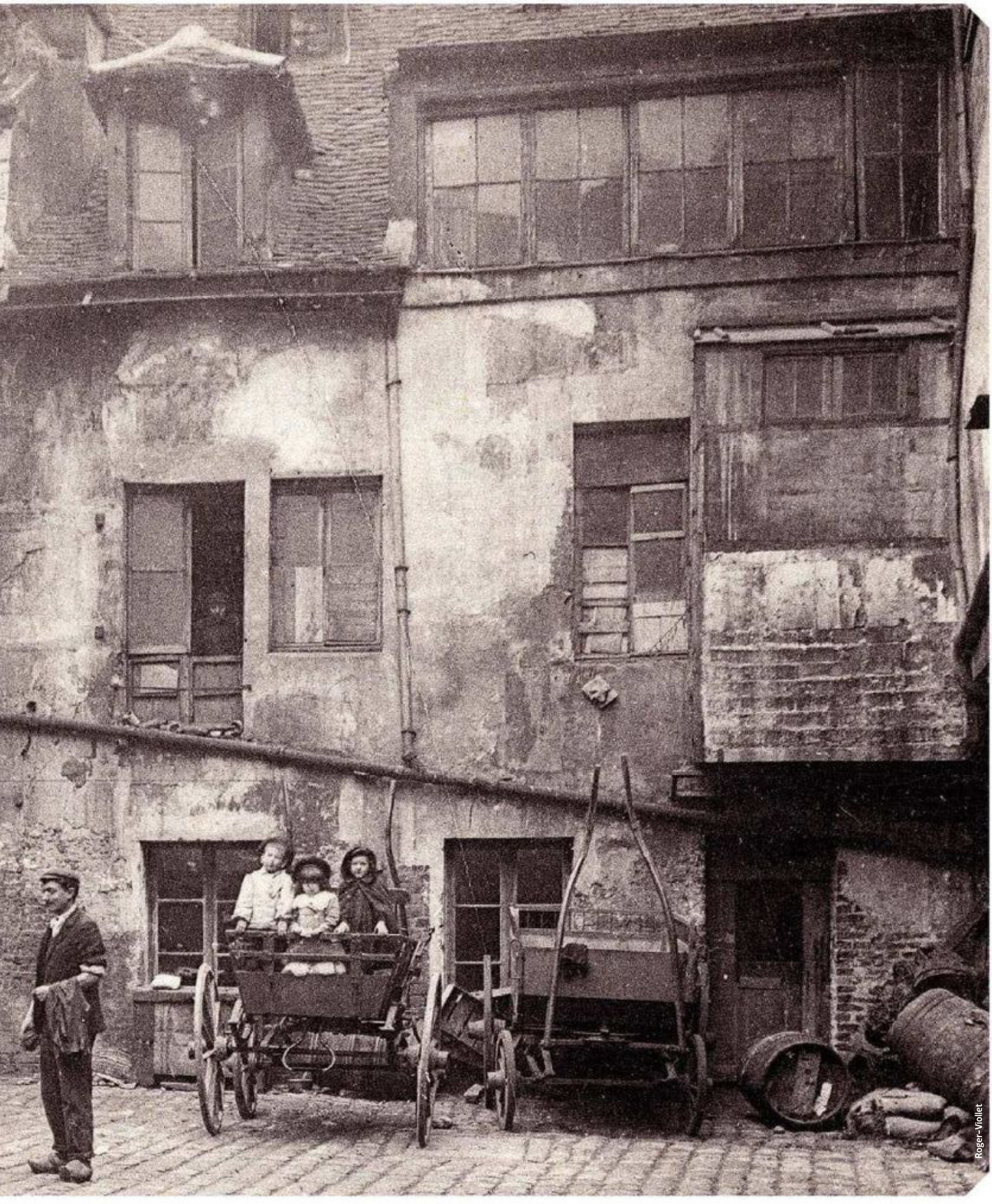
Avec l'extension de Paris, à partir du XIIe siècle, la nécropole des Champeaux (au niveau des Halles d'aujourd'hui), qui existait depuis l'époque gallo-romaine, se trouve intégrée à la ville. Pour la protéger des animaux, Philippe Auguste l'entoure d'un mur de 3 mètres de haut, en 1186. La date marque la naissance officielle du cimetière des Innocents, lieu emblématique du Paris médiéval, et où des générations de Parisiens seront enterrées. Seules de riches familles y disposent de caveaux en pierre. La majorité des défunts est entassée dans des fosses communes jamais refermées. Pendant les grandes pestes de 1418 et 1466, elles reçoivent jusqu'à 1 000 corps par jour. Au début du XIVe siècle, une galerie est construite autour du cimetière. Des combles y sont aménagés pour accueillir les excédents de restes mortuaires. Dans la galerie. on se promène, on se rencontre, on se courtise. Modistes, écrivains publics y tiennent boutique. La vie et la mort s'entremêlent dans l'abominable puanteur de la décomposition des corps. On vient de loin pour admirer la grande fresque de «La Danse macabre», peinte en 1429. Mais au XVIIe siècle, l'insalubrité du lieu commence à inquiéter. Des médecins de la faculté demandent la fermeture du cimetière, mais l'Eglise, attachée à la sainteté du lieu, s'y oppose. Et les corps continuent à s'entasser. En 1780, quand la décision de fermeture est prise, il ne faut pas moins de quinze mois pour transférer, par des convois funèbres accompagnés de prêtres, les 10 000 mètres cubes d'ossements dans les anciennes carrières de la Tombe-Issoire, dans le 14e arrondissement, devenues les Catacombes. ■

L'AUBERGE DU CHEVAL BLANC

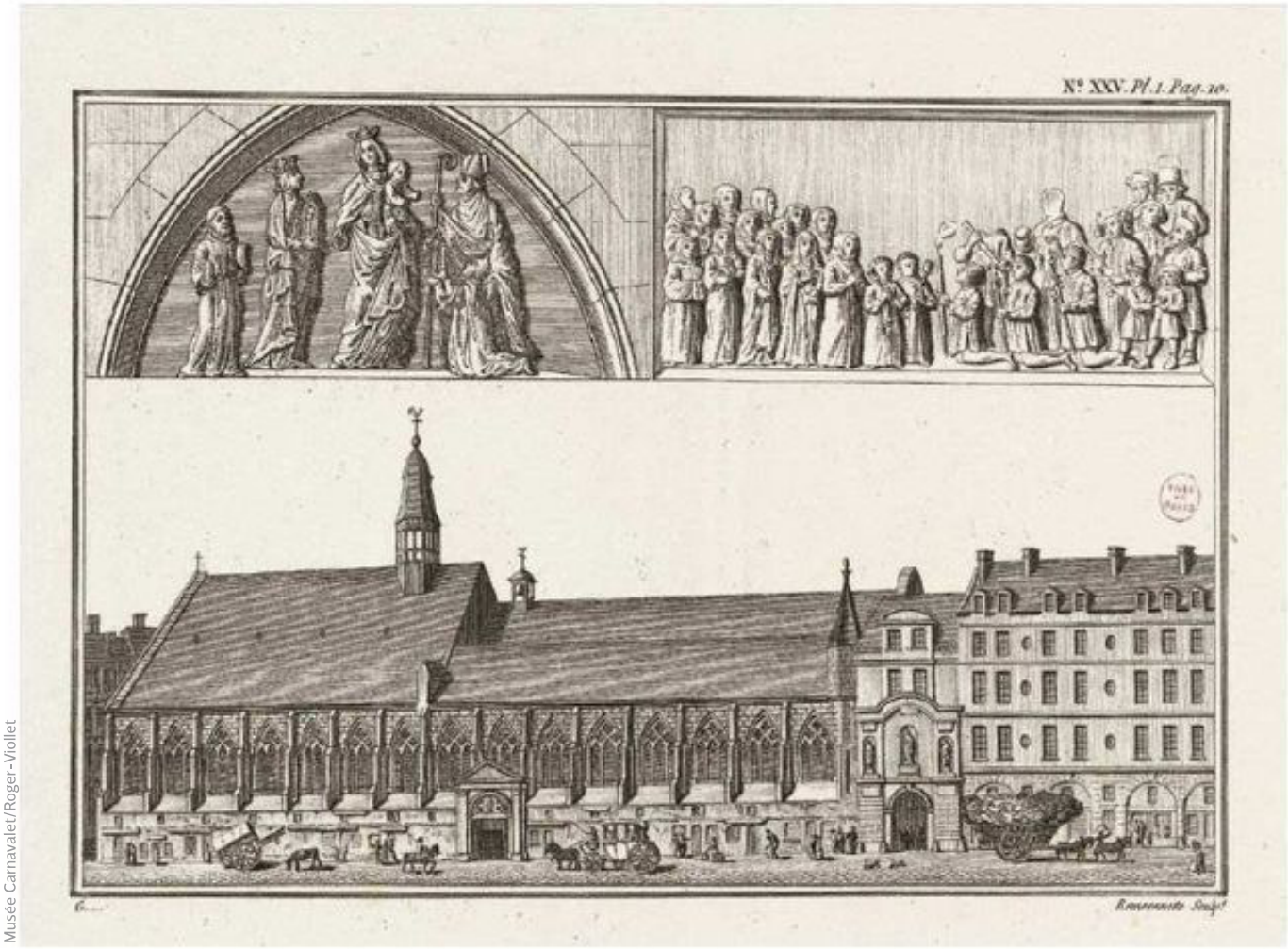
[vers 1650-1907]

Une halte sur la route des diligences

L'auberge, construite vers 1650, se situait au n° 5 de la petite rue Mazet, qui relie la rue Dauphine à la rue Saint-André-des-Arts. Qu'on n'en cherche plus les pierres : un restaurant universitaire a été construit à sa place. «Elle offrait, au cœur du vieux Paris et de la rive gauche, un des vestiges les plus curieux du passé, avec sa grande cour bordée d'écuries et de hangars», lit-on dans la notice du «Larousse illustré» du début du siècle. De là partaient les diligences desservant l'ouest de la France, l'Espagne et l'Italie. Des voyageurs s'y bousculaient, des animaux y erraient en liberté… Les sabots des chevaux sur les pavés, le grincement des essieux des coches faisaient un fracas de tous les diables. Théophile Gautier dans «Le Capitaine Fracasse» et les frères Goncourt dans leur «Journal» évoquent l'Auberge du Cheval blanc : juste en face, au n° 9 de la rue Mazet se dressait le restaurant Magny où se réunissait la fine fleur des lettres françaises sous le Second Empire. La fin des voitures à cheval dans Paris sonna le glas de l'Auberge. Elle fut détruite en 1907. ■



Roger-Viollet



Musée Carnavalet/Roger-Viollet

LE COUVENT DES GRANDS-AUGUSTINS

[1300-1797]

Le monastère où priaient les grands du royaume

Quai des Grands-Augustins, le n° 55 est un immeuble cossu. Dans sa cour-jardin, on peut admirer un haut mur avec un reste de pilastres, un soupçon de fronton et un splendide cadran solaire. Ce sont les seuls reliquats visibles du prestigieux couvent des Grands-Augustins. Pendant cinq siècles, de 1300 à 1797, de Philippe le Bel à la Révolution, ce gigantesque établissement, qui abritait les religieux de l'ordre de saint Augustin, fut l'un des ornements de la rive gauche. L'église, ce vaisseau gothique de 75 mètres de long, longeait le quai des Grands-Augustins. Derrière, les bâtiments du couvent s'étendaient jusqu'à la rue Dauphine et à la rue Christine.

Le monastère était un centre de la vie urbaine. Libraires, perruquiers et limonadiers avaient leurs échoppes le long de l'église. Et tout au long des siècles, d'importantes cérémonies religieuses et politiques se déroulèrent dans les vastes salles du couvent. Le clergé de France s'y rassemblait tous les cinq ans. Henri III, en 1578, y fonda le Saint-Esprit, qui allait devenir le plus important ordre de noblesse du royaume. Marie de Médicis y fut proclamée régente à la mort d'Henri IV. Louis XIII choisit également d'y être reconnu comme roi. A la frontière du spirituel et du temporel, le portail de l'entrée principale du couvent était surmonté, au XVIIe siècle, des statues de la Vierge, de Philippe le Bel et de Louis XIV... Tout cela vola en éclat à la Révolution. Les ordres religieux étant supprimés, les moines du couvent furent dispersés. Les bâtiments furent rapidement détruits. Ils cédèrent notamment la place à une halle à la volaille et au gibier. ■

LE BAL BULLIER [1847-1940]

Pour un franc, on s'étourdissait au son de la polka

Le bal Bullier a illuminé les nuits de Montparnasse et du Quartier latin pendant près d'un siècle. «Le Vieux Bullier au plaisir nous convie/ Environné d'un essaim de Vénus», chantait un chansonnier à succès du XIXe siècle. François Bullier, employé d'un bal du Montparnasse, acquiert en 1847, avenue de l'Observatoire, le bal de la Chartreuse qui peine à trouver sa clientèle. De vastes travaux sont entrepris, inspirés par la vogue de l'orientalisme. Des lampes à gaz en forme de gerbes et des girandoles en verre coloré ornent les bosquets des jardins, inspirés de ceux du palais de l'Alhambra à Grenade. Tout autour, une haie de lilas plantés par Bullier donne au lieu son nom : La Closerie des Lilas, d'après la chanson «La Closerie des Genêts», alors en vogue, auquel il ajoute son nom, Jardin Bullier. A ses débuts, l'établissement ouvre dès neuf heures du matin dans une ambiance campagnarde. Sur les balançoires des jardins s'assoient les dames, alors que les habitués jouent aux quilles, au billard, et s'exercent au tir à l'arc ou au pistolet. Dans la grande salle, le bal est ouvert toute l'année, pour la modique somme de un franc l'entrée. C'est un succès. On y danse la mazurka puis la polka. On y rencontre des étudiants, des commis de magasins, des femmes de chambre, des cuisinières, et aussi des artistes de Montparnasse. Mais à partir de 1859, le bal n'ouvre plus qu'en soirée, les dimanche, lundi et jeudi, recentré sur la danse. Il passe alors pour un lieu où la prostitution a pris le pas sur la fantaisie des grisettes.

Bullier y reçoit des écrivains à dîner, tels Dumas fils ou Henry Murger, l'auteur de «Scènes de la vie de bohème» qui inspirera à Puccini son opéra «La Bohème». Malgré la mort de son fondateur en 1869, le bal Bullier reste un lieu en vue. Gambetta est un habitué et la peintre Sonia Delaunay y danse le tango tous les jeudis. Réquisitionné en 1914 pour confectionner les uniformes des poilus, il rouvre la paix revenue, mais la concurrence des parcs d'attractions comme le Luna Park de la Porte Maillot aura raison de son succès. Fermé en 1940, il est ensuite démoli pour permettre la construction du centre Bullier, qui propose des services aux étudiants. Mais de l'autre côté de l'avenue de l'Observatoire un célèbre café a repris son nom de Closerie des Lilas. ■

Neurdein/Roegr-Viollet

Gusman/Leemage

L'HÔTEL DU PETIT-BOURBON

[Vers 1310-1758]

Louis XIV y dansait le menuet en public

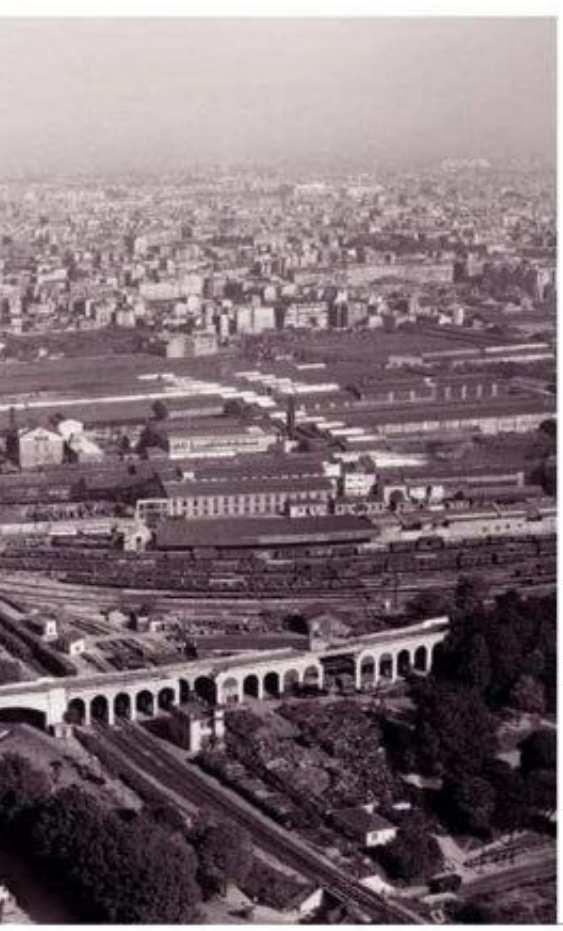
Le 28 novembre 1615, toute la Cour se presse à la grande fête célébrant les noces de Louis XIII et Anne d'Autriche, organisée dans l'hôtel du Petit-Bourbon. Ce dernier, construit au XIVe siècle par Louis II de Bourbon, est situé juste en face du Louvre, le long de la Seine. Sa splendide pièce de 68 mètres de long et de 13 mètres de large, ornée de colonnades et couverte de dorures, a accueilli les Etats Généraux en 1614. C'est la plus belle salle de spectacle de Paris. Et c'est précisément ce qui fait défaut au vieux palais du Louvre pour célébrer, comme il se doit, la cérémonie de mariage de Louis XIII.

LES USINES CITROËN [1915-1982]

Le temple de la Traction Avant

André Citroën est du genre à voir les choses en grand. En 1915, cet ingénieur polytechnicien acquiert un vaste terrain en bord de Seine, alors occupé par des jardins potagers, pour y installer une fabrique d'obus. La paix revenue, il reconvertit son usine dans l'automobile. L'homme a voyagé aux Etats-Unis et visité les usines Ford. Il en a retenu une idée clé : standardiser la production pour permettre de baisser les prix et ainsi étendre le marché. Le «Type A» sort des usines du quai de Javel en 1919. C'est le premier véhicule produit en série en France. Immense (55 000 m^2), lumineuse, l'usine ultramoderne dispose d'une cantine et de vestiaires avec douches. En 1929, plus de 25 000 ouvriers – dont Missak Manouchian, le futur héros de la Résistance, immortalisé par le poème «L'Affiche rouge» d'Aragon – y travaillent pour sortir 300 véhicules par jour. Manager de talent, Citroën soigne sa publicité. En 1927, il reçoit Charles Lindbergh juste après sa traversée historique de l'Atlantique. Puis il lance l'emblématique Traction Avant, qui «dompte la force centrifuge» comme le proclame son slogan. Mais la crise des années 1930 le conduit à déposer le bilan. En 1935, Michelin rachète l'entreprise, mais l'usine du quai de Javel ne redémarre vraiment son activité qu'après la guerre, avec la production de la DS. Javel a perdu son statut de vaisseau amiral : l'usine n'est plus alors qu'un des nombreux sites du groupe Citroën. La célèbre 2 CV est, par exemple, montée à Levallois. En avril 1975, la 1 333 755e et dernière DS sort des usines Citroën du quai de Javel. C'est le début de la fin pour le plus grand site industriel de Paris, qui, reconverti dans les activités administratives, fermera définitivement en 1982. ■

L'hôtel du Petit-Bourbon restera lié, surtout, à l'histoire de la dramaturgie française sous Louis XIV. Corneille y donne en 1650 la première de son «Andromède». Il accueille aussi le tout jeune Roi-Soleil, féru de danse, qui vient y exécuter le menuet en public. C'est là enfin qu'un certain Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, s'installe avec sa troupe en octobre 1658 pour y faire ses débuts à Paris. Il y met en scène «Les Précieuses ridicules». Ces belles heures prendront vite fin. Le 11 octobre 1660, le surintendant des bâtiments du Roi se présente, accompagné d'ouvriers, pour entamer la démolition de l'hôtel du Petit-Bourbon : la grande colonnade du Louvre doit être édifiée à sa place. Molière, qui n'a pas été prévenu, court se plaindre au roi. Il obtient en compensation la salle voisine du Palais-Royal. Mais le centre de gravité de la vie de cour se déplace bientôt vers Versailles. Ce qui reste de l'hôtel du Petit-Bourbon est transformé en écuries de la Reine, avant d'être définitivement rasé en 1758. ■



Roger Henrard/Musée Carnavalet/Roger-Viollet

Roger-Viollet

LE PALAIS ROSE [1896-1969]

Le cadeau d'une milliardaire

Ce somptueux hôtel particulier, bâti au niveau de l'actuel 50 avenue Foch, dans le 16e arrondissement, est né d'un beau mariage : celui d'un éminent descendant de l'aristocratie française, le comte Boniface de Castellane, et de l'héritière d'une des plus grandes fortunes des Etats-Unis, Anna Gould, fille d'un magnat des chemins de fer. Nous sommes en 1895. On prête au mondain Boni ce mot drôle et méchant sur son épouse : «Elle est belle vue de dot.» La fortune d'Anna lui permet d'édifier, de 1896 à 1902, le palais Rose, inspiré du Grand Trianon de Versailles. Son maître d'œuvre, Paul Ernest Sanson, en reprend, sur la façade, les pilastres en marbre rose dont le palais tire son nom. L'hôtel particulier compte une centaine de pièces et la salle à manger peut accueillir 180 invités. Il possède un théâtre privé et un jardin d'hiver avec vue sur des jardins à la française. Boni de Castellane, qui inspirera un personnage, celui de Saint-Loup, à Marcel Proust, offre au Tout-Paris des fêtes somptueuses. Le salon des Arts, comme le salon de la Guerre du Roi-Soleil, permet à Castellane d'exposer ses toiles de maîtres et son mobilier du XVIIIe siècle. Mais la famille américaine d'Anna n'apprécie guère de voir sa fortune dilapidée par un dandy parisien. En 1906, les époux divorcent. Adieu fêtes dispendieuses ! Le palais connaît une nouvelle, mais fâcheuse, heure de gloire entre 1940 et 1944, où le général von Stüpnagel, commandant du «Gross Paris», y établit ses appartements. En 1962, un an après la mort d'Anna Gould, une demande de classement au patrimoine est déposée. Las ! L'Etat lui refuse ce statut «en raison de son absence de valeur archéologique» ! Traduisez : le palais Rose n'est qu'un faux, une imitation de Versailles. Il est démoli, en 1969, par un promoteur immobilier. ■

LE PALAIS DES TUILERIES [1594-1883]

Le peuple parisien en a chassé deux rois

Sur cette demeure royale, il a toujours flotté un parfum de mauvais présage. Avant la Révolution, elle n'est presque pas occupée par les souverains, pas même par Catherine de Médicis qui l'a fait édifier en 1594. Le palais des Tuileries n'accueille la famille royale que de manière contrainte, quand Louis XVI et les siens sont ramenés de force de Versailles, le 6 octobre 1789. Malgré cette inauguration peu plaisante, rois et empereurs s'y installent ensuite de leur plein gré, de Bonaparte à Louis XVIII, qui y meurt en 1824. Le palais est épisodiquement le théâtre d'émeutes et de pillages : Louis XVI en 1792, Charles X en 1830 et Louis-Philippe en 1848 en sont chassés par le peuple. Pendant la Commune de Paris, les insurgés transforment le palais en salle de spectacles. Mais lors de la Semaine sanglante, au cours de laquelle les Versaillais attaquent la ville rebelle, des Communards décident d'incendier le palais. Du pétrole est projeté sur les murs, un baril de poudre est déposé dans le vestibule. Le 23 mai 1871, l'incendie commence alors que l'on se bat dans Paris. Il ne s'éteint que trois jours plus tard. Les députés décideront en 1883 de raser les ruines. ■

Musée Carnavalet/Roger-Viollet

LE VÉLODROME D'HIVER [1910-1959]

Il accueillait les grandes kermesses du sport

Dans les gradins, un gars interpelle une femme en chapeau : «Ote ton galure : on n'voit plus les écureuils !» Les écureuils, ce sont les cyclistes qui tournent sur la piste. Les haut-parleurs diffusent un air de musette interprété par Fredo Gardoni «le Magnifique», 1,80 mètre pour 140 kilos, accordéon compris. Soudain, la voix de Georges Berretrot, le speaker, résonne dans le stade : «Sur les 20 prochains kilomètres, une prime de 20 000 francs est offerte par les papiers à cigarettes OCB ! crie-t-il. Vous aimez vous les rouler, alors choisissez…» Et la foule en chœur scande : «OCB ! OCB !»

Nous sommes au Vel'd'Hiv, dans les années 1930, le lieu qui réunit le Tout-Paname et le Tout-Paris. Le stade couvert, situé sur le boulevard Grenelle, a été inauguré le 13 février 1910. Ses gradins de briques et de béton peuvent accueillir 17 000 spectateurs. Des piliers gigantesques soutiennent la verrière qui inonde la salle de lumière. Lorsque la nuit tombe, les 1 235 lampes à arc suspendues au plafond prennent le relais.

En 1913, on y organise pour la première fois une «course à l'américaine», une épreuve d'endurance qui voit, durant six jours et six nuits, des coureurs, par équipe de deux, se relayer sans discontinuer. Un orchestre anime la compétition. Le succès est immédiat. Chaque année, au mois de mars, ouvriers, petits commerçants, artisans se retrouvent dans les «étagères». Personnalités en vue, banquiers, hommes d'affaires sont réunis, eux, dans les loges et le restaurant chic installés sur la pelouse, au centre de la piste. Les belles en robe de soirée lancent des bouquets de violettes aux coureurs. Il arrive qu'en retour, des plaisantins leur balance des petits suisses depuis les gradins.

Le 16 juillet 1942, le vélodrome devient le théâtre d'un drame effroyable. Plus de 13 000 juifs, hommes, femmes et enfants, y sont détenus avant d'être envoyés dans les camps de la mort. Mais la paix revenue, le Vel'd'Hiv reprend ses activités comme si de rien n'était. A nouveau, on entend crisser les boyaux des vélos sur la piste et l'accordéon résonner dans les haut-parleurs. C'est une jeune femme au teint de porcelaine et aux cheveux d'un roux flamboyant qui fait désormais valser les «populos». Yvette Horner n'est pas la seule vedette à fréquenter le Vel'd'Hiv. Edith Piaf, Yves Montand et bien d'autres viennent volontiers pousser la chansonnette… Georges Berretrot, indéboulonnable maître de cérémonie en smoking noir et œillet rouge à la boutonnière, désigne à chaque édition la Reine des Six jours. L'actrice Pauline Dubost, Edith Piaf ou encore Annie Cordy ont remporté cette distinction.

Le 11 mai 1959, le Vélodrome accueille un gala de boxe : le Français Alphonse Halimi terrasse le Philippin Al Asuncion en cinq rounds. C'est son dernier spectacle : le temple du sport et de la fête succombe à la frénésie immobilière. Dès le lendemain, les pioches attaquent les murs. A la place du Vel'd'Hiv se dressera bientôt le siège de la DST, le contre-espionnage français. ■

Keystone

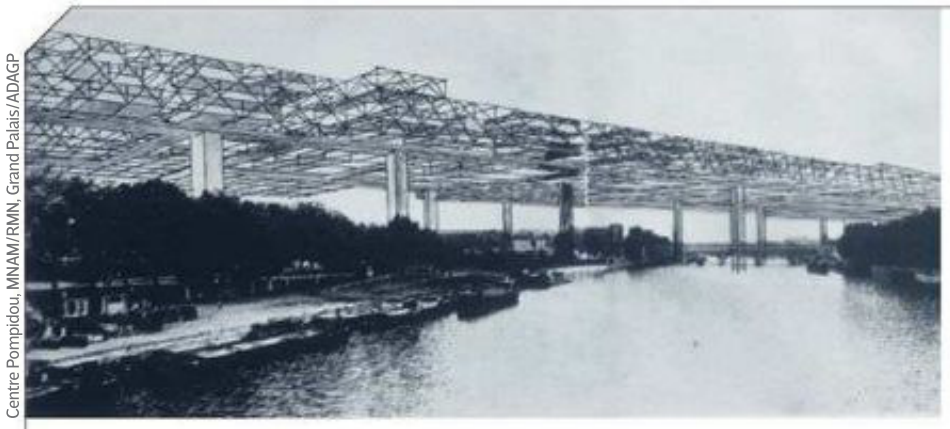
Pierre Emonts/Musée Carnavalet/Roger-Viollet

LA PRISON SAINTE-PÉLAGIE [1662-1899]

Ses murs ont enfermé les plus brillants esprits

En ce 26 juillet 1794, des cris de joies s'échappent des cellules : Robespierre est tombé ; les détenus sont sauvés de l'échafaud. Mais la fin de la Terreur ne signifie pas la fin de la prison Sainte-Pélagie. Pendant plus d'un siècle, ses murs verront défiler les esprits les plus brillants... et les plus censurés ! Daumier, Courbet, Nerval, Raspail, Vallès, Proudhon… La liste des VIP de Sainte-Pélagie est longue, au point que Dumas la qualifie de «bottin mondain».

Edifiée à Paris en 1662, à l'angle de la bien nommée rue de la Clef et de la rue du Puit-de-l'Ermite, Sainte-Pélagie a d'abord été une fondation religieuse où des femmes «de mauvaise vie» étaient reçues, de gré ou de force. Puis, reconvertie en prison en 1792, elle accueille des droits communs et surtout des politiques, hommes et femmes réprouvés par les régimes successifs. Révolutionnaires et royalistes se croisent ainsi dans les couloirs, résonnant de leurs discussions ou de leurs chants politiques. Il faut dire qu'un régime spécial est bientôt aménagé pour les détenus politiques. Dispensés de travail à partir de 1831, ils ont tout le loisir de circuler d'une cellule à l'autre, d'échanger leurs idées... et de poursuivre l'œuvre qui les a fait arrêter. Proudhon écrit ainsi quelques livres, Vallès fonde une gazette, tandis que d'autres décorent les murs de leur cellule de chansons ou dessins satyriques. Avec le temps, la tolérance et la confusion sont telles que certains trouvent refuge dans la prison ou rechignent à en sortir, tel ce détenu à la recherche des bains qui, se retrouvant dans la rue suite à l'erreur d'un gardien ivre, frappe à la porte pour rentrer ! Personne ne s'étonne donc quand, en 1899, le gouvernement ordonne finalement la fermeture et la destruction de Sainte-Pélagie. ■



Centre Pompidou, MNAM/RMN, Grand Palais/ADAGP

Des IMMEUBLES suspendus en l'air

L'architecte Yona Friedman imagina en 1964 une ville sur pilotis se superposant à Paris et permettant ainsi de multiplier sa surface. Des pylônes devaient soutenir quatre étages de galeries et d'habitations. Yona créa ce photomontage saisissant... mais n'alla (heureusement) pas plus loin.

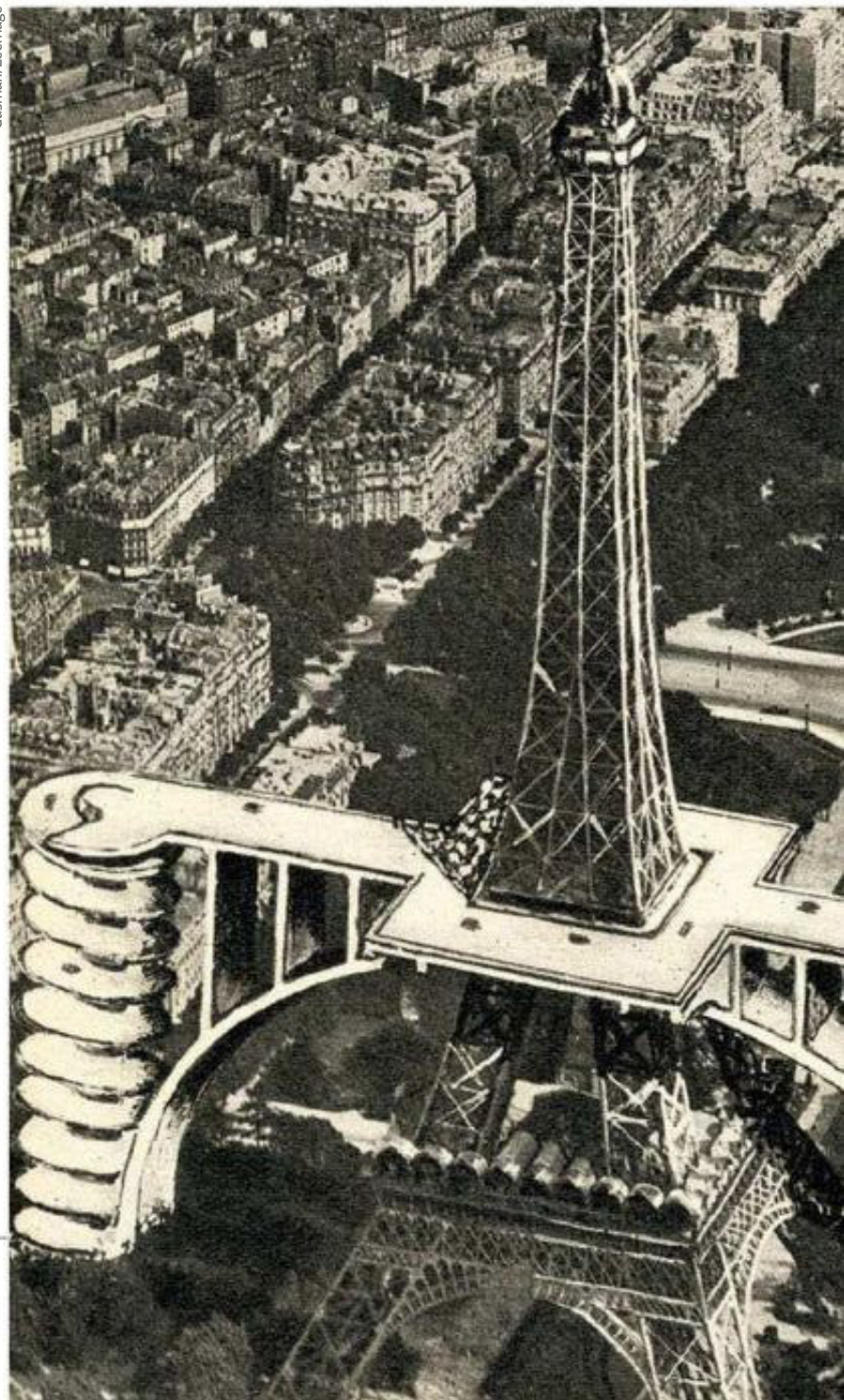
LES **PROJETS FOUS** AUXQUELS

De tout temps, Paris a fait rêver les architectes. Mais ils n'étaient pas toujours bien

Une STATUE géante coiffant deux ponts

Que serait Paris sans les réalisations architecturales initiées par Napoléon Ier ? Les canaux de l'Ourcq, de Saint-Martin et de Saint-Denis, l'église de la Madeleine, la fontaine de la place du Châtelet, et évidemment l'Arc de triomphe de l'Etoile immortalisent l'Empereur. Mieux vaut sans doute, en revanche, que cette statue colossale, reliant deux ponts en plein milieu de la Seine, n'ait jamais vu le jour. Dans ce dessin, œuvre d'un admirateur anonyme de l'Empereur, ce dernier surplombe la ville, paré de tous les attributs du pouvoir. Glaçant.

Musée Carnavalet/Roger-Viollet



Gusman/Leemage

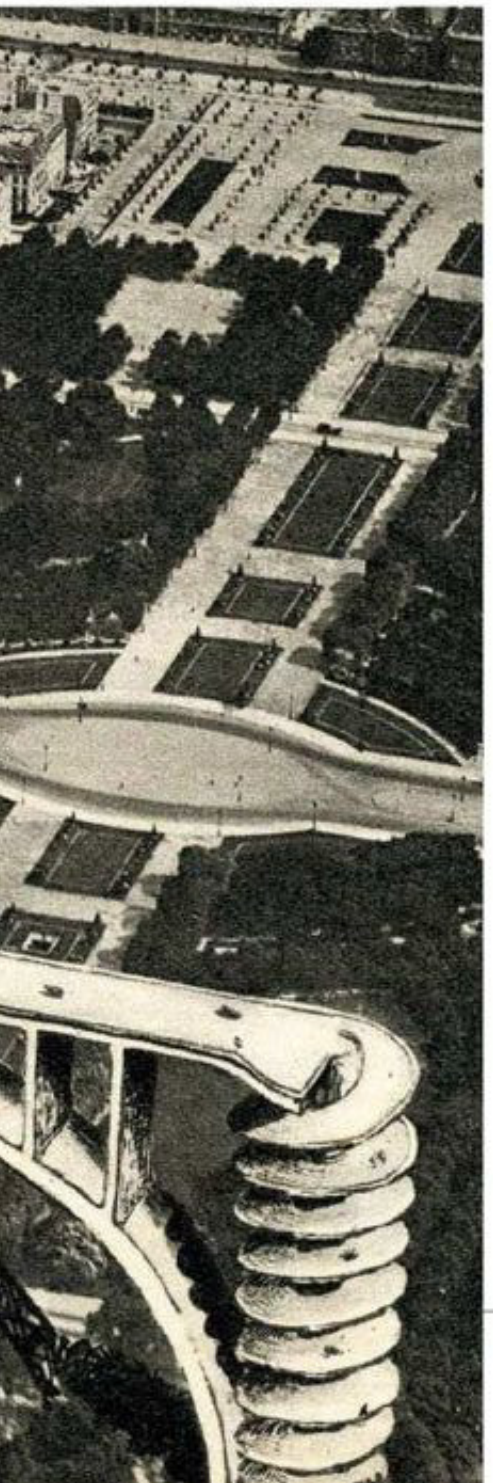
Musée Carnavalet/Roger-Viollet

Un ÉLÉPHANT en bronze à la Bastille

Napoléon Ier imagina cet éléphant de 15 mètres de haut pour combler le vide laissé par la destruction de la prison de la Bastille. L'ouvrage fut commandé en 1808. L'animal en bronze devait servir de fontaine… mais à la chute de l'Empire, le projet fut arrêté. Cependant, une maquette en plâtre grandeur nature avait été dressée et subsista longtemps aux abords de la place. Gavroche y trouve refuge, dans «Les Misérables». Elle fut détruite en 1846.

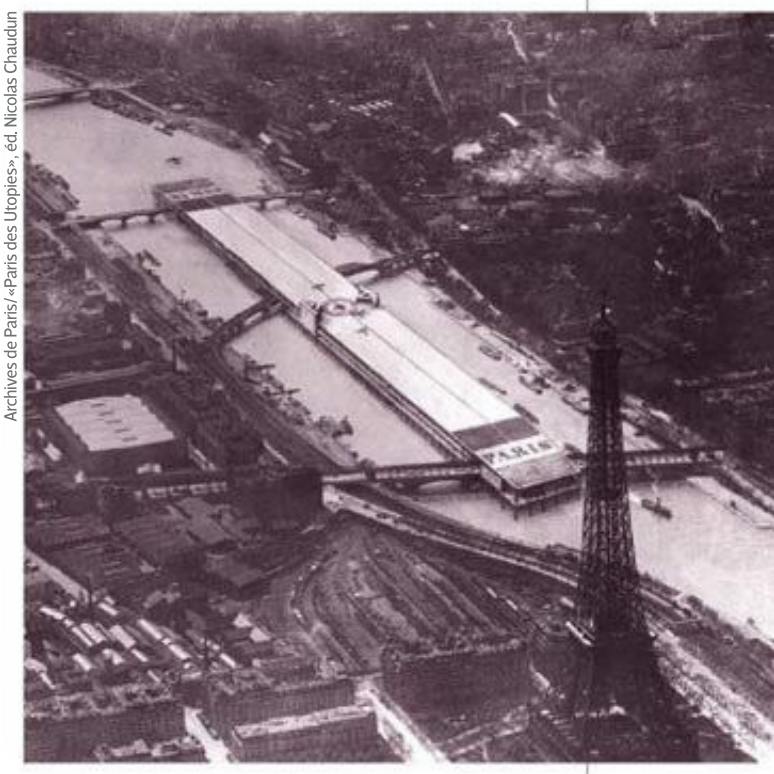
LA CAPITALE A ÉCHAPPÉ

inspirés. Un livre* retrace leurs audaces. **PAR CLAIRE LECŒUVRE**



Un PARKING sur la tour Eiffel

La tour Eiffel a excité l'imagination de bien des architectes. L'un d'entre eux, André Basdevant, rêvait d'y monter au volant d'une voiture. Il voulait la ceindre d'une plateforme, située au deuxième étage, soit à 115 mètres de haut, qui aurait été accessible par deux rampes hélicoïdales dressées des deux côtés. Malgré son ingéniosité, André Basdevant fut renvoyé à ses études…



Archives de Paris/«Paris des Utopies», éd. Nicolas Chaudun

Un AÉRODROME au milieu de la Seine

Ce projet fou, proposé en 1932 par l'architecte André Lurçat au conseil municipal de Paris, devait permettre à de petits avions de faire la navette entre le cœur de la ville et l'aéroport du Bourget. La plateforme supérieure, servant de piste, aurait été posée sur des pylones, au-dessus de l'île aux Cygnes. D'énormes monte-charges étaient prévus pour transporter les avions de la piste aux garages, situés juste en dessous, sur l'île. Le projet fut abandonné notamment parce qu'il aurait obligé à abattre des arbres, mais aussi à cause des nuisances sonores redoutées. Et puis ce fut sans doute, surtout, affaire de bon sens…

* «Paris Utopie», éditions Nicolas Chaudun, 216 pages, 42 €. Lire notre article sur ce livre page 102.

SOUVENIRS

EDGAR MORIN, LA VIE D'UNE RIVE À L'AUTRE

Du Ménilmontant de son enfance au Quartier latin de 2013, le sociologue rend hommage à sa ville dans son dernier livre.

Le 5 juin 2012, dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, Bertrand Delanoë remettait à Edgar Morin la médaille de Vermeil de la Ville de Paris. En remerciement, le sociologue et philosophe prononça un discours sur «(ses) différents Paris» – évocation qui lui a donné l'idée d'un livre : «Mon Paris, ma mémoire». «Tout a changé et rien n'a changé», résume-t-il. Il faut juste oublier les téléphones mobiles, les ordinateurs, Internet, Google et admettre qu'en dépit de cette technologie, on ne se comprend pas mieux en 2013 qu'en 1931, quand un petit garçon de 10 ans, jouant dans un square en bordure du cimetière du Père-Lachaise, vit surgir devant lui son père tout habillé de noir. «C'est la mort de ma mère qui m'a fait devenir parisien.»

Né rue Mayran, dans le 9e arrondissement, l'enfant s'installe alors chez sa tante, rue Sorbier, à Ménilmontant. Il trouve refuge dans un Paris aux portes sans digicodes, aux rues encore pavées, que parcourent des voitures de livraison tirées par des chevaux, où retentissent les appels du vitrier, où l'on se parle d'une fenêtre à l'autre, où l'on file sur les boulevards dans des tramways à deux wagons, où il arrive qu'on se glisse, entre Pigalle et Blanche, dans des «petits cinémas cochons» qui ne sont pas encore des sex-shops.

Puis, c'est la guerre, et la Résistance. Edgar Nahoum devient Edgar Morin, et Paris une ville dangereuse. Malgré les risques et l'angoisse, il se souvient d'avoir été «d'une certaine façon heureux, comme participant à une formidable solidarité anthropologique». Il échappe à plusieurs souricières, dont l'une, avec François Mitterrand, rue Dupin (6e arr.). La Libération, «véritable extase historique», le voit descendre les boulevards, debout dans une voiture ouverte, avec le drapeau tricolore, sous les vivats de la foule.

L'après-guerre, pour Edgar Morin, c'est Saint-Germain-des-Prés et le groupe de la rue Saint-Benoît, qu'anime une séduisante jeune femme, Marguerite Duras. C'est aussi la Guerre froide. Des lieux s'ouvrent dans Paris, comme des «trous noirs qui pouvaient vous engloutir et vous faire disparaître». Tel le Centre culturel hongrois, où travaille son ami François Fejtö, qui craint d'y être enlevé, pour être envoyé à Budapest. Le sociologue aide le futur historien des démocraties populaires à s'en échapper. En 1951, Edgar Morin est exclu du parti communiste. La même année, il entre au CNRS et commence à développer, contre tous les dogmatismes, sa fameuse «pensée complexe». Marié et père de deux filles, il vit en banlieue, à Vanves puis à Rueil, avant de revenir à Paris en 1957, rue Soufflot, où il échappe de peu à un attentat de l'OAS, mouvement qu'il a dénoncé à la radio.

Josseline Rivière

Né près du square Montholon (à gauche), Edgar Morin a fréquenté les figures de Saint-Germain-des-Prés (ici, Marguerite Duras en 1955). Adolescent, il composa des

Frédéric Poletti/Opale

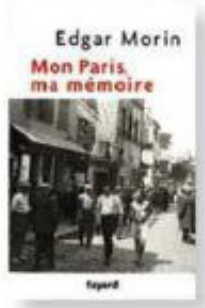
Né en 1921, ce penseur de renommée mondiale (son œuvre est traduite en 28 langues) n'a jamais quitté la capitale et sa banlieue.

C'est dans le Marais, rue des Blancs-Manteaux, où il s'installe après son divorce, avec sa nouvelle femme, qu'il assiste, entre 1962 et 1980, à la grande mutation : «Haussmann avait dénaturé le Paris ancien, la Ve République dénature le Paris haussmannien». Et tandis que la hausse des prix immobiliers gagne la ville, que «son» Marais longtemps populaire s'embourgeoise et se muséifie, le sociologue analyse le lent déclin de la culture républicaine et du «peuple de gauche». Même si Mai 68, dont il arpente le théâtre de Nanterre à la Sorbonne, l'éblouit comme une autre «extase historique», comme cette «défaillance du grand surmoi» qui a «restitué leur autonomie aux individus».

Nouvelle séparation, nouveau mariage, nouveau déménagement. En 1980, Edgar Morin découvre, rue de la Pompe, un 16e arrondissement tellement sinistre qu'il convainc sa femme Edwige de le suivre à l'opposé, dans une des tours d'un 13e arrondissement qui est à peine plus riant. Retour dans le Marais en 1984, rue des Arquebusiers, puis rue Saint-Claude. Ce coin du vieux Paris lui semble un désert. Il y voit finir le XXe siècle et a la douleur de s'y retrouver veuf.

Le périple s'achève à Montparnasse, rue Notre-Dame-des-Champs, au confluent des rues Bréa et Vavin. L'ère des «Montparnos», certes, est révolue, mais «alors que des îlots perdent toute vie, d'autres s'animent». Paris sera toujours Paris, et le philosophe nous tend comme un miroir cette traversée intellectuelle et sentimentale de sa ville, qui est aussi un saisissant raccourci du XXe siècle. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL



«Mon Paris, ma mémoire», par Edgar Morin, éditions Fayard, 13,99 €.

Robert Doisneau/Rapho

Jean-Pierre Couderc/Roger-Viollet

poèmes dédiés au métro. En voici deux vers : «Dans le tunel, il ronronne/ un chant rêveur, monotone.»

ESSAI

Sous le bitume, les pavés

«Je n'ai pas écrit un livre d'histoire, mais un livre sur la ville d'aujourd'hui qui se souvient de son passé.» Ecrivain et éditeur (il a fondé La Fabrique en 1998), Eric Hazan nous guide à travers la mémoire cachée de la capitale… De quartier en quartier, il raconte la croissance urbaine depuis le Moyen Age, traque les frontières, invisibles mais bien étanches, séparant la ville bourgeoise de la cité populaire, notamment au fil des émeutes et révolutions du XIXe siècle. Pointant le divorce sanglant de juin 1848, entre prolétaires et bourgeoisie républicaine, il s'interroge sur l'insurrection à venir. Car la «force de rupture de Paris», ville capable de communiquer la révolution au monde entier, reste selon lui intacte.

«L'Invention de Paris», d'Eric Hazan, éd. du Seuil, réédition illustrée, 45 € (disponible en poche, Points, 8 €).

ANALYSE

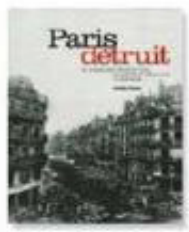
La naissance du «bling-bling»

Après nous avoir guidés dans la capitale dépeinte dans «La Comédie humaine» de Balzac, David Harvey, géographe britannique, montre ici comment Haussmann a systématisé la ségrégation sociale, mais aussi inventé des lieux publics où règne «la marchandise fétiche», symboles et vitrines du pouvoir et de l'argent. Ses grands travaux n'ont ainsi pas créé qu'un somptueux décor, mais aussi imposé de nouvelles façons de vivre la ville… et de la consommer.

«Paris, capitale de la modernité», de David Harvey, éd. Les Prairies ordinaires, 32 €.

BEAU LIVRE

VISITEZ LES MONUMENTS DU PARIS D'ANTAN



Les grands travaux d'Haussmann sous le Second Empire sont restés dans les mémoires synonymes de destructions massives (4 340 maisons furent rayées de la carte entre 1851 et 1859). Et Georges Pompidou demeure comme le bourreau des Halles de Baltard, chef-d'œuvre de l'architecture métallique du XIXe siècle. Passés à la postérité comme grands démolisseurs de Paris, ces deux hommes n'ont pourtant pas été les seuls à le livrer aux pioches et aux bulldozers. Depuis le XVIe siècle, la ville est toujours soumise à la même logique : on y met à bas les anciens bâtiments pour en construire de nouveaux, que ce soit pour des raisons économiques, esthétiques ou même idéologiques – comme le démantèlement de la Bastille ou la destruction des églises gothiques par les révolutionnaires après 1789. «Paris n'est pas un musée à entretenir», avait déclaré le président Pompidou. Après les années 1970, on a assisté pourtant, comme le raconte ce livre, à la naissance d'une conscience collective souhaitant préserver le patrimoine parisien. Ce livre fait renaître celui des siècles passés, des bâtiments aussi divers que l'Hôtel de Soissons, l'Alhambra, les usines Citroën...

«Paris détruit : du vandalisme architectural aux grandes opérations d'urbanisme», par Pierre Pinon, éd. Parigramme, 49 €.

TÉMOIGNAGES

AU TEMPS DES PIONNIERS DU MÉTROPOLITAIN

En 1906, Louis Casset, matricule 19, fit partie des premiers embauchés de la compagnie du Nord-Sud, l'ancêtre de la RATP. René Beuri, matricule 247, se fit pistonner par un conseiller municipal pour devenir conducteur auxiliaire en septembre 1910, juste avant l'inauguration des premières stations. Les époux Abandon, Hélène et Jacques, matricules 609 et 610, furent recrutés le même jour d'octobre 1910 pour travailler sur la ligne A. Après avoir exhumé les archives de la compagnie de transport, l'ethnologue et archéologue Astrid Fontaine fait revivre ici ces centaines de Parisiens et de provinciaux qui ont œuvré sous terre pour mettre le métro parisien sur les rails.

«Le Peuple des tunnels», par Astrid Fontaine, Ginkgo éditeur, 25 €.

ESSAI

Nos ancêtres les bourgeois

Dans son testament rédigé en 1190, Philippe Auguste emploie l'expression «burgenses nostris», c'est-à-dire «nos bourgeois». Artisans, commerçants, avocats, magistrats ou financiers, ces bourgeois du Paris médiéval profitent de la riche clientèle du roi et de sa cour pour gagner en fortune et en puissance. Désireux de s'habiller comme les nobles, ils sont le moteur de la mode. Soucieux d'envoyer leurs enfants dans les meilleurs collèges, ils participent aussi au développement de l'université. Spécialiste du Moyen Age, Jean Favier guide ses lecteurs dans un Paris méconnu et fait revivre les personnages qui l'ont construit.

«Le Bourgeois de Paris au Moyen Age», par Jean Favier, éd. Tallandier, 27,90 €.

DOCUMENTS

La ville imaginaire

Difficile d'imaginer Paris autrement que tel qu'il est. Pourtant, au travers des vues d'artistes et des plans d'architectes révolutionnaires ou chimériques, Yvan Christ dépeint la ville telle qu'elle aurait pu être ! Un Paris imaginaire, tour à tour farfelu ou poétique, surgit dans ce livre richement illustré : autoroute sous la Seine, centre de Paris couvert de gratte-ciels, ou chapelet de 250 tours reliées par des ponts le long des boulevards extérieurs. Avons nous échappé au pire ou au meilleur ?

«Paris Utopie», éditions Nicolas Chaudun, 216 pages, 42 €.

BEAU LIVRE

DE LUTÈCE AU VELIB', L'ENCYCLOPÉDIE DE LA CAPITALE

Le 22 mai 1894, Louis Lumière donne la première projection cinématographique de l'histoire dans une salle située au n° 44 de la rue de Rennes. Patrie de naissance du 7e Art, Paris en devient rapidement le fer de lance. Car l'année suivante, Charles Pathé tourne «Le coucher d'une Parisienne», le premier film réalisé dans la capitale qui, dès lors, va servir de décor à d'innombrables cinéastes. Aujourd'hui encore, trois tournages ont lieu chaque jour dans ses rues... Ce livre, sorte d'encyclopédie historique de Paris, parle des films qui y ont été réalisés, mais aussi de ses cafés ou de ses cimetières, et de bien d'autres aspects encore. Très richement illustré, il raconte aussi, en détail, la saga de la capitale à travers le temps, depuis la fondation de Lutèce jusqu'au projet du Grand Paris. Tous les événements, célèbres ou méconnus, qui ont marqué la métropole y sont évoqués : massacre de la Saint-Barthélemy, prise de la Bastille, siège prussien de 1870, création du Bon Marché (le premier grand magasin) par Aristide Boucicaut, Expositions universelles, grande crue de 1910... Michel Carmona a remporté, pour cet ouvrage, le prix Haussmann qui récompense chaque année depuis 1975 un ouvrage sur l'habitat et l'urbanisme en Ile-de-France.

«Paris : l'histoire d'une capitale, de Lutèce au Grand Paris», par Michel Carmona, éd. de la Martinière, 49,90 €.

PHOTOGRAPHIE

AVANT ET APRÈS LE BARON HAUSSMANN

Sans Charles Marville, on aurait bien du mal à imaginer aujourd'hui à quoi ressemblait la capitale avant les profondes transformations du Second Empire. Mandaté par la Commission historique de Paris mise sur pied par le baron Haussmann, Marville a photographié, de 1862 à 1868, les rues appelées à disparaître d'après les plans de réaménagement établis par le préfet de la Seine. Ce sont ces clichés que ce double ouvrage (sur la rive gauche et la rive droite) propose avec, en regard, une vue actuelle prise depuis l'endroit où Marville avait posé sa chambre. Spécialiste de la rénovation de Paris sous Napoléon III, Patrice de Moncan commente ces images étonnantes.

«Paris, avant-après Haussmann, rive gauche» et «Paris, avant-après Haussmann, rive droite», par Patrice de Moncan (photos de Charles Marville), Les éditions du Mécène, 18,50 €.

ESSAI

Brèves de comptoir

«A Paris, il y a un nombre infini de cafés, tellement qu'on en trouve dix, douze dans la même rue, dont quelques-uns sont (...) souvent visités par des princes et d'autres grands personnages.» Dans le «Séjour à Paris» qu'il rédige en 1718, le voyageur allemand Joachim-Christophe Nemeitz note avec fascination la place tenue par les cafés dans la vie des Parisiens. Une spécificité qui se perpétuera à travers les siècles : Le Procope accueille les penseurs des Lumières ; Le Café turc reçoit Nerval et Baudelaire, Berlioz et Delacroix ; la brasserie Lipp, régale Paul Valéry, Robert Desnos et Saint-Exupéry.

«Histoire insolite des cafés de Paris» par Gérard Letailleur, éd. Perrin, 22,50 €.

LITTÉRATURE

Suivez le guide, c'est un poète

Amoureux de sa ville de naissance, Léon-Paul Fargue ne publia qu'en 1939, à 63 ans, ce recueil de textes inspirés par ses balades passées, souvent nocturnes et s'achevant au petit matin à La Coupole de Montparnasse. Que ce «flâneur génial» (Joseph Kessel) entre dans un magasin, s'arrête dans un café populaire ou rejoigne un salon mondain, chaque anecdote est prétexte à un instantané restituant une facette de la vie parisienne. Le poète passe d'une époque, d'un lieu, d'un personnage à l'autre, avec pour fil rouge son talent pour s'émerveiller et restituer le parfum du Paris d'hier.

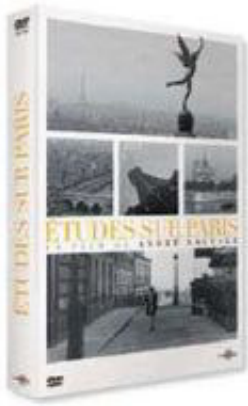
«Le Piéton de Paris», par Léon-Paul Fargue, éd. Gallimard (collection L'Imaginaire), 8,74 €.

DOCUMENTAIRE

UN CINÉASTE D'AVANT-GARDE FILME LE PARIS DES ANNÉES 20

Cette visite du Paris de 1928 va du Champ-de-Mars à la butte Montmartre. Elle est proposée dans deux versions : avec une musique classique ou avec une musique électro.

Exhumant en 1971 les films d'André Sauvage que personne n'avait vus depuis quarante ans, les programmateurs les présentèrent comme l'œuvre d'un cinéaste mort. Il se trouvait pourtant dans la salle. Cette anecdote résume bien le destin d'un artiste «maudit». Né en 1891, Sauvage a d'abord écrit, encouragé notamment par Gide et Desnos, avant de s'essayer au cinéma. Après quelques courts-métrages, il monta sa propre société pour produire des projets ambitieux, dont cet essai documentaire marqué du sceau des recherches esthétiques d'avant-garde. «Etudes sur Paris» est un portrait urbain qui nous promène aux quatre coins d'une ville alors en pleine mutation. Les voitures à moteur côtoient les attelages à chevaux ; l'industrie impose son empreinte. Mais Sauvage saisit aussi le ballet de ses habitants. Au travail ou dans leurs loisirs, les Parisiens, solistes de la grande symphonie urbaine, semblent animés d'un mouvement perpétuel.



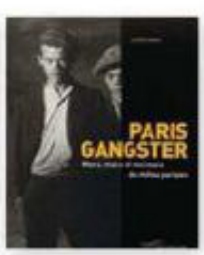
Dans la veine d'un Dziga Vertov, grand cinéaste soviétique, Sauvage capte avec maestria le bouillonnement du Paris des Années folles. Fondus enchaînés, accélérés, cadrages obliques et défilement arrière : de nombreuses audaces formelles donnent une force singulière à ce qui devait être le premier volet d'une série de films sur la capitale. Hélas, son intégrité coûtera rapidement sa carrière au cinéaste. Missionné par André Citroën en 1931 pour filmer la fameuse «Croisière jaune», il proposa deux versions retoquées par l'industriel. Ce dernier trouvait qu'on n'y glorifiait pas assez son entreprise. Citroën congédia alors Sauvage et confia les rushes à Léon Poirier, signataire de la seule version connue. Abattu, le réalisateur abandonna la caméra et devint agriculteur. Dans ses carnets retrouvés, il avait écrit «l'homme de documentaires se distingue principalement en ce qu'il ne supporte que le vrai».

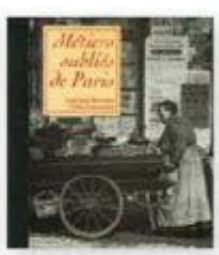
«Etudes sur Paris», d'André Sauvage (1928, 1 h 20, noir et blanc), éditions DVD Carlotta, 20 € (avec suppléments et livret de 48 pages).

MONOGRAPHIES

DES ÉDITIONS AUX COULEURS DE PANAME

Créées en 1993, les éditions Parigramme sont entièrement dédiées à l'amour et à la connaissance de la capitale. Initié avec les «guides du promeneur», poursuivi avec la collection «Je me souviens» («des Halles», «de Montmartre», «du canal Saint-Martin», «du 11e arrondissement», etc.), son catalogue est désormais riche de centaines de titres.





Beaucoup se concentrent sur des populations, des détails, des aspects négligés ou surprenants de la ville : plaques de rues célébrant des gloires oubliées, petits coins de campagne, impasses secrètes, enseignes et autres statuettes veillant sur un carrefour. Selon vos goûts et vos centres d'intérêts, nous vous conseillerons particulièrement de vous plonger dans «Paris gangster», «Paris ouvrier», «Paris nid d'espions», «Métiers oubliés de Paris»... Les plus passionnés se procureront les excellents «Atlas de Paris» et «Atlas des Parisiens».

Le catalogue complet des éditions Parigramme est accessible en ligne sur www.parigramme.com.

RÉCIT / DOCUMENT / LIVRES / DVD

106

Trois ans après la mort de Staline, des étudiants décapitent sa statue à Budapest (Hongrie) lors d'une émeute, le 23 octobre 1956. L'insurrection, écrasée par l'armée Rouge, prendra fin le 10 novembre.

Keystone France

LE CAHIER DE L'HISTOIRE

STALINE Les funérailles d'un demi-dieu p. 106 / **CAMARGUE** Quand les Indochinois cultivaient le riz p. 118 / **ÉCOLOGIE** 1493, l'an 1 de la mondialisation p. 130/ **CHINE** La genèse d'un nouvel empire p. 134

Le tout-puissant maître du Kremlin est momifié tel un pharaon
Une petite fille dépose des fleurs sur le cercueil de Staline. La dépouille embaumée du «Petit père des peuples» repose dans un cercueil capitonné de rouge et sera exposée dans la salle des Colonnes de la Maison des syndicats durant quatre jours.

Ria Novosti/AFP Image Forum

LE JOUR OÙ STALINE EST MORT

Le 9 mars 1953, ses funérailles furent celles d'un demi-dieu. Des millions de Russes se pressèrent sur la place Rouge. Et les communistes du monde entier le pleurèrent comme un père. Récit de ce deuil frénétique.

PAR JEAN-LOUIS MARZORATI (TEXTE)

Un chagrin soigneusement mis en scène pour perpétuer le culte du chef du Parti
Dans l'usine Dynamo de Moscou, ouvriers et ouvrières écoutent, dans une attitude de recueillement, l'annonce de la mort du «Vojd» (Guide) à la radio. Des expertises ont démontré que ce cliché de Dmitri Baltermants (1912-1990), grand photographe de l'Union soviétique, était un montage.

À LA RADIO, LA NOUVELLE TOMBE : LE CŒUR DE STALINE A CESSÉ DE BATTRE

Ria Novosti/AFP Image Forum

Rue des Archives/Agip

L'onde de choc se propage aussi dans le «monde libre»
A Paris, une femme tente de masquer son désarroi derrière le journal qui vient de lui apprendre la disparition de Staline. Ce dernier, dans le contexte de la Guerre froide, était un héros pour les communistes dans le monde. En France, le parti comptait 500 000 membres en 1953.

SES ADMIRATEURS L'APPELLENT "LE SOLEIL DE NOTRE PLANÈTE"

L'hommage du pays frère est-allemand sera de courte durée

A Berlin-Est, un cortège funèbre rend hommage au leader communiste disparu. Mais l'affection que lui porte la population de la ville est moins fervente qu'il n'y paraît : en juin 1953, éclateront de violentes émeutes anti-staliniennes.

Perlia/Ullsteinbild-/AKG Images

Vendredi 6 mars 1953. 4 heures du matin. Sur Radio Moscou, un roulement de tambour, puis la voix basse, lente et solennelle du speaker Iouri Levitan : «Le cœur du compagnon d'armes de Lénine, le porte-drapeau de son génie et de sa cause, le sage éducateur et le guide du Parti communiste et de l'Union soviétique, a cessé de battre le 5 mars 1953, à 21 h 50, heure de Moscou.»

Pour les Russes, comme pour le reste du monde, la mort de Staline n'est pas une totale surprise. Deux jours plus tôt, au petit matin, Radio Moscou avait interrompu ses émissions pour diffuser un communiqué dramatique : «Un grand malheur est tombé sur l'Union soviétique : Iossif Vissarionovitch Staline a été victime d'une hémorragie cérébrale qui a atteint les régions vitales du cerveau.» Le dirigeant n'était pas réapparu en public depuis le 28 février. Il assistait ce soir-là, au Bolchoï, à une représentation du «Lac des cygnes» et avait dû quitter le théâtre avant la fin du spectacle pour se retirer dans sa datcha de Kountsevo. Sur les causes de sa mort, il y a tant de versions qu'aucune sans doute ne pourra jamais être privilégiée. On sait seulement que sa fidèle servante Valetchka l'a découvert agonisant au pied du canapé où, après des soirées arrosées de vin de Géorgie avec ses proches, il avait coutume de s'endormir à l'aube et que, selon sa fille Svetlana appelée d'urgence, son agonie a été «effroyable, il suffoquait littéralement».

La mort de Staline provoque immédiatement une agitation fébrile au Kremlin où, dans la foulée de l'annonce, une séance commune du Comité central, du Conseil des ministres et du Soviet suprême, confie les affaires au falot Gueorgui Malenkov. Dans toute la Russie, l'émotion est mise en scène en grande pompe. Les jours suivants, de Leningrad à Vladivostok, de Mourmansk à Bakou, 190 000 réunions et meetings sont consacrés à la mémoire du «Petit père des peuples». Les bâtiments officiels, les usines, les casernes, les kolkhozes, drapés de noir et ornés du portrait omniprésent, résonnent des hommages dithyrambiques à l'homme qui fut, un quart de siècle durant, aux commandes de l'Union soviétique. Un chef qui a été déifié de son vivant.

ON CACHE LA MORT DE PROKOFIEV POUR NE PAS FAIRE D'OMBRE AU GRAND HOMME

Ce culte quasi religieux est né à partir des années 1930, sous la houlette des services de la propagande. L'épopée de Stalingrad en 1942, entraînant la victoire sur l'Allemagne hitlérienne, a provoqué ensuite l'adhésion réelle d'une majorité du peuple russe soulagé et reconnaissant. La dévotion a cru au cours des années d'après-guerre, dans une surenchère de louanges défiant la raison. Au fil des articles et des discours, Staline a été chanté comme le «phare du communisme», le «coryphée de la science», le «plus grand génie de tous les temps et de tous les peuples», le «soleil de notre planète», le «père de tous les enfants d'URSS»… Chaque ville, chaque village a une statue de lui. Même le mont Elbrouz et ses 5 633 mètres, dans le nord du Caucase, a la sienne, immense, avec cette inscription : «Sur le plus haut sommet d'Europe, nous avons érigé le buste du plus grand homme de tous les temps.»

La vérité à demi-mot…
La «Pravda» (vérité), le quotidien officiel du parti communiste soviétique, consacre un long article au décès du généralissime, sans cependant aucune information sur les circonstances ou les causes de sa mort.

Cette idolâtrie a connu son apogée en 1949, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire du Généralissime. Des semaines durant, la presse soviétique a publié la liste des dizaines de milliers de cadeaux qui lui ont été envoyés du monde entier. A Paris, des milliers d'objets, souvent fabriqués à la main, émanant des communistes de toute la France, ont été envoyés à Moscou. Tout un bric-à-brac de choses insolites, ordinaires, émouvantes : une machine-outil miniature confectionnée par les ouvriers d'un atelier de Belleville, le clairon qui sonna la révolte des vignerons du Midi en 1907. Mais aussi un coffret contenant de la terre du mont Valérien, le revolver du colonel Fabien, et même la médaille, offerte par sa mère, de l'écrivain communiste Jacques Decour, fusillé par les Allemands, en 1942.

Sa dépouille, en grand uniforme, est exposée quatre jours

Quatre ans plus tard, la «stalinomania» n'est pas retombée, en URSS comme dans le cœur des communistes du monde. La commission du Kremlin organise donc des funérailles grandioses. Embaumée sans tarder, revêtue de l'uniforme de généralissime, la dépouille de Staline est exposée dès l'après-midi du 6 mars dans la salle des Colonnes de la Maison des syndicats. Jusqu'à la veille du 9 mars, jour fixé pour les funérailles solennelles, des Soviétiques en pleurs font la queue sur des kilomètres pour rendre un dernier hommage à leur ●●●

Пролетарии всех стран, соединяйтесь!

Коммунистическая партия Советского Союза

ПРАВДА

Орган Центрального Комитета Коммунистической партии Советского Союза

№ 65 (12633) | Пятница, 6 марта 1953 года | ЦЕНА 20 КОП.

5 марта в 9 час. 50 минут вечера после тяжелой болезни скончался Председатель Совета Министров Союза ССР и Секретарь Центрального Комитета Коммунистической партии Советского Союза Иосиф Виссарионович СТАЛИН.

Бессмертное имя СТАЛИНА всегда будет жить в сердцах советского народа и всего прогрессивного человечества.

ОТ ЦЕНТРАЛЬНОГО КОМИТЕТА КОММУНИСТИЧЕСКОЙ ПАРТИИ СОВЕТСКОГО СОЮЗА, СОВЕТА МИНИСТРОВ СОЮЗА ССР И ПРЕЗИДИУМА ВЕРХОВНОГО СОВЕТА СССР

Ко всем членам партии, ко всем трудящимся Советского Союза.

Дорогие товарищи и друзья!

Центральный Комитет Коммунистической партии Советского Союза, Совет Министров СССР и Президиум Верховного Совета СССР с чувством великой скорби извещают партию и всех трудящихся Советского Союза, что 5 марта в 9 час. 50 минут вечера после тяжелой болезни скончался Председатель Совета Министров Союза ССР и Секретарь Центрального Комитета Коммунистической партии Советского Союза Иосиф Виссарионович СТАЛИН.

Перестало биться сердце соратника и гениального продолжателя дела Ленина, мудрого вождя и учителя Коммунистической партии и советского народа — Иосифа Виссарионовича СТАЛИНА.

Имя СТАЛИНА — бесконечно дорого для нашей партии, для советского народа, для трудящихся всего мира. Вместе с Лениным товарищ СТАЛИН создал могучую партию коммунистов, воспитал и закалил ее; вместе с Лениным товарищ СТАЛИН был вдохновителем и вождем Великой Октябрьской социалистической революции, основателем первого в мире социалистического государства. Продолжая бессмертное дело Ленина, товарищ СТАЛИН привел советский народ к всемирно-исторической победе социализма в нашей стране. Товарищ СТАЛИН привел нашу страну к победе над фашизмом во второй мировой войне, что коренным образом изменило всю международную обстановку. Товарищ СТАЛИН вооружил партию и весь народ великой и ясной программой строительства коммунизма в СССР.

Смерть товарища СТАЛИНА, отдавшего всю свою жизнь беззаветному служению великому делу коммунизма, является тягчайшей утратой для партии, трудящихся Советской страны и всего мира.

Весть о кончине товарища СТАЛИНА глубокой болью отзовется в сердцах рабочих, колхозников, интеллигентов и всех трудящихся нашей Родины, в сердцах воинов нашей доблестной Армии и Военно-Морского Флота, в сердцах миллионов трудящихся во всех странах мира.

В эти скорбные дни все народы нашей страны еще теснее сплачиваются в великой братской семье под испытанным руководством Коммунистической партии, созданной и воспитанной Лениным и Сталиным.

Советский народ питает безраздельное доверие и проникнут горячей любовью к своей родной Коммунистической партии, так как он знает, что высшим законом всей деятельности партии является служение интересам народа.

Рабочие, колхозники, советские интеллигенты, все трудящиеся нашей страны неуклонно следуют политике, выработанной нашей партией, отвечающей жизненным интересам трудящихся, направленной на дальнейшее усиление могущества нашей социалистической Родины. Правильность этой политики Коммунистической партии проверена десятилетними борьбы, она принесла трудящимся Советской страны к историческим победам социализма. Вдохновляемые этой политикой народы Советского Союза под руководством партии уверенно идут вперед к новым успехам коммунистического строительства в нашей стране.

Трудящиеся нашей страны знают, что дальнейшее улучшение материального благосостояния всех слоев населения — рабочих, колхозников, интеллигентов, максимальное удовлетворение постоянно растущих материальных и культурных потребностей всего общества всегда являлось и является предметом особой заботы Коммунистической партии и Советского Правительства.

Советский народ знает, что обороноспособность и могущество Советского государства растут и крепнут, что партия всемерно укрепляет Советскую Армию, Военно-Морской Флот и органы разведки с тем, чтобы постоянно повышать нашу готовность к сокрушительному отпору любому агрессору.

Внешней политикой Коммунистической партии и Правительства Советского Союза являлась и является незыблемая политика сохранения и упрочения мира, борьбы против подготовки и развязывания новой войны, политика международного сотрудничества и развития деловых связей со всеми странами.

Народы Советского Союза, верные знамени пролетарского интернационализма, укрепляют и развивают братскую дружбу с великим китайским народом, с трудящимися всех стран народной демократии, дружественные связи с трудящимися капиталистических и колониальных стран, борющимися за дело мира, демократии и социализма.

Дорогие товарищи и друзья!

Великой направляющей, руководящей силой советского народа в борьбе за построение коммунизма является наша Коммунистическая партия. Стальное единство и монолитная сплоченность рядов партии — главное условие ее силы и могущества. Наша задача — как завещал она хранить единство партии, воспитывать коммунистов как активных политических бойцов за проведение в жизнь политики и решений партии, еще более укреплять связи партии со всеми трудящимися, с рабочими, колхозниками, интеллигенцией, ибо в этой неразрывной связи с народом — сила и непобедимость нашей партии.

Партия видит одну из своих важнейших задач в том, чтобы воспитывать коммунистов и всех трудящихся в духе высокой политической бдительности, в духе непримиримости и твердости в борьбе с внутренними и внешними врагами.

Центральный Комитет Коммунистической партии Советского Союза, Совет Министров Союза ССР и Президиум Верховного Совета СССР, обращаясь в эти скорбные дни к партии и народу, выражают твердую уверенность в том, что партия и все трудящиеся нашей Родины еще теснее сплотятся вокруг Центрального Комитета и Советского Правительства, мобилизуют все свои силы и творческую энергию на великое дело построения коммунизма в нашей стране.

Бессмертное имя СТАЛИНА всегда будет жить в сердцах советского народа и всего прогрессивного человечества.

Да здравствует великое, всепобеждающее учение Маркса — Энгельса — Ленина — Сталина!

Да здравствует наша могучая социалистическая Родина!

Да здравствует наш героический советский народ!

Да здравствует великая Коммунистическая партия Советского Союза!

ЦЕНТРАЛЬНЫЙ КОМИТЕТ КОММУНИСТИЧЕСКОЙ ПАРТИИ СОВЕТСКОГО СОЮЗА

СОВЕТ МИНИСТРОВ СОЮЗА ССР

ПРЕЗИДИУМ ВЕРХОВНОГО СОВЕТА СОЮЗА ССР

5 марта 1953 года

БЮЛЛЕТЕНЬ о состоянии здоровья И. В. Сталина на 16 часов 5-го марта 1953 г.

В течение ночи и первой половины дня 5-го марта состояние здоровья И. В. Сталина ухудшилось. К прежним расстройствам важнейших функций головного мозга присоединились острые нарушения со стороны сердечно-сосудистой системы. Утром пятого марта наблюдались в течение трех часов явления тяжелой дыхательной недостаточности, которые с трудом поддавались соответствующей терапии. В 8 часов утра развились явления острой сердечно-сосудистой недостаточности (тахикардия, кровяное давление понижалось, пульс участился, увеличивалась бледность. Под влиянием интенсивных лечебных мер эти явления были устранены. Спустя в 11 часов утра электрокардиограмма показала острые нарушения кровообращения в мозговых артериях сердца с отдельными изменениями в задней стенке сердца (электрокардиограмма, снятая 2-го марта, этих изменений не показывала). В 11 часов 30 минут впервые наступил тяжелый припадок, который был с трудом ликвидирован соответствующими лечебными мероприятиями. В дальнейшем сердечно-сосудистые нарушения несколько уменьшились, хотя общее состояние продолжало оставаться крайне тяжелым.

В 16 часов кровяное давление: максимальное — 160, минимальное — 100; пульс 120 в минуту, аритмичный, дыхание 36 в минуту, температура 37,4°; лейкоциты 21 тысяча.

Лечение в настоящий момент направляется главным образом на борьбу с нарушениями дыхания и кровообращения, в частности коронарного.

Министр здравоохранения СССР А. Ф. ТРЕТЬЯКОВ
Начальник Лечсанупра Кремля Н. Н. КУПЕРИН
Главный терапевт Минздрава СССР профессор Н. Е. ЛУКОМСКИЙ
Действительный член Академии медицинских наук профессор Н. В. КОНОВАЛОВ
Действительный член Академии медицинских наук профессор А. Л. МЯСНИКОВ
Действительный член Академии медицинских наук профессор Е. И. ТАРЕЕВ
Член-корреспондент Академии медицинских наук профессор Н. К. ФИЛИМОНОВ
Профессор Н. С. ГЛАЗУНОВ
Профессор Р. А. ТКАЧЕВ
Доцент В. Н. ИВАНОВ-НЕЗНАМОВ

МЕДИЦИНСКОЕ ЗАКЛЮЧЕНИЕ о болезни и смерти И. В. Сталина

В ночь на второе марта у И. В. Сталина признаки прогрессирующие в мозг (в его левое полушарие) на почве гипертонической болезни и атеросклероза. В результате этого наступили паралич правой половины тела и стойкая потеря сознания. В первый же день болезни были обнаружены признаки расстройства дыхания вследствие нарушения функции мозговых центров. Эти нарушения шло дня в день нарастали; они имели характер т. н. периодического дыхания с длительными паузами (дыхание Чейн-Стокса). В ночь на третье марта нарушения дыхания стали приобретать признаки угрожающего характера. С самого начала болезни были обнаружены также значительные изменения со стороны сердечно-сосудистой системы, а именно, полное хаотическое дыхание, учащение и нарушение ритма пульса (мерцательная аритмия) и расширение сердца. В связи с прогрессирующими расстройствами дыхания и кровообращения уже с третьего марта появились признаки кислородной недостаточности. С первого дня болезни повышалась температура и стал отмечаться высокий лейкоцитоз, что могло указывать на развитие воспалительных очагов в легких.

В последний день болезни, при резком ухудшении общего состояния, стали наступать повторные приступы тяжелой острой сердечно-сосудистой недостаточности (коллапс). Электрокардиографическое исследование позволило установить острые нарушения кровообращения в мозговых сосудах сердца с образованием очаговых поражений сердечной мышцы.

Во второй половине дня пятого марта состояние больного стало особенно быстро ухудшаться: дыхание сопровождалось хрипотой в горле учащалось, частота пульса достигла 140—150 ударов в минуту, наполнение пульса ухудшилось.

В 21 час 50 минут, при явлениях нарастающей сердечно-сосудистой и дыхательной недостаточности, И. В. Сталин скончался.

Министр здравоохранения СССР А. Ф. ТРЕТЬЯКОВ
Начальник Лечсанупра Кремля Н. Н. КУПЕРИН
Главный терапевт Минздрава СССР профессор Н. Е. ЛУКОМСКИЙ
Действительный член Академии медицинских наук профессор Н. В. КОНОВАЛОВ
Действительный член Академии медицинских наук профессор А. Л. МЯСНИКОВ
Действительный член Академии медицинских наук профессор Е. И. ТАРЕЕВ
Член-корреспондент Академии медицинских наук профессор Н. К. ФИЛИМОНОВ
Профессор Н. С. ГЛАЗУНОВ
Профессор Р. А. ТКАЧЕВ
Доцент В. Н. ИВАНОВ-НЕЗНАМОВ

ОБ ОБРАЗОВАНИИ КОМИССИИ ПО ОРГАНИЗАЦИИ ПОХОРОН ПРЕДСЕДАТЕЛЯ СОВЕТА МИНИСТРОВ СОЮЗА СОВЕТСКИХ СОЦИАЛИСТИЧЕСКИХ РЕСПУБЛИК И СЕКРЕТАРЯ ЦЕНТРАЛЬНОГО КОМИТЕТА КОММУНИСТИЧЕСКОЙ ПАРТИИ СОВЕТСКОГО СОЮЗА ИОСИФА ВИССАРИОНОВИЧА СТАЛИНА

Совет Министров Союза ССР и Центральный Комитет Коммунистической партии Советского Союза постановляют:

Образовать Комиссию по организации похорон Председателя Совета Министров Союза Советских Социалистических Республик и Секретаря Центрального Комитета Коммунистической партии Советского Союза Генералиссимуса Иосифа Виссарионовича СТАЛИНА в составе т.т. Хрущева Н. С. (Председатель), Булганина Н. А., Шверника Н. М., Маленкова Г. М., Ягоды Г. Г., Берии Л. П., Ворошилова К. Е.

ОТ КОМИССИИ ПО ОРГАНИЗАЦИИ ПОХОРОН ПРЕДСЕДАТЕЛЯ СОВЕТА МИНИСТРОВ СОЮЗА СОВЕТСКИХ СОЦИАЛИСТИЧЕСКИХ РЕСПУБЛИК И СЕКРЕТАРЯ ЦЕНТРАЛЬНОГО КОМИТЕТА КОММУНИСТИЧЕСКОЙ ПАРТИИ СОВЕТСКОГО СОЮЗА ИОСИФА ВИССАРИОНОВИЧА СТАЛИНА

Гроб с телом Иосифа Виссарионовича СТАЛИНА будет установлен в Большом зале Дома Союзов.

О времени доступа в Большой зал Дома Союзов будет сообщено дополнительно.

AFP Image Forum

AKG Images

Unis… avant de se déchirer pour le pouvoir
On voit ici, de gauche à droite, les dignitaires qui veillent le corps du dictateur : Molotov, son bras droit, Vorochilov, membre du Presidium du Soviet suprême, Beria, chef de la police, et Malenkov, proche collaborateur de Staline. Quelques mois plus tard, Beria sera éliminé par les trois autres.

DANS LA RUE, DES GENS EN LARMES S'INTERROGENT : COMMENT VIVRE SANS LUI ?

Russian Picture Service/AKG Images

Ils ont appris à l'aimer dès l'enfance
Sur cette affiche de propagande, on peut lire : «Nous remercions notre bien-aimé Staline pour notre jeunesse radieuse». En URSS, le portrait du Guide était accroché partout : dans les usines, les écoles et jusque dans les salles à manger des foyers soviétiques.

Les Russes affluent de tout le pays dans des trains spécialement affrétés
Du 6 au 9 mars 1953, des dizaines de milliers de Soviétiques patientent devant la Maison des syndicats pour quelques secondes de recueillement devant la dépouille de Staline. La propagande affirma que 5 millions de personnes avaient assisté aux obsèques.

Ria Novosti/AFP Forum

Keystone France

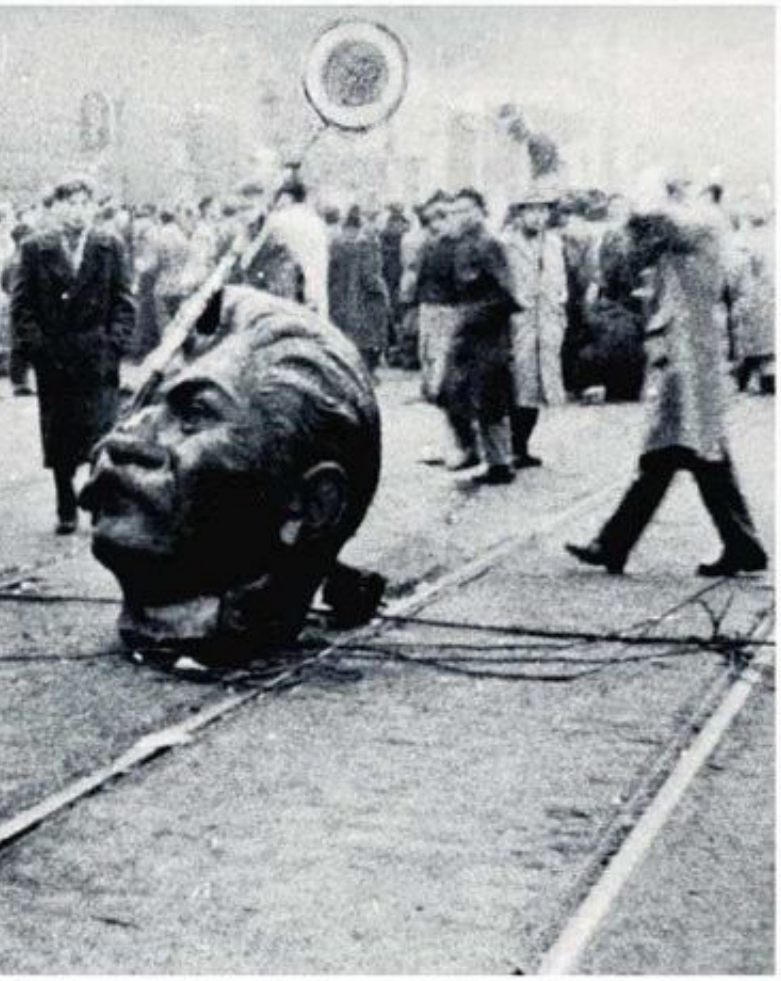
●●● «Vojd» (Guide). Et le 9 mars, combien sont-ils qui affluent vers le centre de Moscou où se déroule, devant des délégations du monde entier, la cérémonie des obsèques ? Un, deux, trois millions ? Des trains bondés, arborant drapeaux rouges et effigies du défunt, sont arrivés de tout le pays. Peu de personnes pourront voir le cercueil sortir de la Maison des syndicats, porté par les principaux dirigeants, Malenkov, Beria, Khrouchtchev, Molotov, Vorochilov, Mikoïan, avant d'être mis sur un véhicule puis porté par les mêmes pour franchir l'entrée du mausolée. Au fronton de celui-ci, le nom de Staline a été ajouté à celui de Lénine. A la tribune, entouré des principaux apparatchiks et des leaders des «partis frères» (dont le Français Jacques Duclos), Lavrenti Beria a l'honneur de prononcer l'éloge funèbre. Ministre de l'Intérieur et chef du NKVD, la redoutable police politique, il se considère comme l'héritier naturel de Staline et va bientôt accéder au pouvoir, sitôt la «régence» de Malenkov achevée.

EN 1956, UN RAPPORT SECRET RÉVÉLERA L'AMPLEUR DE SES CRIMES

La pape Pie XII prie pour «l'âme du grand persécuteur»

Autour de la place Rouge, la multitude est incontrôlable : «Je garde le souvenir d'une journée ensoleillée et d'une jeune fille près de moi, de ses yeux fous, racontera plus tard le dramaturge et écrivain Edvard Radzinsky. Nous faillîmes être écrasés par la foule que la milice contenait brutalement, nous suffoquions. Soudain, tout se mit en mouvement et les gens commencèrent à dégringoler. Je fus emporté, marchant sur mes voisins, butant sur des corps. Ce jour-là, des milliers de personnes finirent à la morgue.» Dans ses mémoires, Dmitri Chepilov, alors rédacteur en chef de la «Pravda», écrira que «les barrages de police furent écrasés et culbutés sur la pente raide allant de la Sretenka à la place Troubnaïa. Une quantité énorme de gens perdit pied. Les cages thoraciques craquaient. Déformées par l'horreur, les bouches de centaines de personnes étaient déchirées par les hurlements (...) Toute la nuit, les ambulances, la police et les troupes transportèrent des corps estropiés vers les hôpitaux et les morgues». Comme pour tous les «faits divers» portant atteinte à l'image idyllique de la patrie du socialisme, l'agence Tass, les quotidiens et la radio ne soufflent mot de la tragédie. De même passent-ils sous silence la mort d'un autre Russe ô combien célèbre, Serge Prokofiev, victime lui aussi d'une hémorragie cérébrale le même jour – à une heure près – que Staline. Il ne faut pas risquer que le compositeur de la musique des films d'Eisenstein, de «Pierre et le Loup» ou de «Roméo et Juliette», fasse la moindre ombre à la mémoire du «Petit père des peuples». Sa famille est fermement priée de ne pas ébruiter sa disparition jusqu'au lendemain des funérailles du maître du Kremlin. Et sa veuve ne trouve aucune fleur à acheter dans tout Moscou... Grâce à la compassion d'une voisine qui coupe les plantes de son appartement, elle peut déposer quelque chose sur le cercueil du grand compositeur, pourtant lauréat de deux prix Staline et qui recevra, en 1957, le prix Lénine à titre posthume. Seule une quarantaine d'intimes, dont le compositeur Chostakovitch, accompagnent la dépouille de Prokofiev jusqu'au cimetière de Novodevitchi.

Comme un seul homme, les dirigeants du camp communiste s'associent au deuil de la «maison mère» et, de Berlin-Est à la Chine de Mao, les portraits du «Père des peuples» s'ornent de noir. Du reste du monde affluent des messages dont la tenue est parfois révélatrice du jugement porté par l'envoyeur sur le défunt. Le souvenir de Stalingrad est loin : avec la Guerre froide, d'anciens «frères d'armes» de la lutte contre l'Allemagne nazie se retrouvent dans des camps adverses. Le président américain Eisenhower se contente ainsi d'«autoriser» son secrétaire d'Etat à envoyer à l'ambassade américaine à Moscou les «officielles condoléances des Etats-Unis au gouvernement de l'Union des républiques socialistes soviétiques». L'ex-président Truman, qui avait rencontré Staline à la conférence de Potsdam en 1944, déclare quant à lui : «Je suis toujours triste d'apprendre la dispa-



La deuxième mort de Staline
Le 23 octobre 1956, à Budapest (Hongrie), une marche silencieuse, organisée par des étudiants contre le gouvernement communiste hongrois, dégénère en émeute. La foule en colère décapite une statue géante du dictateur. Khrouchtchev envoie les chars de l'armée Rouge pour réprimer l'insurrection.

rition d'une de mes connaissances. Je n'ai rien à ajouter.» La palme du laconisme revenant à Churchill : «No comment.»

Si le pape Pie XII fait savoir qu'il «prie dans sa chapelle privée pour l'âme du grand persécuteur», il est des chrétiens qui portent un regard plus bienveillant sur le dirigeant disparu. Le révérend Stanley Evans est de ceux-là. Dans une homélie «en mémoire à Joseph Staline», prononcée le 13 mars 1953, dans l'église St George à Londres, il anticipe la question sur la raison qui le fait commémorer «cet homme qui était athée, dans une église chrétienne» et y répond : «Parce que cet homme, Joseph Staline, n'aurait pas été aimé et vénéré par de si vastes et diverses sections de l'humanité sans raisons abondantes.» Et de constater que «les travailleurs ont vu en lui le dirigeant de leur lutte historique pour leur émancipation, les peuples asiatiques ont vu en lui leur plus grand et leur plus puissant ami, les peuples colonisés ont vu en lui l'étoile de leur libération». Il y a enfin cet élément suffisamment fédérateur aux yeux de non-communistes, que le pasteur résume par cette question-affirmation : «Qui peut nier la dette incontestable par rapport à la Seconde Guerre mondiale ?» L'ecclésiastique a beau jeu de rappeler ce jugement de l'archevêque de Canterbury en 1942 : «Il y a une balise qui brille à travers les nuages de la destinée. C'est la Russie qui se bat comme un seul homme, non pas pour un système ou pour un parti, mais pour la

Mineurs, cheminots et métallos français pleurent le défunt

cause de la liberté»...

Parmi ceux qui le vénèrent, il y a les communistes français. La disparition de celui que le poète Paul Eluard désignait comme «notre capital le plus précieux», provoque chez les membres et sympathisants du plus puissant parti communiste d'Europe et premier parti de France, des torrents de lamentations et une surenchère de dithyrambes. Les sièges du parti communiste, de la CGT et du quotidien «L'Humanité» se couvrent de crêpe noir et de portraits du disparu. «Deuil pour tous les peuples qui expriment dans le recueillement leur immense amour pour LE GRAND STALINE» titre à la une «L'Humanité» du vendredi 6 mars 1953. La une de l'hebdomadaire «France Nouvelle» résume les sentiments de ses lecteurs : «Le cœur de Staline, le chef, l'ami et le frère des travailleurs de tous les pays, a cessé de battre. Mais le stalinisme vit. Il est immortel. Le nom sublime du maître génial du communisme mondial resplendira d'une flamboyante clarté à travers les siècles.» Mineurs du Nord, cheminots, métallos de Billancourt, instituteurs, prolétaires des banlieues «rouges», ils sont des centaines de milliers à manifester à travers la France leur amour au défunt désormais réduit à l'état de momie. A l'époque, délégué CGT aux aciéries de Longwy, dans la région lorraine, Alfio confiera bien plus tard ses souvenirs au chercheur Fabrice Montebello : «C'était à la mort de Staline. Alors nous, on était des communards (communistes), hein, attention, c'étaient pas des rigolos dans l'coin. Avec tous les communistes qui étaient là-d'dans, on a été voir le Billon (contremaître de l'atelier). Le comité fédéral de Nancy nous avait dit : "Il faut faire une minute de silence". Le Billon, c'était un "à-mort-contre-les communistes". Il m'a dit : "Toi et ton saloperie de Maurice Thorez, faut pas venir m'emmerder ici, hein"... – Tu veux pas ? Eh bien nous, on l'fera quand même et les ouvriers le feront avec nous... Alors, il a dit : "Bon, ben, vous faites ce que vous voulez, moi, j'ai rien vu, hein ?»

Louis Aragon dirige le journal communiste «Les Lettres françaises». Il commande au plus célèbre des sympathisants du Parti, Pablo Picasso, un portrait de Staline pour la une du numéro du 12 mars, trois jours après les funérailles à Moscou. Mais cadres et militants du parti sont horrifiés. A l'image de ce cultivateur de Corrèze, Joseph Laborie, qui écrit : «Monsieur Picasso, le portrait qui a la prétention de représenter le camarade Staline, je l'ai jeté au feu. Et me donneriez-vous l'original même estimé en millions, que j'en ferais autant.» Bien que de facture plutôt classique, le dessin n'obéissait pas aux canons du réalisme socialiste. Staline est mort, mais on n'y touche pas. Une merveilleuse réputation qui allait bientôt se fissurer... ■

JEAN-LOUIS MARZORATI

QUAND LA CAMARGUE ÉTAIT

En 1939, des milliers d'Indochinois furent amenés de force dans la métropole pour faire tourner les usines d'armement. Après l'armistice, les fonctionnaires de Vichy leur trouvèrent une surprenante reconversion...

PAR PIERRE DAUM (TEXTE)

Au printemps 1943, ces paysans venus du lointain Orient repiquaient le riz dans un marais camarguais. Pour cette opération délicate et éprouvante, ils apportaient un savoir-faire jusque-là inconnu en France.

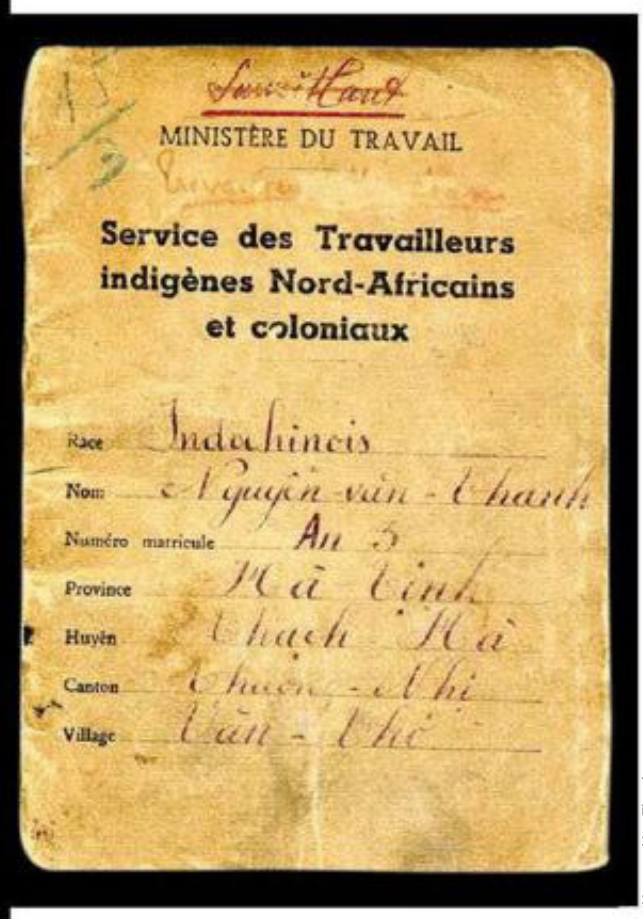
VIETNAMIENNE

Vu Quôc Phan

La longue route reliant Arles à Salin-de-Giraud offre le spectacle immuable de rizières ondulant sous le vent, de groupes de taureaux épars et de délicats flamants roses attendant leur envol. Au Sambuc, minuscule hameau perdu au milieu de ce décor de carte postale, le visiteur égaré peut découvrir une vaste grange transformée en un musée du riz. Là, sur la droite en entrant, une étonnante photographie en noir et blanc attire immédiatement le regard. On y voit deux hommes en train de repiquer du riz, de l'eau à mi-mollets, un pantalon de toile grossièrement retroussé sur le genou. L'un porte un chapeau conique, incongru sous le ciel de France.

Ce cliché témoigne d'une page d'histoire étonnante et méconnue. En 1942, en pleine Seconde Guerre mondiale, des travailleurs indochinois ont participé au lancement de la riziculture en Camargue. Certes, comme le rappelait en 1963 Edmond Clauzel, dans un article publié dans la revue «Delta», il ne s'agissait pas à proprement parler d'une première. La riziculture avait déjà été expérimentée en France. «En 1739, 1750 et 1840, souligne-t-il, des essais sont cités en Camargue. De 1840 à 1913, quelques centaines d'hectares de rizières sont enregistrées dans cette région. Entre les deux grandes guerres, quelques rizières se trouvent encore dans le delta du Rhône.» Cependant, ajoute-t-il, à cette époque, «les rizières servaient surtout à dessaler les terres pour les préparer à d'autres productions», en particulier celles de la vigne. Avant la Seconde Guerre mondiale, les quelques milliers de kilos de riz produits en Camargue pourrissaient sur leurs tiges ou, au mieux, étaient donnés aux cochons. Seul comptait le lessivage des parcelles, saturées de sel et impropres à toute culture. En 1939, les derniers arpents de rizière avaient d'ailleurs complètement disparu. La véritable naissance du riz français date donc bel et bien de 1942.

Le Ba Dang a aujourd'hui 91 ans. Peintre, sculpteur, chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres, ses œuvres sont très appréciées aux Etats-Unis et au Japon. En 2005, son pays lui a décerné le titre prestigieux de «Gloire du Vietnam». L'artiste, qui vit en France depuis plus de soixante-dix ans, possède une magnifique fondation à Hué, dans laquelle une partie de ses œuvres est exposée. Et, même s'il n'est pas l'un des deux hommes de la photo, il se souvient très bien d'avoir participé à la naissance de la riziculture en Camargue : «A l'automne 1941, ils ont choisi un groupe de 25 personnes, dont moi, et nous ont envoyés en Camargue, au milieu d'un champ perdu à 20 minutes à pied d'Arles. Pour nous loger, ils nous ont donné une petite baraque dans la boue», raconte-t-il. «On a construit nous-mêmes des lits superposés. Il n'y avait pas de toilettes. On faisait nos besoins derrière la baraque. Il y avait tellement de moustiques, vous ne pouvez pas vous imaginer ! Comme je parlais un tout petit peu le français, c'est moi qui dirigeais. Nous n'avions qu'un ou deux hectares à cultiver, pas plus. Je n'y suis resté que quelques mois, en attendant que le riz commence à monter.»


MINISTÈRE DU TRAVAIL

Service des Travailleurs indigènes Nord-Africains et coloniaux

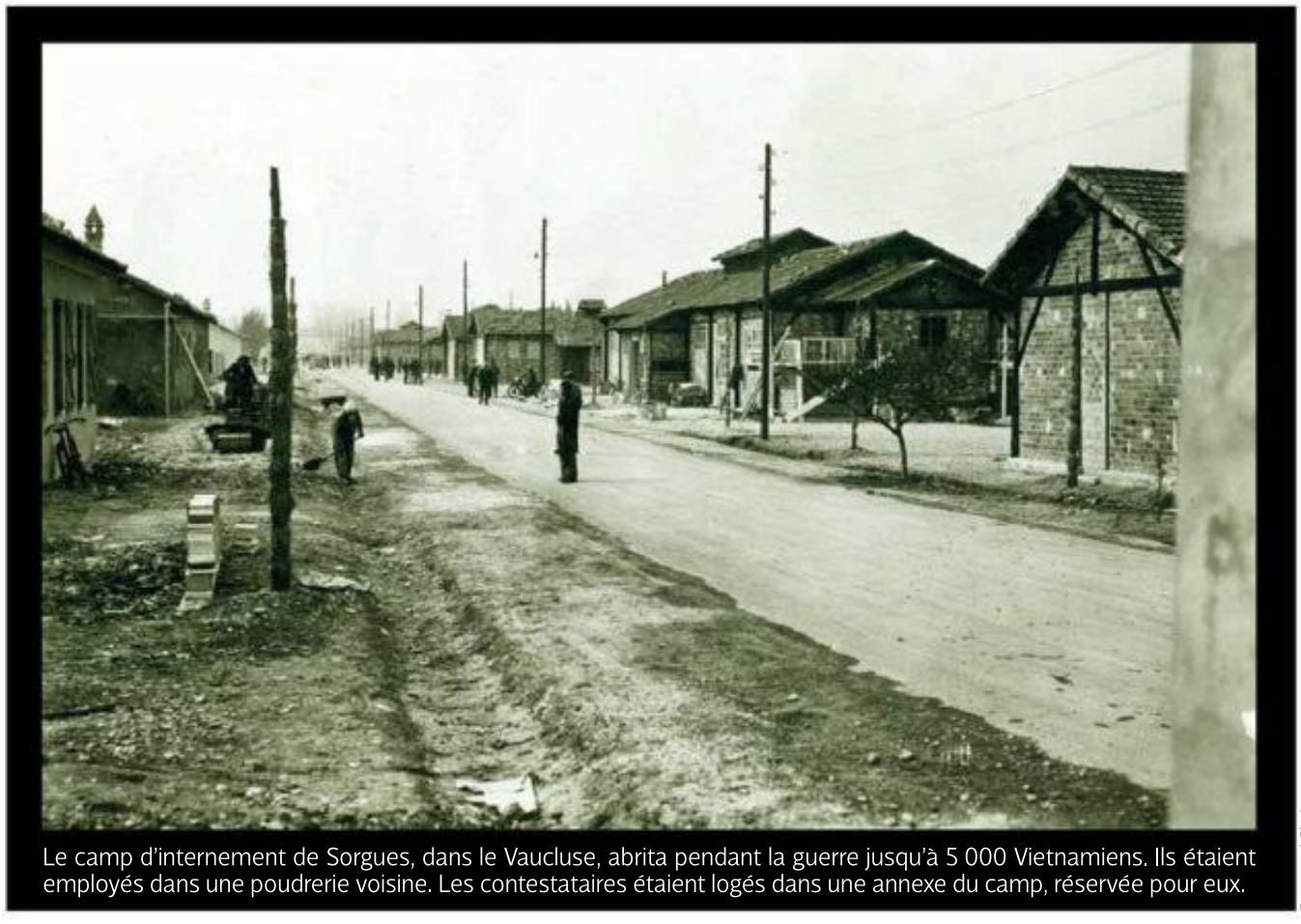
Race : Indochinois
Nom : Nguyen van-Thanh
Numéro matricule : An 3
Province : Ha tinh
Huyen : Thach Ha
Canton : Thuan-Thi
Village : Van-Thi

Nguyen Van Thanh

Lors de son recrutement, chaque travailleur indochinois recevait un numéro de matricule et un livret individuel. Dans ce dernier se trouvait sa photographie d'identité, ses empreintes digitales, et ses lieux d'affectation, accompagnés des commentaires de son responsable français.

En Indochine, des chefs de village désignent les hommes qui doivent partir en France

Pour comprendre comment pareille histoire a pu avoir lieu, revenons un peu en arrière. Lorsque, le 2 septembre 1939, la France entre en guerre, ordre est donné au gouverneur d'Indochine de recruter le plus rapidement possible des dizaines de milliers de paysans afin de les utiliser comme ouvriers dans les usines d'armement, à l'arrière du front. «Fin 1939, se souvient Le Ba Dang, un recruteur français est venu dans mon village, près de Hué. Je me rappelle qu'il avait un peu de barbe et des poils partout sur les bras. Il nous disait qu'il fallait "sauver la France !" (rires). Pour moi, la France, à cette époque, c'était comme la lune. Parmi les recrutés, très peu parlaient le français. Moi, je n'en connaissais que quelques mots. J'avais 18 ans. Mes parents cultivaient le riz. Tous les enfants aidaient. J'étais déjà allé à la ville, j'avais pu voir que les gens y vivaient mieux, et j'avais envie de partir : c'était cela l'essentiel. S'ils m'avaient proposé l'armée, j'aurais dit oui aussi !» Le Ba Dang fait ainsi partie des 20 000 paysans vietnamiens envoyés en métropole entre octobre 1939 et mai 1940 – avant que la perspective de la défaite fasse cesser le recrutement. Lui est volontaire, comme une petite partie des Vietnamiens enrôlés. Mais la plupart ●●●



Le camp d'internement de Sorgues, dans le Vaucluse, abrita pendant la guerre jusqu'à 5 000 Vietnamiens. Ils étaient employés dans une poudrerie voisine. Les contestataires étaient logés dans une annexe du camp, réservée pour eux.

Raymond Chabert

En septembre 1943 eut lieu la seconde récolte du riz camarguais. Elle multiplia par trois la production de l'année précédente. Le bandeau que ce paysan porte sur la tête est aussi courant au Vietnam que le chapeau conique.

Pham Van Nhan

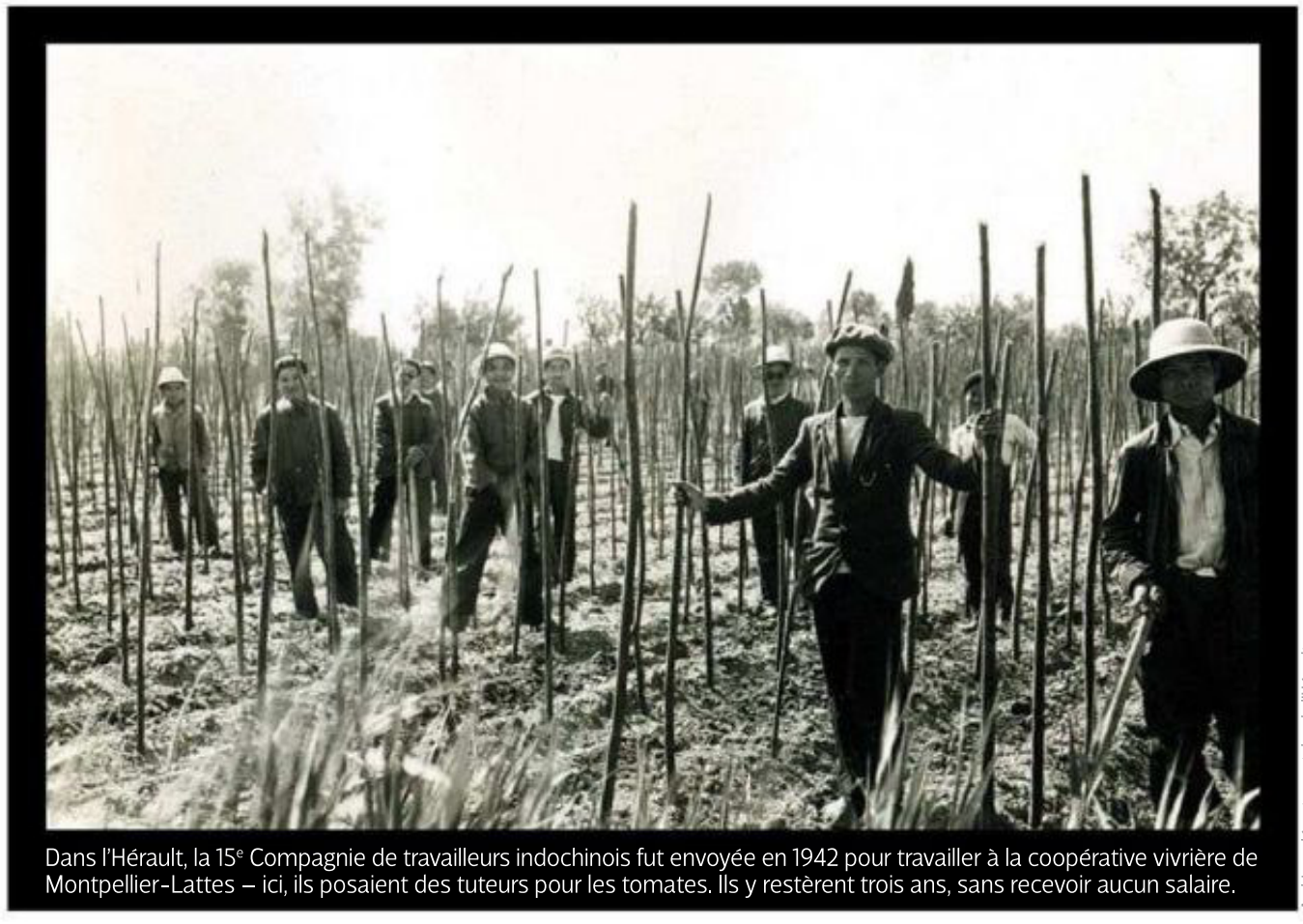
Archives départementales de Dordogne

Les immigrés venus d'Indochine furent affectés pendant la guerre à des tâches diverses. Ici, dans la vallée des Beunes (Dordogne), en 1941, ils préparaient la terre pour la production de chanvre, destinée à pallier la pénurie de coton.

●●● n'ont pas le choix : les chefs de village, soumis à des quotas, ont désigné les partants. Après une traversée de 30 à 40 jours, entassés dans des cales de bateaux sommairement aménagées, ces hommes sont débarqués à Marseille. Direction : la prison des Baumettes, dont la construction est alors en cours d'achèvement – les serrures manquent encore aux portes des cellules. A ce moment-là, ces requis, officiellement désignés comme «travailleurs indochinois», sont pris en charge par un bureau spécialement créé au sein du ministère du Travail : le service de la Main-d'œuvre indigène (MOI). Dotés chacun d'un numéro de matricule, ils sont organisés en 73 compagnies de 250 hommes environ. Celles-ci sont commandées par des fonctionnaires métropolitains, eux-mêmes secondés par des interprètes et des surveillants vietnamiens. Les compagnies sont ensuite envoyées dans des établissements relevant de la Défense nationale : poudreries, entre autres à Sorgues, Saint-Chamas, Bergerac, Angoulême, Toulouse, Bordeaux ; arsenaux de Lorient et de Roanne ; ateliers de chargement de Montferrand ; ateliers d'aéronautique de Saint-Nazaire, etc. En juin 1940, ces usines cessent de fonctionner, et les travailleurs vietnamiens reçoivent l'ordre de se replier en zone Sud. Cinq mille hommes sont rapatriés en Indochine, avant que le blocus britannique interdise toute communication maritime avec l'Extrême-Orient. Les 15 000 autres se retrouvent bloqués en France, parqués dans des «camps de travailleurs indochinois» à Toulouse, Bergerac, Agde, Sorgues, Mazargues (Marseille) et Vénissieux. Ils sont soumis à une discipline militaire très stricte, avec interdiction de sortir du camp sans autorisation. Ils vont alors être affectés par l'Etat français à tous les domaines de l'économie : construction de routes, assèchement de marais, reboisement, charbonnage, agriculture, salines...

En 1941, la pénurie alimentaire menaçant la France, l'idée de tenter une relance de la riziculture en Camargue germe dans de nombreux esprits. Henri Maux, responsable à Vichy du Commissariat à la lutte contre le chômage, dont dépendent

«**Le recruteur** est venu, et il nous a dit que nous devions sauver **la France**»



Dans l'Hérault, la 15e Compagnie de travailleurs indochinois fut envoyée en 1942 pour travailler à la coopérative vivrière de Montpellier-Lattes – ici, ils posaient des tuteurs pour les tomates. Ils y restèrent trois ans, sans recevoir aucun salaire.

Archives départementales de l'Hérault

les travailleurs indochinois de la MOI, est, parmi d'autres, à l'origine du projet. Ce polytechnicien, ingénieur hydraulique, a effectué un passage en Cochinchine dans les années 1930. Sa fille, Antoinette Maux-Robert, auteure d'une biographie de son père, «La lutte contre le chômage à Vichy» (éd. Lavauzelle, 2002), raconte : «Le 20 mai 1941, Maux a survolé en avion Marseille, la Camargue et La Crau, en compagnie du ministre du Travail René Belin. Il a été frappé par la ressemblance des paysages avec ceux de Cochinchine, qu'il connaissait bien, mais aussi par l'absence de plan d'envergure pour le développement de la région du delta du Rhône. Or, il savait que la culture du riz pouvait trouver, en Camargue, des conditions climatiques favorables. Il décide alors d'y affecter la main-d'œuvre indochinoise disponible.»

Les sols, abandonnés depuis des années, doivent être débroussaillés à la main

Cette présence des travailleurs vietnamiens est en effet une aubaine, car une des conditions majeures de cette culture réside dans une main-d'œuvre abondante, bon marché, mais aussi qualifiée. Des ouvriers agricoles espagnols ou italiens pourraient faire l'affaire, puisqu'on produit alors beaucoup de riz dans le delta de l'Elbe ou dans le Piémont, mais ils ne sont pas assez nombreux et trop chers. En Camargue, plusieurs hommes veulent tenter l'aventure rizicole. Comme Pierre du Lac, gros propriétaire camarguais, que Vichy vient de placer, par arrêté ministériel du 4 mars 1941, à la tête de la commune d'Arles, en remplacement du maire socialiste Joseph Imbert – ce dernier mourra en déportation à Mauthausen. Ou encore Edmond Clauzel, lui aussi propriétaire terrien et ingénieur du Génie rural de Camargue, un service en charge de l'amélioration agricole de la région. Ces hommes reçoivent le total soutien du très pétainiste sous-préfet d'Arles, Jean de Vallières.

Dès l'automne 1941, un premier contingent de 125 travailleurs indochinois en provenance du camp de Sorgues, près d'Avignon, est envoyé en Camargue. Dans le même temps, Edmond Clauzel part en Italie afin de négocier l'achat des premières semences. Des contrats sont passés entre le service de la MOI et une quinzaine de propriétaires de mas : l'Etat fournit les semences, ainsi que cette main-d'œuvre qualifiée et très bon marché – 50 francs la journée, alors que l'ouvrier italien exige deux ou trois fois plus. En échange, le propriétaire fournit le sol, et s'engage à vendre toute sa récolte au Ravitaillement général, un service du ministère de l'Agriculture qui approvisionne ensuite les commerçants. Les prix sont ainsi fixés par l'Etat, et la population peut accéder, sur présentation de coupons de rationnement, à ce genre d'aliments de base à des prix raisonnables.

Pour les paysans vietnamiens, le travail se révèle très rude. Nous sommes en hiver, et les sols, à l'abandon depuis des années, doivent être défrichés ●●●

●●● de leurs buissons piquants, puis aplanis ; les digues qui retiennent l'eau des rizières doivent être remontées, et les roubines, ces petits canaux nécessaires à la circulation de l'eau, doivent être débouchées, nettoyées et remises en état de fonctionner. Au printemps, une fois les premières pousses apparues au-dessus de l'eau, intervient le sarclage, opération pénible sur ces terres non travaillées depuis longtemps, et donc couvertes de mauvaises herbes.

A cette époque, Jean Brugnot est un jeune élève de l'Enfom, l'Ecole nationale de la France d'Outre-mer. Comme 200 de ses camarades, il est affecté à l'administration d'une des 73 compagnies de travailleurs indochinois. Lui se retrouve à la 25e, stationnée en Camargue. Trois ans plus tard, il fera de cette expérience le sujet de son mémoire de sortie d'école : «La Camargue, y écrit-il, c'est de la pluie et de la boue de novembre à janvier. Du froid et du mistral de janvier à mars. Du mistral encore jusqu'en avril et mai. De la chaleur, des moustiques et des mouches jusqu'en octobre-novembre (...). Les conditions des ouvriers agricoles en Camargue ne sont pas des plus parfaites. Ces ouvriers couchent souvent d'une façon assez peu hygiénique, quelquefois à même la paille pendant toute l'année, dans des locaux sales, sans confort et souvent sans chauffage (...).»

En 1942, **Mme Pétain** reçoit des gerbes de riz, tirées de la **première récolte**

Les équipes des actualités cinématographiques filment les efforts de ces «Annamites»

Malgré ces conditions de vie et de travail déplorables, les premières moissons, en octobre 1942, représentent un succès. Les 250 hectares ensemencés ont produit 250 tonnes de paddy (riz brut) qui, une fois décortiquées et «glacées», donneront 125 tonnes de riz consommable. La naissance de ce riz français est vivement saluée à Vichy et dans les médias. La revue «Radio nationale» de novembre 1942 publie un article de Jean de Vallières, le sous-préfet d'Arles et filleul du maréchal Pétain : «Depuis cet été, en Camargue, on se serait cru transporté en Extrême-Orient : vastes étendues de steppes saumâtres, miraculeusement transformées en miroir d'eau que perçaient de jeunes pousses vertes ; hautes rizières, cet automne, où des travailleurs jaunes, coiffés de chapeaux coniques en sagne tressé, coupaient à la faucille et engerbaient de magnifiques épis. (...) On ne saurait trop insister sur le précieux concours apporté par la main-d'œuvre indochinoise. Constitués par équipe (...), ils ont rivalisé de bonne volonté et d'adresse, et madame la Maréchale Pétain (ndlr : dont la famille possède un mas à Port-Saint-Louis-du-Rhône) est venue recueillir de leurs mains, pour les remettre au Maréchal, les premières gerbes de la moisson. Elles ont orné pendant plusieurs jours la table du chef de l'Etat. (...) Ainsi se cimente, en ces jours de malheur, tant sur le plan du travail que sur le plan sentimental, la confiance et l'estime réciproque de tous les Français de l'Empire.» L'année suivante, les surfaces cultivées ont déjà doublé, le contingent de travailleurs indochinois est passé à 500 hommes, et c'est une équipe de «France Actualités» qui vient filmer ces «Annamites» en train de moissonner le riz. La voix «off» du commentateur est enthousiaste (à tel point qu'il multiplie par deux les chiffres réels de la production) : «Nous ne sommes pas en Indochine, mais en Camargue, où a lieu la moisson du riz. La récolte a dépassé les prévisions. Les 500 hectares ensemencés l'année précédente par les ouvriers agricoles annamites ont produit 1 million 600 000 kilos de riz. (...) Grâce à la Camargue, nos enfants pourront manger du riz. Notre pays essaye de s'adapter aux difficiles conditions actuelles.» Ce film, d'une durée de 4 minutes 30, sera diffusé dans les salles de cinéma le 5 novembre 1943.

Pour les propriétaires des mas, cette nouvelle culture, même si elle a encore des proportions modestes, est rentable. D'autant que, comme l'avouera vingt ans plus tard Jacques Arrighi de Casanova, le successeur d'Edmond Clauzel à la tête du Génie rural arlésien, «sans doute (dans ces premières années), une partie de la récolte devait-elle être détournée des circuits réglementaires du ravitaillement officiel pour atteindre, sur le marché parallèle, des prix sensiblement plus élevés» (revue «Delta», 1961). En effet, tandis que le prix d'achat fixé par le ravitaillement général était de 10 francs le kilo, nous savons par Jean Brugnot, jeune élève de l'administration coloniale, que «le riz produit en Camargue, très apprécié et très rare, se vendait en 1944 au marché noir à Marseille de 100 à 120 francs le kilo». En comparaison, le pain coûtait moins de 5 francs le kilo.

Camarade de promotion de Jean Brugnot, Maurice Francillard fut envoyé dans une compagnie de travailleurs indochinois en Camargue en novembre 1943. Il se rappelle bien cette histoire : «Ces Vietnamiens ont appris aux Français à faire pousser le riz. Les mas qui les utilisaient se trouvaient dans le delta du Rhône, mais aussi dans le Gard, autour de Saint-Gilles. L'encadrement était français, mais ceux qui travaillaient dans les rizières, c'étaient les Indochinois. En février 1944, j'ai reçu l'ordre ●●●

A Pomerols (Hérault), des Indochinois faisaient les vendanges. Voici ceux qui y participèrent en septembre 1941. Chaque groupe de quinze travailleurs était accompagné d'un interprète (on le voit ici au centre de la photo, avec la cravate).

Pham Van Nhan

Après la Libération, les baraquements du camp d'internement des travailleurs indochinois de Mazargue (Marseille) venaient d'être transformés par l'architecte Fernand Pouillon. Et le dimanche, on se faisait beau pour sortir en ville...

Le Ba Dang

Le 2 septembre 1945, Hô Chi Minh déclare l'indépendance du Vietnam. En France, les travailleurs indochinois s'enflamment pour le leader nationaliste.

AFP Image Forum

●●● des Allemands de partir avec une centaine de travailleurs indochinois à Port-de-Bouc, dans le cadre de l'opération Todt (ndlr : construction d'un mur de défense sur l'Atlantique et la Méditerranée). J'aime mieux vous dire que les propriétaires des mas n'étaient pas contents...»

La fin de la guerre n'empêcha pas les Vietnamiens de continuer leur ouvrage. Ils participèrent encore à la récolte de 1946. Puis ordre leur fut donné de rejoindre les camps de Sorgues et de Marseille, en attente du rapatriement. Mais celui-ci fut encore retardé. Car, entre-temps, la guerre s'était déclenchée en Indochine, et les bateaux en partance pour l'Asie furent réquisitionnés pour envoyer le Corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient combattre les désirs d'indépendance de Hô Chi Minh et de ses partisans. Furieux de la prolongation de leur exil, et le cœur battant à l'unisson de l'Oncle Hô, les travailleurs indochinois organisèrent des meetings et manifestations à Marseille, Sorgues, Bergerac, Toulouse, Bordeaux, etc., partout où des camps continuaient de fonctionner. Aujourd'hui, les archives françaises regorgent de rapports d'inspecteurs de la sécurité nationale datant des années 1946-1948. Ces derniers y paraissent très inquiets de chaque manifestation, et même d'un possible passage à la lutte armée en métropole – ce en quoi ils se trompaient, les militants ne songeant qu'à des actions de propagande pacifique. Dans les archives départementales du Vaucluse (cote 4 W 9489), on trouve ainsi une lettre du préfet adressée le 12 août 1947 au colonel Dorin, commandant régional des camps d'Indochinois à Marseille, qui donne une idée des préoccupations de l'Etat français : «Mon attention a été fréquemment appelée sur des incidents ou manifestations provoquées par les éléments indochinois qui sont cantonnés au camp Badaffier à Sorgues. La grande majorité des Annamites affiche en effet ouvertement des sentiments favorables aux troupes vietnamiennes qui combattent contre notre pays, et par suite, elle n'obéit plus aux consignes et ordres qui lui sont donnés par les cadres composés d'officiers français.»

Dans les camps, de véritables réseaux marxistes s'étaient installés, avec d'ailleurs de très importants conflits internes entre staliniens et trotskistes. En février 1948, la police organisa plusieurs rafles nocturnes et emprisonna quelques centaines de «meneurs». Trois semaines plus tard, ces hommes furent embarqués manu militari vers Saigon. Puis vint le tour des autres. Peu à peu, les camps se vidèrent, au rythme des départs de bateaux. En 1952, après le dernier rapatriement, il restait environ 3 000 travailleurs indochinois en métropole. Ayant trouvé une femme et fondé un foyer, ils avaient décidé de ne pas rentrer au pays.

Les enfants de paysans indochinois veulent qu'une stèle soit érigée à Arles, pour rappeler leur tribut

Pendant ce temps, qu'advint-il de la riziculture française ? Lors de la dernière récolte «indochinoise» de 1946, 1 000 hectares de terres étaient plantés de rizières, produisant 1 900 tonnes de paddy. Cela restait encore modeste. Le vote du plan Marshall, le 3 avril 1948, changea la donne. Tracteurs à chenilles, scrapers (décapeuses arasant les sols) et pelles mécaniques remplacèrent la main-d'œuvre manquante. D'immenses travaux d'irrigation et de drainage furent entrepris dans le delta. Entre 1950 et 1960, le riz devint le nouvel or de la Provence, vers lequel se ruèrent les investisseurs. Les surfaces cultivées explosèrent : 11 000 hectares en 1950, et 32 000 dix ans plus tard (100 000 tonnes de paddy). Puis, à partir de 1965, avec l'ouverture progressive du marché commun européen, favorisant la concurrence du riz italien, les surfaces diminuèrent. Les rizières de Camargue couvrent aujourd'hui 20 000 hectares, pour une production de 110 000 tonnes de riz brut.

Depuis presque cinquante ans, chaque année en septembre, au moment des moissons, les habitants d'Arles organisent de magnifiques fêtes du riz. Quand on les interroge, tous savent que cette précieuse céréale fut plantée pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais combien connaissent le rôle que jouèrent des paysans vietnamiens dans cette initiative ? Très peu. Il y a quelques mois, une poignée d'enfants d'anciens travailleurs indochinois ont lancé le projet d'érection d'une stèle à la mémoire de leurs pères et de leurs 20 000 camarades. La municipalité d'Arles a offert le terrain, dans le parc de Salin-de-Giraud. Il fallait trouver un artiste pour réaliser une statue de paysan vietnamien. Ils ont demandé à Le Ba Dang. Le vieil homme a immédiatement accepté. ■

PIERRE DAUM

Pierre Daum a publié en 2009, aux éditions Actes Sud, «Immigrés de force, les travailleurs indochinois en France (1939-1952)». Il aussi participé à un documentaire, «Công Binh», qui relate la même aventure. Il sortira prochainement en DVD.

Et si votre roman était publié par GEO ?

Vous avez écrit un roman ?

L'intrigue se déroule dans un pays lointain, une région méconnue de France ou d'ailleurs ?

L'histoire permet de découvrir un peuple, une civilisation ?

Vous n'avez jamais été publié ?

ENVOYEZ-NOUS VOTRE MANUSCRIT DÈS AUJOURD'HUI !

Ils ont déjà été publiés par GEO :

Votre livre sera lancé comme un best seller en octobre 2013 !

Pour participer, rendez-vous avant le 30 avril 2013 à l'adresse suivante :
www.lesnouveauxauteurs.com - Rubrique : **Prix GEO 2013**

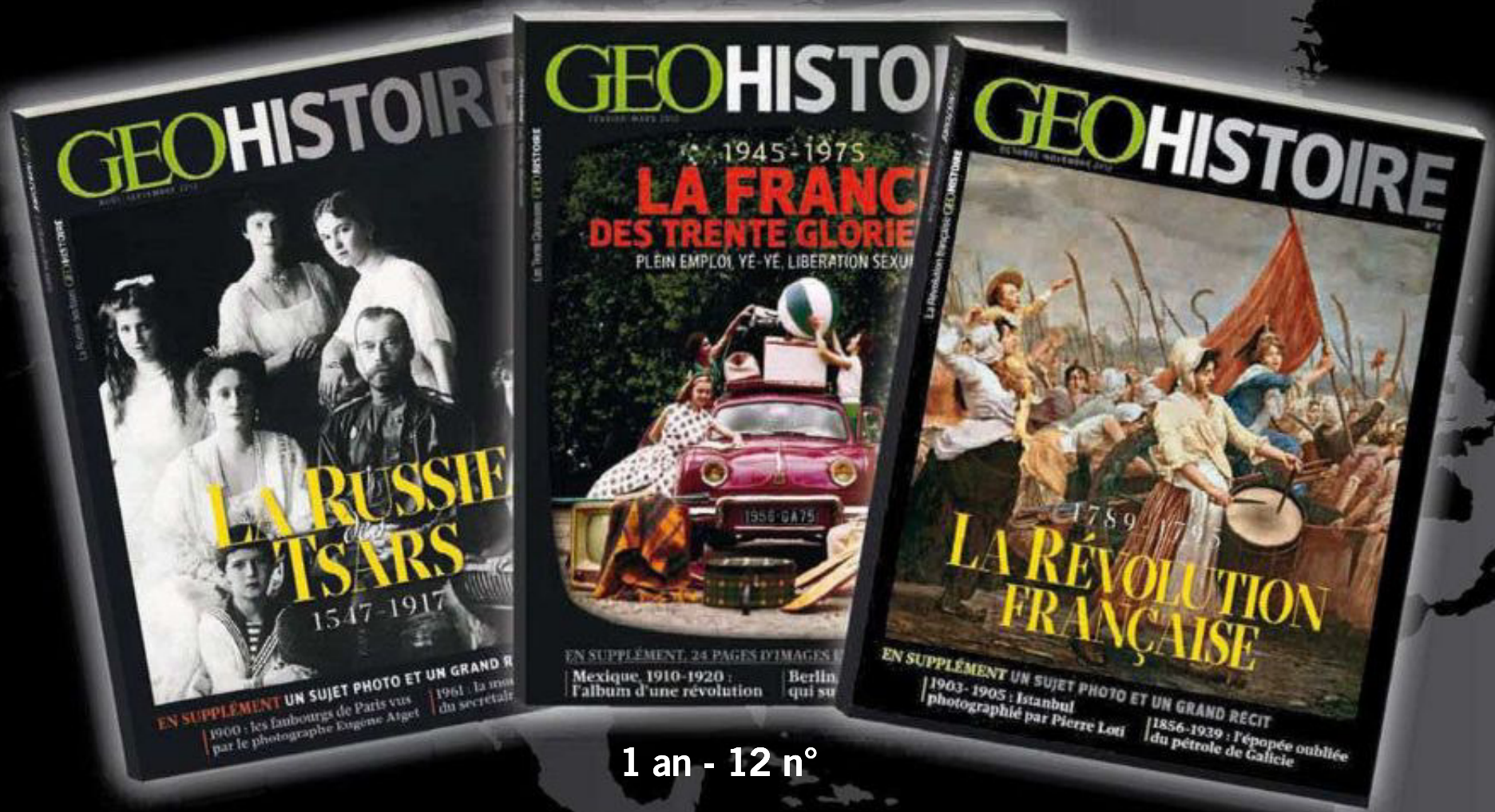
PRIX GEO 2013 du roman de l'ailleurs

GEO

POUR TOUTE INFORMATION COMPLÉMENTAIRE :
grandprixgeo@lesnouveauxauteurs.com

éditions Les Nouveaux Auteurs

ABONNEZ-VOUS !



1 an - 12 n°

Les avantages de l'abonnement

- ✔ Vous bénéficiez d'un **tarif préférentiel.**
- ✔ Vous recevez votre magazine **chez vous !**
- ✔ Vous avez la certitude **de ne rater aucun numéro.**
- ✔ La garantie du tarif pendant toute **la durée de l'abonnement**
- ✔ La gestion de votre abonnement sur **www.prismashop.geo.fr/histoire**

30%
DE RÉDUCTION*

Revivez un grand évènement de l'histoire !

Récit

Documents d'archives

Cartes et graphiques

Des photos d'époque, des récits inédits, des documents d'archives exclusifs, des entretiens avec des personnages marquants...
Vous trouverez dans chaque numéros de **GEO HISTOIRE** une fresque complète d'un grand moment de notre Histoire

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :
GEO - Libre réponse 10005 - 62069 Arras cedex 9

❑ Oui, je m'abonne à GEO HISTOIRE (1an - 6n°) **au prix exceptionnel de 29€ au** lieu de ~~41.40€~~ **soit 30% de réduction**.

J'indique mes coordonnées

Nom

Prénom

Adresse

Code postal Ville

e-mail @

❑ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Média et de celles de ses partenaires

Je choisis mon mode de paiement

❑ Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

❑ Je règle par carte bancaire ❑ Visa ❑ Mastercard

Date de validité

Code de sécurité
(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

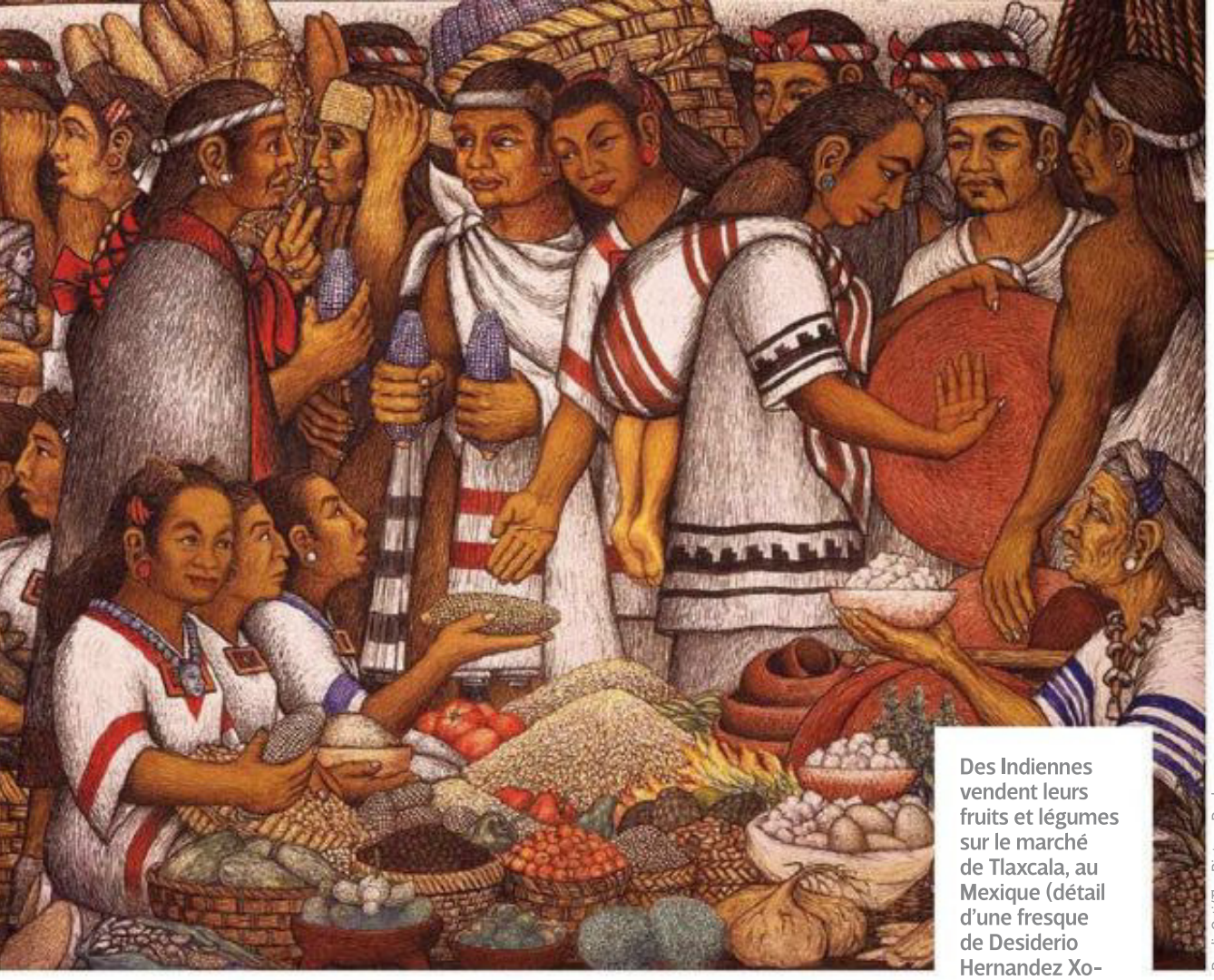
Signature :

Je peux aussi m'abonner au 0 826 963 964 (0,15 €/min.) **ou sur**

www.prismashop.geo.fr/histoire

GHO113N

* Par rapport au prix de vente en kiosque. Réception du premier numéro sous 3 semaines environ. Photos non contractuelles. Offre valable 2 mois en France métropolitaine. Les informations ci- dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre abonnement. A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.



Des Indiennes vendent leurs fruits et légumes sur le marché de Tlaxcala, au Mexique (détail d'une fresque de Desiderio Hernandez Xochitiotzin, 1962).

Dagli-Orti/The Picture Desk

ÉCOLOGIE

1493, L'AN 1 DE LA MONDIALISATION

Cette synthèse de travaux scientifiques récents montre comment la découverte de l'Amérique a bouleversé notre écosystème.

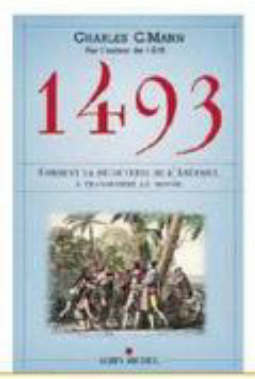
Le propos est grandiose, le récit palpitant. «L'échange colombien», ainsi que Charles C. Mann nomme ce véritable début de la mondialisation que fut la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb en 1492, constitue dans l'histoire de l'humanité une étape décisive. Au même titre que, 70 000 ans avant notre ère, l'audace des premiers hommes qui les avait conduits à quitter leur berceau africain pour se répandre sur le reste de la planète. Peut-être même plus décisive encore. C'est en effet comme si, à partir du XVIe siècle, l'exponentielle intensité de la circulation des matières premières, des plantes et des animaux avait peu à peu reconstitué la Pangée, cet unique continent que formaient les terres émergées du globe il y a 250 millions d'années. Pour l'auteur, émérite journaliste scientifique américain, nous sommes alors entrés, pour le meilleur et pour le pire, dans «l'homogénocène», le progressif rassemblement des populations les plus éloignées du globe au sein d'un réseau unique.

Pour donner une idée du bouleversement que fut, aux XVIe et XVIIe siècles, le choc de civilisations qui s'étaient ignorées pendant des millénaires, Charles C. Mann attire notre attention sur la petite ère glaciaire qu'a connue l'Europe entre 1550 et 1750 (étés humides, hivers très froids). Et nous apprend qu'elle était un effet boomerang du voyage de Colomb. A cette époque, les Indiens de toute l'Amérique défrichaient et cultivaient leurs terres non par la coupe des arbres, mais par leur brûlage. La rapide et dramatique dévastation de leurs communautés par les virus et bactéries venus d'Europe interrompit cette culture – et l'émission continue de dioxyde de carbone dans l'atmosphère. Reforestation de la prairie, croissance accélérée des arbres, frénésie de la photosynthèse... L'effet, planétaire, fut un phénomène inverse de l'actuel réchauffement climatique, une réduction dans l'atmosphère du taux de gaz à effet de serre : de la pluie en été, de la neige en hiver à Londres, Paris, Madrid, le vin qui gèle dans les verres à la cour de Versailles, partout des récoltes insuffisantes (et les troubles sociopolitiques qui en furent la conséquence).

Anthropologie, entomologie, botanique, épidémiologie, biologie, météorologie, archéologie : partant de ce point zéro d'une ère nouvelle qu'est pour lui 1493, Mann en explore toutes les conséquences et les ramifications planétaires. Elles sont imprévisibles et inattendues. On apprend ainsi que la résistance naturelle des Africains de l'Ouest aux maladies qui décimaient les Indiens et les Européens (notamment la malaria) fut, pour des millions d'entre eux, le tremplin de leur esclavage aux Amériques. Les pages que Mann consacre à ce péché originel, à cette tragédie fondatrice, sont particulièrement éclairantes. Puis nous partons aux antipodes : en Chine précisément, qui fut jusqu'au XVIe siècle le pays le plus développé, innovant et opulent de la planète (au point qu'on y considérait alors l'Europe comme une région arriérée et sans intérêt). L'introduction sur son sol, via l'Indonésie colonisée par les Espagnols, de produits américains plus faciles à cultiver que le riz, comme le maïs et la patate douce, fut la cause d'une suite de désastres écologiques qui ont contribué au déclin, puis à l'effondrement de l'empire du Milieu...

La découverte du Nouveau Monde fut aussi la création du nôtre. Charles C. Mann nous le montre à travers une épopée, souvent terrifiante, constamment instructive, en quatre parties comme les quatre points cardinaux d'un horizon désormais commun. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL



«1493», par Charles C. Mann. Traduit par Marina Boraso. Albin Michel, 540 p., 24 €.

TÉMOIGNAGE

«UN JOUR, NOUS NOUS RETROUVERONS TOUS»

L'histoire d'une famille prise dans l'enfer du ghetto de Varsovie et miraculeusement rescapée.

Marysia, une habitante du ghetto de Varsovie, écrit, le 29 mars 1940, à Hénio, son époux réfugié à Vilnius, en Lituanie : «Ne sois pas triste, tu verras, un jour, nous nous retrouverons tous ensemble et tout finira bien.» Le miracle est que tout s'est bien fini, qu'ils se sont en effet retrouvés, que cette lettre nous est parvenue. Michèle Goldstein, petite-nièce de Marysia, nous la livre avec trente-sept autres missives que ses parents, Stasio et Janka, ont précieusement conservées en France, où ils ont refait leur vie. Elle les a ouvertes après leur mort, puis a composé, à partir de ces documents et des récits qui ont imprégné son enfance, un merveilleux mémorial. Elle évoque la vie à Lodz, en Pologne, d'une famille de la bourgeoisie juive cultivée, que la guerre et les nazis jettent soudain dans le ghetto de cette ville – piège qu'ils fuient pour se précipiter dans celui de Varsovie. De là, trois d'entre eux s'échappent encore (dont le mari de Marysia, mais sans elle, car elle est d'une santé trop fragile) pour gagner, par Vilnius, puis Shanghai, le Canada, enfin l'Angleterre... Et ceux qui sont restés à Varsovie ont l'intuition, la chance de s'échapper juste avant la liquidation du ghetto. Ils se cachent pendant une année chez une héroïque Polonaise. Mais une dénonciation les oblige à fuir de nouveau. Ils attendent cinq mois dans les égouts que les Soviétiques libèrent la ville, en janvier 1945. Michèle Goldstein est née quelques années après, à Lyon, où ils se sont finalement réfugiés.

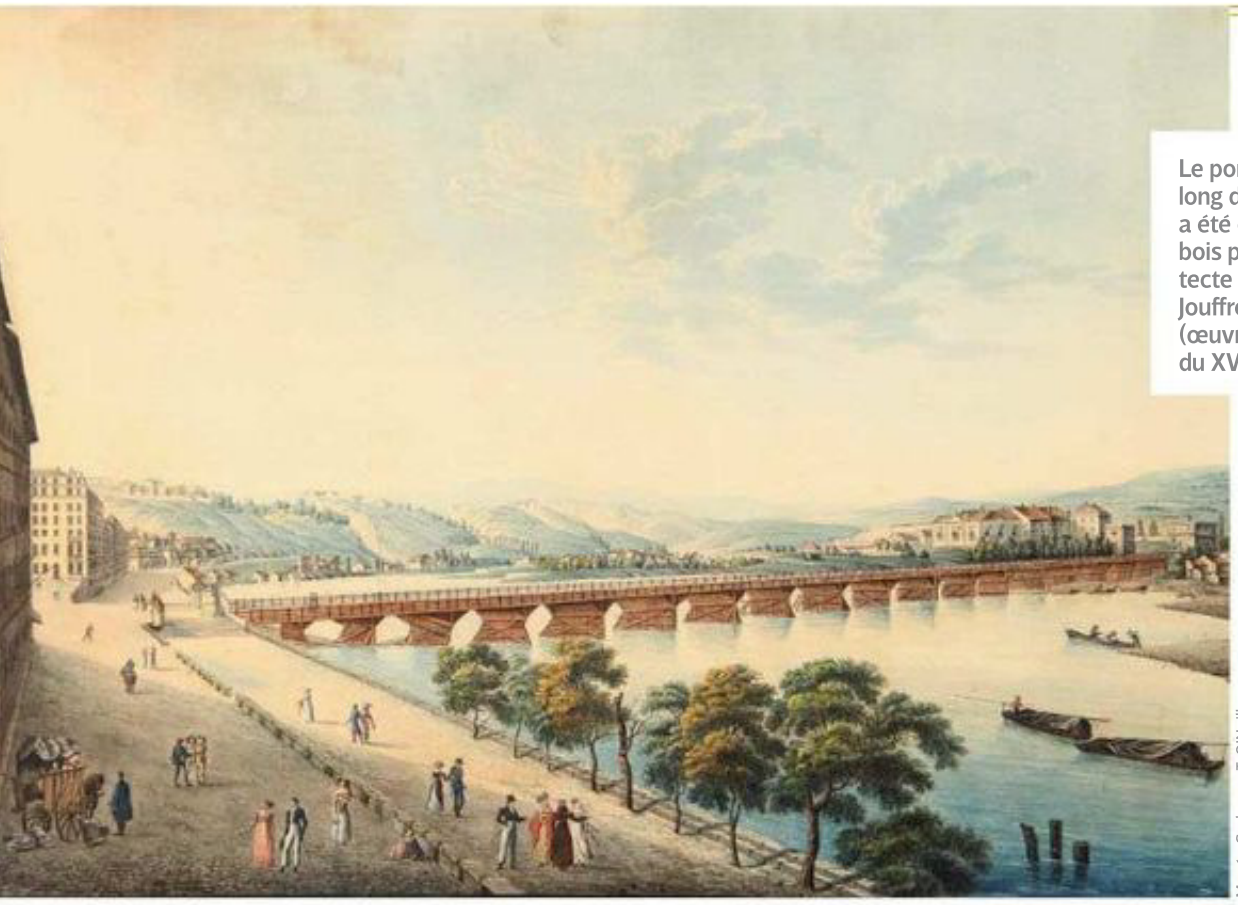
Il y a, dans ce livre, les témoins et leurs mémoires. Il y a aujourd'hui, plus près de nous, les témoins des témoins, avec leur mémoire de cette mémoire. Le récit de Michèle Goldstein est aussi fort qu'un témoignage direct sur la Shoah et aussi énigmatique que l'insignifiance des courtes lettres qu'elle donne en fin de volume. En dehors de l'immense affection qui s'y exprime comme un élixir de survie, il n'y est question que de toutes petites choses : une robe qui s'use, des visites qu'on fait ou qu'on rend, même un bal qu'on donne... La censure des nazis interdisait sans doute d'en dire plus, mais Michèle Goldstein se rappelle les réponses de ses parents quand elle s'étonnait qu'ils aient pu accepter tout cela : «On ne se rendait pas compte», «On pensait que ça n'allait pas durer», et même «On se disait que ça aurait pu être pire...» Cette part de l'Histoire semble presque inconcevable. Mais aujourd'hui, leur fille nous en restitue le mystère.

JEAN-BAPTISTE MICHEL

«Nous attendons de vos nouvelles», par Michèle Goldstein-Narvaez. Max Milo Editions, 252 pages, 18 €.

Ullstein Bild/AKG images

Mai 1943, des juifs tombent aux mains des SS, en pleine répression de l'insurrection du ghetto de Varsovie.



Musée Gadagne-T. O'Neill

Le pont Morand, long de 208 m, a été construit en bois par l'architecte Morand de Jouffrey en 1774 (œuvre anonyme du XVIIIe siècle).

ALBUM

LYON AU TEMPS DES LUMIÈRES

Un superbe catalogue d'exposition sur les trésors de cette capitale européenne du textile au XVIIIe siècle.

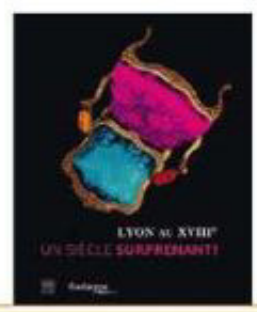
L'ouvrage intitulé «Lyon au XVIIIe, un siècle surprenant» et consacré à l'exposition qu'on peut encore visiter jusqu'au 5 mai 2013, aux musées Gadagne, a la richesse, le sérieux, le charme sévère de cette ville. Universitaires, conservateurs, historiens nous expliquent en une quarantaine d'articles superbement illustrés ce qu'y fut l'action des Lumières à la fin de l'Ancien Régime. C'est un peu Paris à l'envers. Vouée au négoce et à la fabrique, la deuxième ville du royaume – 150 000 habitants à la veille de la Révolution – ne possède en effet ni parlement, ni université, ni garnison. En 1736, l'un de ses échevins, Léonard Michon, doute même, dans son journal (sept volumes manuscrits conservés au musée d'Histoire), qu'une bibliothèque publique puisse profiter aux habitants de cette «ville de commerce où les sciences et les belles-lettres ne doivent pas fleurir comme les lettres de change ou les livres de bilan».

N'empêche que les Anglais, avant de monter à l'assaut des Alpes pour gagner la Suisse ou l'Italie au sud, ou rejoindre l'Allemagne et les Flandres au nord, apprécient de faire étape dans ce qu'ils voient comme un carrefour culturel européen. Le prestigieux passé de l'antique capitale des Gaules les impressionne ; ils admirent son école vétérinaire, qui fut fondée en 1761 (c'est la première au monde) ; ils visitent les ateliers des soyeux où sont fabriquées les précieuses tentures qui tapissent les salons et les boudoirs de toutes les cours d'Europe, et jusque celle de l'Empire ottoman. Antonio Zanon, industriel concurrent du Frioul, ne peut en 1764 retenir ce compliment : «Il convient d'admettre qu'ils ont apporté plus de perfection et de charme aux tissus de soie en cinquante ans que les Grecs et les Vénitiens en sept siècles.»

C'est l'âge d'or de la Grande fabrique, terme qui désigne non pas une manufacture centralisée mais l'ensemble des firmes qui fournissent du travail à des milliers de tisserands à domicile. Cette activité prospère dans un urbanisme en pleine mutation. Lyon abat ses remparts et se dégage de l'emprise foncière de l'Eglise. La place Louis-le-Grand, «connue aussi sous le nom de Bellecourt», est, dès les années 1740, la plus vaste d'Europe. Jacques-Germain Soufflot – architecte de l'église Sainte-Geneviève de Paris, le futur Panthéon – construit l'Hôtel-Dieu, que Joseph II, empereur d'Autriche, qualifiera de «véritable monument élevé à la fièvre». Antoine-Michel Perrache aménage la Presqu'île en vue d'un futur industriel. Jean-Antoine Morand crée le quartier des Brotteaux en rêvant d'un cercle parfait : l'utopie est dans l'air du temps – même à Lyon.

On y est cependant plus voltairien que rousseauiste. Jean-Jacques, le voisin genevois, a certes fait de nombreux séjours à Lyon, y connaissant même des débuts prometteurs. Hélas, sa condamnation du progrès et de la civilisation, sa conviction que «tout est source de mal au-delà du nécessaire physique» révulsent une bourgeoisie commerçante qui lui ferme aussitôt ses portes. Ainsi se forge à Lyon une modernité singulière, industrieuse et provinciale, que les auteurs de cette exposition ont su nous rendre avec tout l'art minutieux des brodeurs et des «tireurs de lacs». ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL



«Lyon au XVIIIe, un siècle surprenant». Musées Gadagne-Editions Somogy, 320 pages, 35 €.

AUSTRALIE - R.C.S. Paris B 378 899 363.

JEAN LEBRUN

LA MARCHE DE L'HISTOIRE
DU LUNDI AU VENDREDI DE 13H30 À 14H

UN COURS D'HISTOIRE MAIS SANS LE PROF

Mêlant archives et témoignages, Jean Lebrun brosse chaque jour le tableau d'un événement, le portrait d'un personnage ou le récit d'une époque. Une demi-heure pour porter un nouveau regard sur l'histoire.

LA VOIX EST LIBRE

franceinter.fr

Commandez vos **coffrets-reliures**

pour conserver intacte votre collection de GEO HISTOIRE

- Chaque coffret peut contenir jusqu'à 6 magazines.
- Résistants, sobres et élégants.
- Façonné avec des lettres d'or sur une matière luxueuse façon cuir.

À chaque numéro, GEO HISTOIRE part sur les traces du passé en conjuguant au présent le plaisir du voyage, de la découverte et de la connaissance.

Pour conserver intacts vos magazines, protéger leur couverture et leurs magnifiques photographies, nous avons créé ce duo de reliures GEO HISTOIRE. Vous pourrez ainsi consulter, lire et relire à souhait ce magazine de référence.

Commandez également sur : www.prismashop.fr

BON DE COMMANDE

À retourner au service abonnements Prisma Média
Libre réponse 20267 - 62069 Arras Cedex 9
Tél : 0 826 963 964 - www.prismashop.fr

☑ **OUI,** je commande le lot de 2 coffrets-reliures (réf. 1125) : GHI0312R

Prix abonné	Prix lecteur	Quantité	TOTAL en €
15,90 €	17,90 €	.....	.....

Participation aux frais de port* : +5,50 €

*Au-delà de 5 lots, livraison spéciale facturée, nous consulter au 0825 06 21 80

TOTAL ..... €

Mes coordonnées ❑ Mme ❑ Mlle ❑ M.

Nom

Prénom

Adresse

Code postal Ville

E-mail (facultatif)

❑ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media et de celles de ses partenaires.

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 30/06/13. Tarifs étrangers : nous consulter au 00 33 321 14 65 38. Livraison : environ 3 semaines. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. A défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre ❑. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

Mao Zedong et Tchang Kaï-chek, à Chongqing en août 1945, négocient un accord pour lutter contre le Japon.

Rapho

DVD

LA REVANCHE DE LA CHINE

En cent ans, le plus grand pays d'Asie est passé du statut d'Etat colonisé à celui de superpuissance mondiale.

Comment un pays mis en coupe réglée par les puissances occidentales au XIXe siècle a-t-il pu devenir une superpuissance cent cinquante ans plus tard ? Au terme de la seconde guerre de l'opium (menée de 1856 à 1860 par la coalition des Anglais, Français, Américains, Allemands et Russes), qui débouche sur un demi-siècle d'occupation, la Chine fut désignée comme «l'homme malade de l'Asie». Un traumatisme pour ce vieil empire qui avait été jusqu'au XVe siècle le centre du monde, et en avait conçu un sentiment de supériorité très affirmé. «Nous nous sommes endormis», déplorait Sun Yat-sen, le fondateur en 1912 de la première république. Le réveil, sonné par Mao, fut lent et douloureux. Mais le XXIe siècle a toutes les chances d'être chinois.

Cette fresque (3 x 52 min.), signée Jean-Michel Carré, raconte cette résurrection, de la guerre de l'opium à la nomination de Xi Jinping, qui prendra les rênes du pays en mars 2013. Suivant le fil chronologique des événements majeurs (la république de Sun Yat-sen, la guerre entre nationalistes et communistes, la Longue Marche et la République populaire, le Grand Bond en avant et la Révolution culturelle, le «révisionnisme» de Deng Xiaoping...), ce documentaire donne la parole à des Chinois. Politiciens, journalistes, intellectuels, artistes, hommes d'affaires, militaires, mais aussi ouvriers et paysans, leurs analyses balayeront nombre de vos idées reçues. ■

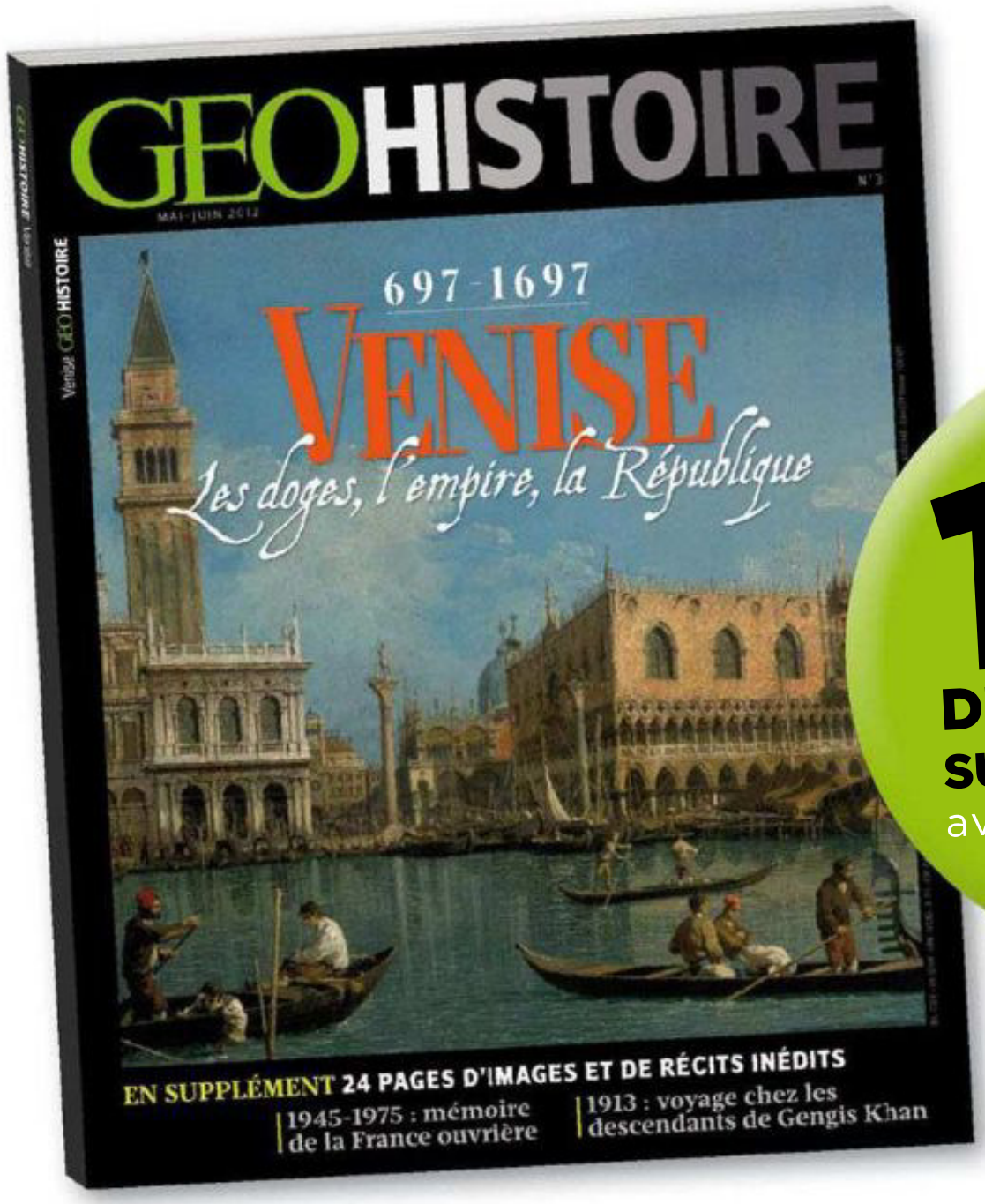
BALTHAZAR GIBIAT

«Chine, le nouvel empire (1911-2013)», documentaire de Jean-Michel Carré, Arte éditions, 20 €.

prismaSHOP le kiosque officiel de GEOHISTOIRE

Abonnez-vous en ligne sur
www.prismashop.geo.fr/histoire

Et profitez de nos offres les plus avantageuses !

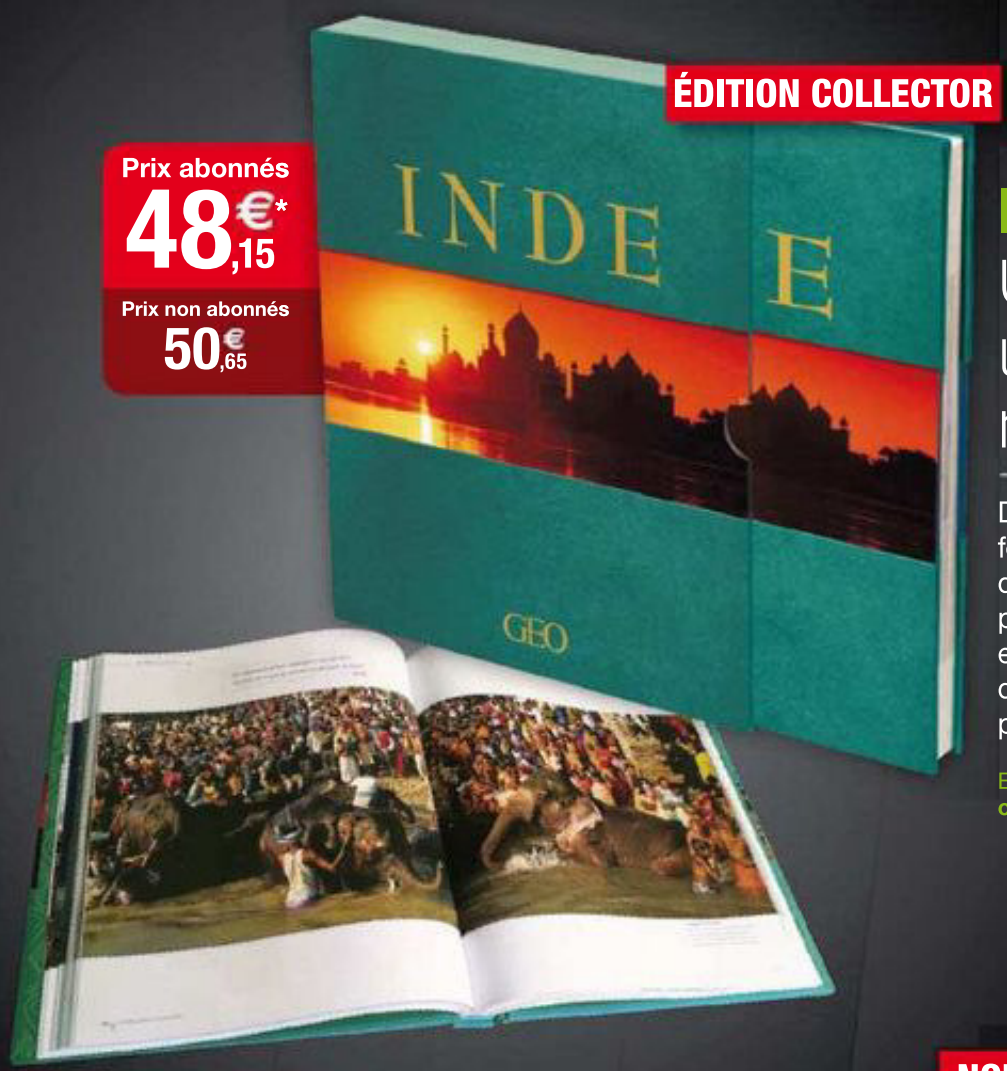


Bénéficiez de
10%
DE RÉDUCTION SUPPLÉMENTAIRE
avec le code promo
GHIAP

Et retrouvez dans votre espace shopping
une large sélection de produits : livres, dvd et accessoires pratiques et malins !

GEO ÉDITIONS

DÉCOUVREZ **NOTRE**
Tarifs privilégiés



Prix abonnés **48,15 €***

Prix non abonnés **50,65 €**

INDE
Un milliard d'habitants, un million de trésors, mille facettes...

Des sommets de l'Himalaya aux côtes tropicales, des vallées fertiles du Gange aux déserts de l'Ouest, l'Inde s'étire sur plus de 3 millions de kilomètres carrés. Au deuxième rang de la population mondiale, l'Inde, mosaïque d'ethnies, de religions et de castes, offre une large diversité sociale. Un panorama à découvrir dans ce très bel ouvrage à travers les habitants, les paysages, et l'histoire, entre tradition et modernité.

Editions GEO • Format : 25,2 x 30,1 cm • 370 pages • **Réf. : 11467**
couverture cartonnée avec jaquette

GEOBOOK
110 PAYS, 6 000 IDÉES
L'incontournable pour bien choisir son voyage

Où aller ? Quand partir ? Que voir ? Que faire ?

Retrouvez toutes les clés d'un voyage sur mesure, avec des informations pratiques pour réussir vos vacances partout dans le monde. Geobook vous dit quand, pourquoi et comment choisir vos destinations, à l'appui de tableaux synthétiques, de sublimes clichés et d'informations pertinentes. Dans cette nouvelle édition, il aborde l'Éco-tourisme, ou les nouvelles manières de voyager en famille. Grâce à cet ouvrage, **découvrez, rêvez et voyagez en fonction de vos envies !**

Editions GEO • **Une nouvelle édition 2013 enrichie !**
• Format : 18 x 24 cm • 432 pages • **Réf. : 12733**

Prix abonnés **25,60 €***

Prix non abonnés **26,90 €**

SÉLECTION DU MOIS !
pour nos abonnés !

LE LIVRE

Prix abonnés **19,25 €***

Prix non abonnés **20,25 €**

JULES VERNE

GEO vous propose un fabuleux voyage qui retrace l'histoire de la découverte du monde, où se mêlent de très belles gravures originales et une iconographie moderne au service d'un texte de Jules Verne !
3 Tomes pour redécouvrir un récit exceptionnel !

TOME 1 • **LES PREMIERS EXPLORATEURS • Réf. : 12290**
TOME 2 • **LES GRANDS NAVIGATEURS DE XVIIIe SIÈCLE • Réf. : 12300**
TOME 3 • **LES VOYAGEURS DU XIXe SIÈCLE • Réf. : 12293**

Editions GEO • Format : 19,5 x 23,5 cm • 336 pages

EXPLORATIONS POLAIRES

Les exploits héroïques des plus grands explorateurs des pôles

Ce coffret permet de découvrir la fascinante histoire de la conquête des glaces. La collection de documents amovibles et plus de 250 illustrations et cartes invitent à revivre les grandes expéditions polaires qui ont changé le cours de l'Histoire, et retracent l'épopée d'hommes partis à la conquête de la nature dans sa forme la plus hostile.

Auteur : Beau Riffenburgh • Editions National Geographic • Format : 24,5 x 28,3 cm • 64 pages • **Réf. : 11596**

Prix abonnés **31,92 €**

Prix non abonnés **39,90 €**

* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5 % sur ces produits

COMMANDEZ-LES DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : ❑ Monsieur ❑ Madame ❑ Mademoiselle

HGH0213V

Nom

Prénom

N° et rue

Code postal Ville

E-mail @

❑ Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

❑ Je règle par carte bancaire ❑ Visa ❑ Mastercard

Date de validité

Code de sécurité
(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Signature :

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

❑ **Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO** et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
❑ **Je m'abonne** et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.
J'ajoute au montant de ma commande **49 €** (1 an / 12 numéros).
❑ Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Inde	11467	.....	.....	.....
GEObook 110 pays 6000 idées	12733	.....	.....	.....
Explorations polaires	11596	.....	.....	.....
Livres JULES VERNE :				
TOME 1 - **Les premiers explorateurs**	12290	.....	.....	.....
TOME 2 - **Les grandes navigateurs du XVIIIe siècle**	12300	.....	.....	.....
TOME 3 - **Les voyageurs du XIXe siècle**	12293	.....	.....	.....

❑ **Pour 5 € de plus, je reçois un CD-ROM « SCRABBLE »** (réf. 10618)	+ 5 €
Participation aux frais d'envoi**	+ 5,95 €
❑ **Je m'abonne à GEO aujourd'hui** (1 an - 12 numéros)	+ 49 €

** Au-delà de 5 articles, nous consulter au 0 825 06 21 80 afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total général en € : .....

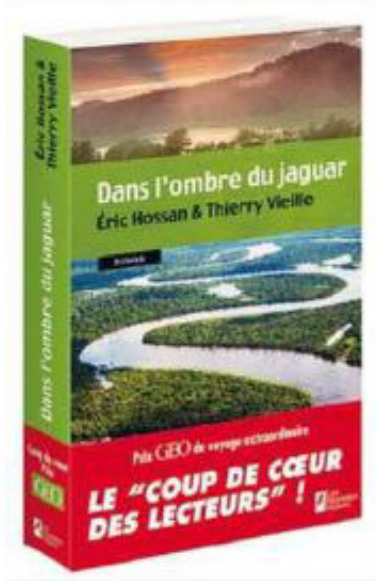
Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2013, dans la limite des stocks disponibles. Tarifs étrangers : nous consulter au 0 826 963 964 (0,15cts/min). Photos non contractuelles. Délai de livraison sous 10 jours, sinon maximum de 6 semaines. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. A défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre commande. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre ☐. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

S

ROMAN

ENQUÊTE À HAUT RISQUE DANS LA JUNGLE D'AMAZONIE

Pour la troisième année consécutive, GEO, en collaboration avec les Nouveaux Auteurs, permet à des talents méconnus d'être publiés. Le «coup de cœur des lecteurs» a ainsi été attribué à «Dans l'ombre du jaguar», d'Eric Hossan et Thierry Vieille, un roman d'aventure plébiscité par un comité de lecture composé de lecteurs de GEO.



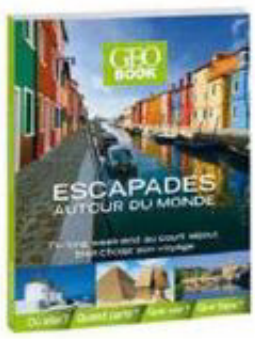
De l'Amazonie à Monaco, de New York à Londres, de Venise à la Guyane, de Belfast à Dublin, des Bermudes à Rio, rebondissements, trahisons et coups de théâtre attendent Katherine Krall tout au long d'une enquête à haut risque. Cette éminente entomologiste mandatée par la fondation monégasque Green Rock Planet dirige une mission en Amazonie depuis six mois. Jim, un ex-mercenaire qui lui sert de guide, la sollicite pour aider un vieux chaman de la tribu des Waimiri. D'abord sceptique, elle accepte de l'aider et découvre que son peuple est décimé par une étrange organisation médicale avide de son savoir ancestral. Décidée à mettre un terme à ce génocide, Katherine Krall va wchercher à en savoir davantage pour démasquer les assassins... ■

«Dans l'ombre du jaguar», 404 pages, 17,95€. Disponible en librairie.

COLLECTION

Bien choisir son voyage

Lorsqu'on visite le rayon «tourisme» d'une librairie, il est souvent difficile de déterminer immédiatement sa destination. Vous aider à trouver l'inspiration et à décider de votre prochain lieu de vacances, c'est l'objet de la collection GEOBook. Où aller ? Quand partir ? Que voir ? Que faire ? Que vous souhaitiez partir au bout du monde ou rester en France, que vous soyez tenté par les plus beaux monuments ou les lieux les plus secrets, voici des conseils précieux et pratiques qui répondent à vos envies au sein de cette collection fraîchement mise à jour et enrichie de nouveautés. ■



Collection GéoBook : «Escapades autour du monde», «110 pays, 6 000 idées», «Séjours en France, 5 000 idées», «1 000 idées originales», éditions Prisma/GEO. Disponibles dans les grandes surfaces et en librairie, à partir de 22,50 € l'ouvrage.

INTERNET

Cap sur la Corse

La SNCM et www.lesamoureuxdelacorse.fr, en partenariat avec GEO, vous révèlent les richesses et les multiples facettes de l'île de Beauté. Chaque mois, plongez dans un nouveau dossier exclusif pour découvrir les histoires et légendes de cette île, ses villages typiques, ses délices gastronomiques ou ses plages de rêve. Sans oublier les innombrables sentiers de randonnée qui permettent de profiter des panoramas majestueux depuis les hauteurs. Retrouvez enfin sur le site tous les ingrédients pour préparer votre prochain séjour en Corse : photos, informations pratiques, bons plans, actualité... ■

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : **0811 23 22 21** (prix d'une communication locale). Site Internet : www.prismashop.geo.fr
Abonnement 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 29€. Abonnement 12 numéros GEO (1 an) + 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 69,90 €.
Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304. E-mail : prisma-belgique@edigroup.be
Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonnex - CH-1225 Chêne-Bourg. Tél. : (0041) 22 860 84 00. E-mail : prisma-suisse@edigroup.ch
Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. : (800) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com
Etats-Unis : Express Magazine PO Box 2769 Plattsburg New York 12901 - 0239. Tél. : (877) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Les ouvrages et éditions GEO
GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'un appel local). Par Internet : www.prismashop.fr
L'index de tous les articles parus dans GEO
Sur le site internet GEO : www.geo.fr

RÉDACTION DE GEO HISTOIRE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : **01 73 05 45 45.** Fax : 01 47 92 66 75.
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)
Rédacteur en chef : Eric Meyer
Secrétariat : Claire Brossillon (6076), Corinne Barougier (6061)
Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Coatalem (6073)
Directeur artistique : Pascal Comte (6068)
Responsable éditorial : Jean-Marie Bretagne (6168)
Chefs de rubrique : Balthazar Gibiat (6072) et Jean-Christophe Servant (6055)
Secrétaire de rédaction unique : François Chauvin (6162)
Maquette : Daniel Musch, chef de studio (6173), Béatrice Gaulier, rédactrice graphiste (5943)
Service photo : Agnès Dessuant, chef de service (6021), Christine Laviolette, chef de rubrique (6075), Fay Torres-Yap (E-U)

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :
Jean-Jacques Allevi, Vincent Borel, David Bornstein, Nicolas Chevassus-au-Louis, Eléonore Clovis, Pierre Daum, Claudie Devoucoux et Anne-Laure Thiéry (rédactrices-graphistes), Cyril Guinet (chef de rubrique), Valérie Kubiak, Claire Lecœuvre, Jean-Louis Marzorati, Jean-Baptiste Michel, Miriam Rousseau (rédactrice photo), Valérie Malek (secrétaire de rédaction), Volker Saux, Hélène Staes, Sophie Pauchet (cartographe).

Fabrication : Stéphane Roussiès (6340), Jérôme Brotons (6282), Anne-Kathrin Fischer (6286)

Magazine édité par

GROUPE PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Ses trois principaux associés sont Média Communication S.A.S., Gruner und Jahr Communication GmbH, France Constanze-Verlag GmbH & Co KG.

Directeur de la publication : Rolf Heinz
Editeur : Martin Trautmann
Directrice marketing : Delphine Schapira
Chef de groupe : Audrey Boehly

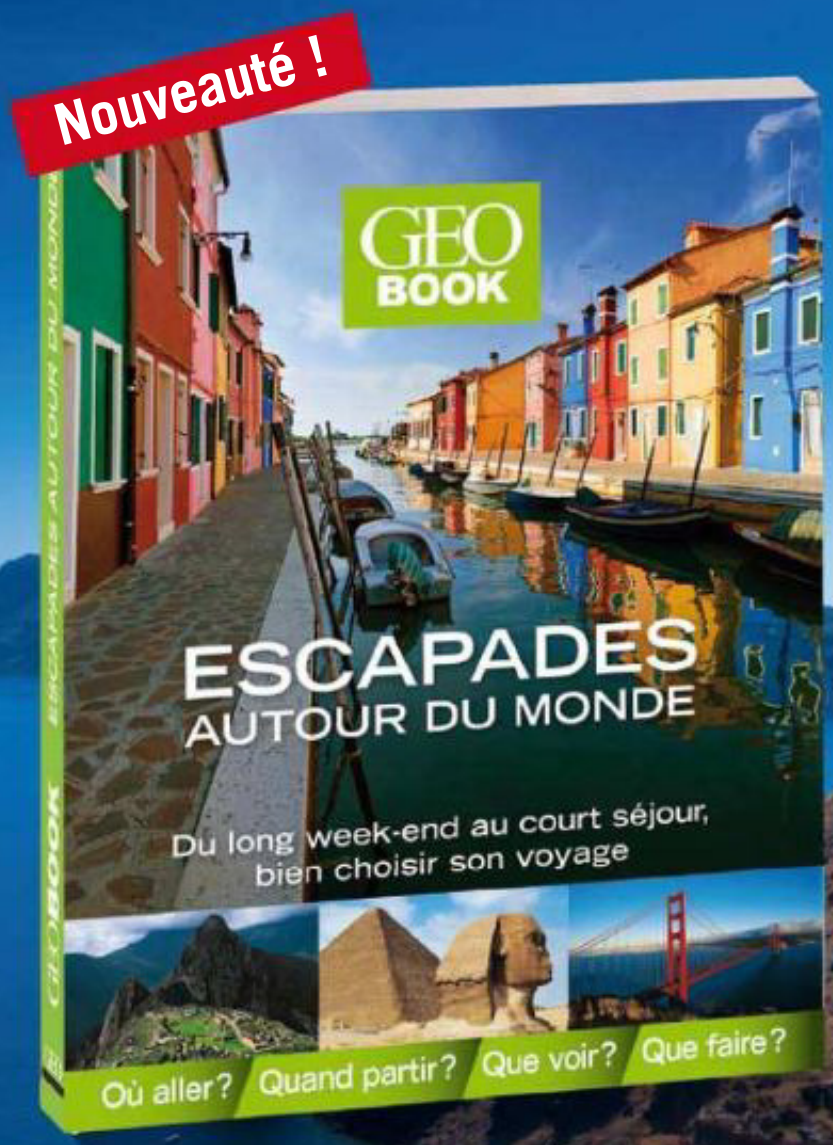
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directrice exécutive Prisma Pub : Aurore Domont (6505).
Directrice commerciale : Chantal Follain de Saint Salvy (6448).
Directrice commerciale (opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749).
Directrice de publicité : Virginie de Bernede (4981).
Responsables de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424), Pauline Minighetti (4550), Alexandre Vilain (6980).
Responsable luxe Pôle premium : Constance Dufour (64 23)
Responsable back office : Céline Baude (6467).
Responsable exécution : Sandra Ozenda (4639).
Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (64 50)
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338).
Directrice marketing client : Nathalie Lefebvre du Prey (5320).
Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471).
Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat (5674).
Photogravure : Quart de Pouce, une division de Made for Com, 5, rue Olof-Palme 92110 Clichy.
Imprimé en Allemagne : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh.
© Prisma Média 2013.
Dépôt légal : mars 2013.
Diffusion Presstalis - ISSN : 1956-7855. Création : janvier 2012.
Numéro de Commission paritaire : 0913 K 83550.

GEO BOOK

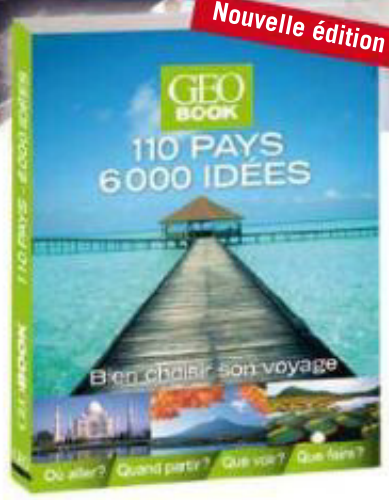
POUR CHACUNE DE VOS ENVIES, UNE ESCAPADE

Nouveauté !

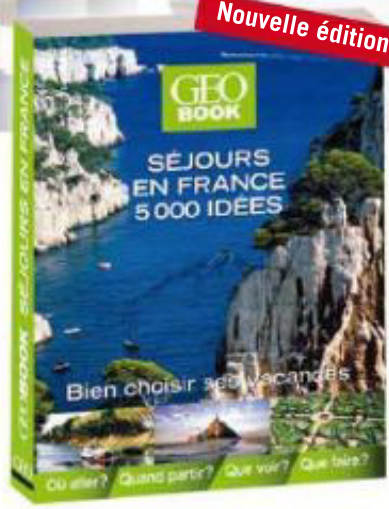


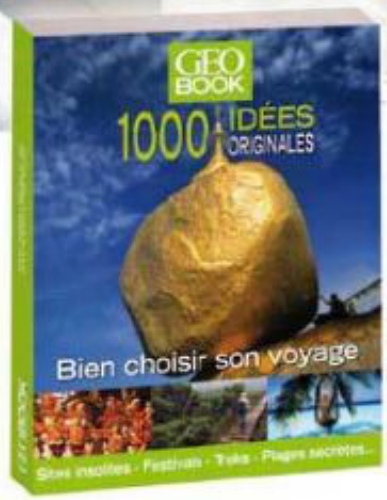
**Long week-end ou court séjour ?
De Capri à Marrakech jusqu'à New York,
GEOBOOK vous donne les clés pour choisir
l'escapade qui vous ressemble.**

Nouvelle édition



Nouvelle édition





Où aller ? Quand partir ? Que voir ? Que faire ?

GEOBOOK

Entre beaux-livres et guides pratiques,
une collection indispensable
pour bien choisir votre voyage.

En librairies et rayons livres à partir de 22,50 €

www.editions-prisma.com

GEO — Une irrésistible envie de connaître le monde

HERMÈS
PARIS
TERRE
D'HERMÈS
UNE EAU ENTRE TERRE ET CIEL
TERRE
D'HERMÈS
Terredhermes.com